Une soeur, par Mme de Witt, née Guizot. Ouvrage illustré de 65 vignettes par Émile Bayard



UNE SŒUR

PAR

Mme DE WITT

Née GUIZOT

Ouvrage illustré de 65 vignettes

PAR

Emile BAYARD



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

UNE SŒUR

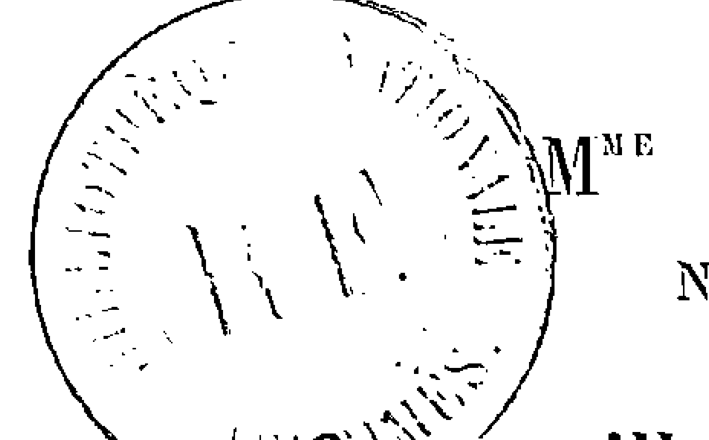


PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

UNE SŒUR

PAR

Mme DE WITT
NÉE GUIZOT

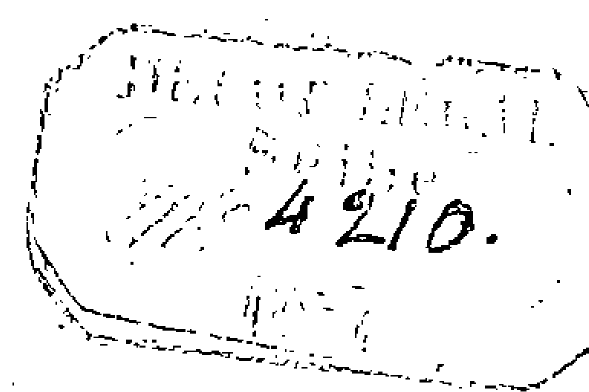


Ouvrage illustré de 65 vignettes

PAR

ÉMILE BAYARD

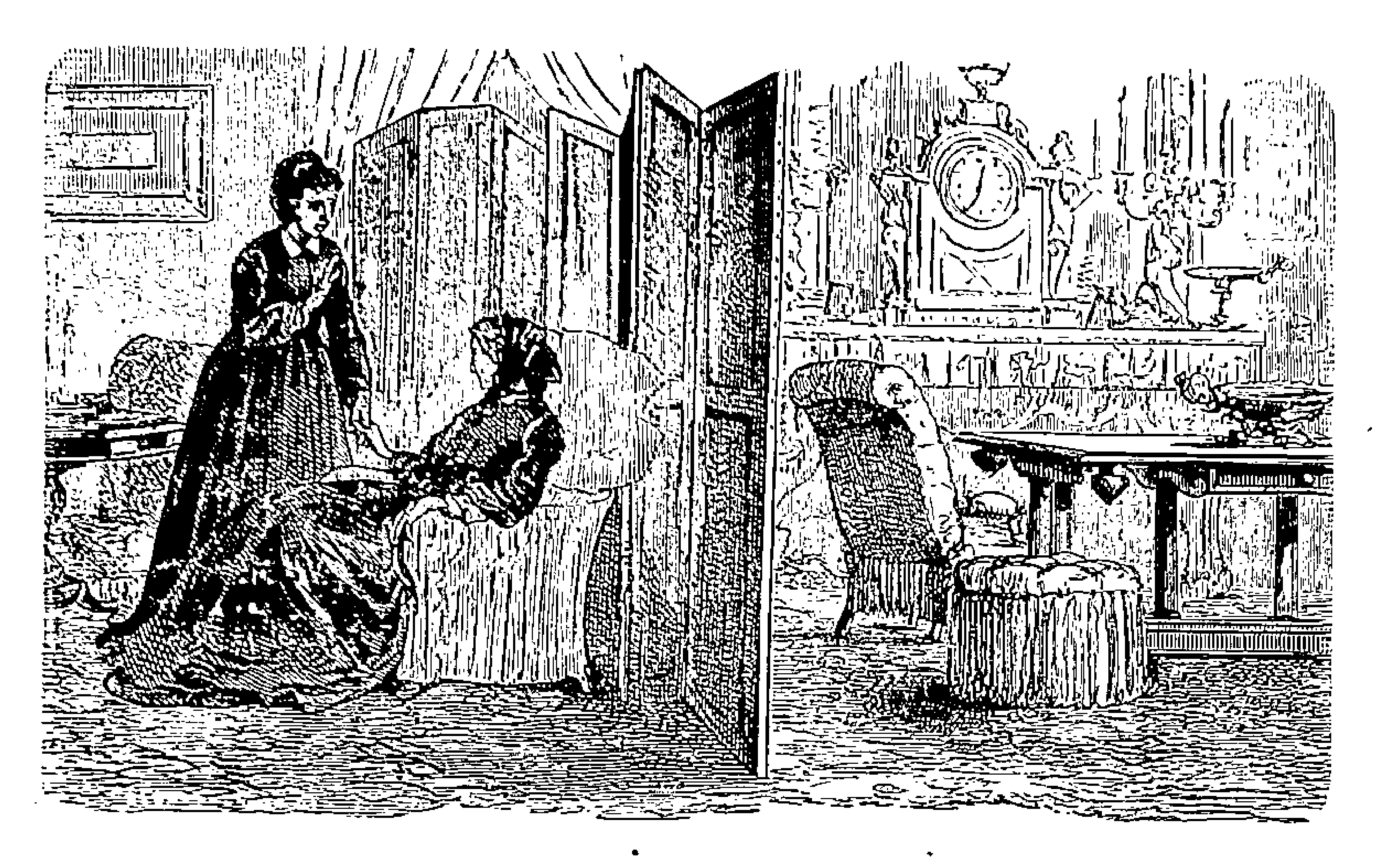
DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874



C'est bientôt fini ! dit-elle avec lenteur.

UNE SŒUR

CHAPITRE PREMIER

Réserve et confiance.

C'était un grand salon brillamment éclairé, dans un vaste appartement du faubourg Saint-Germain ; au fond de la pièce, un paravent excluait soigneusement l'éclat de la lumière. Un faible demi-jour régnait autour du canapé sur lequel reposait une femme maigre et pâle. De riches tentures, de beaux meubles, ornaient le salon, mais nulle réunion de la famille n'y avait laissé sa trace : pas un panier à ouvrage, pas un livre, pas un journal.

En écartant une feuille du paravent, au contraire, en pénétrant dans le petit réduit que s'était créé la maîtresse du logis, on frôlait un piano, on heurtait une étagère chargée d'inutilités gracieuses, on était charmé par le parfum des fleurs. Le salon était le domaine commun ; le coin derrière le paravent était un refuge.

La solitaire était oisive, la tête appuyée sur sa main, comme si elle était plongée dans une rêverie vague ; bientôt, se soulevant avec peine, elle agita une sonnette : un domestique parut. « Où est Mlle Élisabeth ? demanda-t-elle. Dites-lui que je voudrais lui parler. » Et elle retomba dans ses réflexions.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit, doucement mais rapidement, et une jeune fille de vingt ans, grande et robuste, vint s'asseoir au pied du canapé de sa mère. Élisabeth avait les cheveux noirs, ses yeux étaient bleus, un peu pâles, mais lorsqu'une émotion vive venait l'agiter, son regard, froid d'ordinaire, lançait tout à coup des éclairs, et tout son visage respirait l'énergie comme la passion. Elle était calme alors, et caressait en silence les mains de sa mère, jouant machinalement avec les bagues qui couvraient ses doigts amaigris. Elle n'avait pas demandé pourquoi on l'avait appelée ; sa mère semblait satisfaite de sa présence, et ne parlait pas non plus.

Élisabeth avait cependant relevé la tête ; ses yeux s'étaient habitués à l'espèce d'obscurité qui régnait autour du canapé ; d'ailleurs un rayon de la vive lumière des lampes tombait par une fente du paravent

sur le front de la malade. Il n'y avait pas à se méprendre sous cet éclat révélateur, c'était bien une malade qui était étendue là.

Le cœur de la jeune fille se serra violemment; il lui sembla voir une mourante. Elle se leva instinctivement pour déplacer la lampe dont la lumière fatiguait les yeux de sa mère, puis elle revint s'asseoir sur son tabouret, l'âme saisie d'une grande terreur. « Êtes-vous plus souffrante, ce soir, maman? » dit-elle en se penchant sur le canapé. Sa voix ne tremblait pas, mais l'oreille de la malade y sentit vibrer l'accent d'une tendresse qui ne lui était pas ordinaire. Elle rouvrit les yeux qu'elle avait fermés comme sa fille passait derrière le paravent.

« C'est bientôt fini ! » dit-elle avec lenteur, et comme si elle se parlait à elle-même.

Élisabeth pâlit; elle saisit le poignet de sa mère, et compta les pulsations inégales et faibles; la vie semblait s'écouler goutte à goutte. Le mal qui minait depuis si longtemps la santé de Mme de Banville avait presque achevé son œuvre; mais elle avait défendu au médecin de parler à ses enfants. « Je le leur dirai moi-même, » avait-elle promis, et le vieux docteur lui avait obéi en éludant les questions d'Élisabeth comme les interrogatoires des garçons; il s'était borné à entrer dans le cabinet où travaillait M. de Banville; entre deux problèmes de mathématiques, celui-ci avait appris le danger de sa femme. « Il ne m'a pas compris, peut-être ne m'a-t-il pas entendu, » se dit le médecin en sortant; et il ne se trompait pas.

Élisabeth n'avait pas besoin de tant d'explications ; les simples paroles de sa mère avaient déchiré le voile qui couvrait ses yeux ; elle avait senti que cette vie si chère allait lui échapper sans qu'elle eût pu prodiguer ses soins à sa mère, lui témoigner son dévouement, sans qu'elle sût seulement combien elle l'aimait ; mais les émotions de la jeune fille étaient silencieuses, elle baisait les mains de la malade qu'elle avait reprises entre les siennes ; aucune larme ne mouillait son visage ; seulement son regard fixe était singulièrement doux, et elle épiait les moindres mouvements de sa mère, comme si elle voulait sonder l'amère vérité dans toute son étendue, et savourer en même temps les derniers instants que lui laissait la mort.

Mme de Banville comprenait les agitations de sa fille sans les partager ; le moment du déchirement était passé pour elle ; son âme, toujours faible et douce, avait atteint ce degré d'épuisement où nulle émotion violente n'est plus possible ; mais elle avait résolu de parler à sa fille, de lui donner ses derniers conseils pendant qu'elle possédait encore un reste de force ; l'amour maternel triomphait de la réserve et de la timidité comme de la faiblesse. « Élisabeth, dit-elle doucement, je te laisse tes frères à soigner et à aimer ; je te confie aussi ton père, je ne lui manquerai pas beaucoup. » Sa voix s'affaiblit ; elle reprit au bout d'un instant, lentement et comme remontant vers le passé : « J'étais trop jeune, il m'a toujours fait peur, il est si savant, toujours dans son cabinet… il n'aime pas la musique, mon piano le déran-

geait, mon pauvre père l'aimait tant! Et puis je m'amusais dans le monde. j'étais jolie dans ce temps-là... » Elle souriait faiblement. « J'aimais à danser et tout cela l'ennuyait. S'il avait voulu me laisser sortir avec ma mère... Pauvre mère! si elle était là! »

Élisabeth écoutait en silence ces révélations décousues; elle comprenait pour la première fois la vie de son père et de sa mère, elle avait grandi dans cette atmosphère de froideur polie sans s'en rendre compte, sans se demander si toutes les familles vivaient de même. En ce moment, en face des traits amaigris, des yeux languissants de sa mère, elle accusait son père dans son cœur. La malade reprit :

« Quand j'ai eu mes enfants, je ne me suis plus jamais ennuyée, mais j'étais souvent malade; il y a si longtemps que je ne me suis sentie forte; quand j'essayais de vous donner des leçons, vous ne vouliez pas m'obéir; votre père a vu que vous n'appreniez rien, il a envoyé les garçons en pension, puis au collége; j'ai gardé mon petit Henri le plus longtemps que j'ai pu; quand il est parti aussi, nous n'avions plus que toi, et Mlle Derrien te gardait tout le jour. Tu n'aimais pas la musique, toi, tu avais toujours l'air de mauvaise humeur quand on te parlait d'étudier ton piano; si mon petit Henri n'avait pas été au collége, il aurait pu chanter, j'en suis sûre; tu ne sais pas ce que c'est : quand on aime la musique, on oublie tout le reste, et l'on se croit déjà au ciel! »

Elle s'était soulevée sur son canapé, ses yeux brillaient au souvenir des pures joies qu'elle avait puisées dans cet

art si cher, le seul qui semble destiné à l'immortalité. La vie de la pauvre mère avait été décolorée et triste, les espérances de la vie éternelle ne rayonnaient pas à ses yeux ; mais lorsqu'elle pensait au ciel, elle entrevoyait dans son imagination les harpes d'or et les cantiques des saints ; ce fut avec un soupir qu'elle se laissa retomber sur ses oreillers. « Et ton père n'aimait que les mathématiques ! » murmura-t-elle. Puis, se retournant presque aussitôt vers sa fille : « Si au moins tu les aimais, toi, ces terribles mathématiques ! mais ce n'est pas une étude de femme ! je n'ai jamais pu faire une division ! »

A leur tour les yeux d'Élisabeth brillaient d'un éclat inaccoutumé ; elle se pencha vers sa mère, et lui dit à demi-voix, en souriant un peu : « Je sais faire les divisions ! » Puis, encouragée par le regard interrogateur de Mme de Banville : « J'aime beaucoup les mathématiques, et j'étudie seule depuis deux ans ! »

Mille questions se pressaient sur les lèvres de la mère : elle se reprochait l'isolement où elle avait laissé son mari, l'apathie avec laquelle elle avait accepté la séparation de leurs vies ; elle s'étonnait qu'une étude si aride pût avoir quelque charme pour une femme, pour sa fille à elle ; les torts de M. de Banville étaient oubliés, Élisabeth lui tiendrait lieu de tout. « Tu tâcheras de travailler un peu avec ton père, puisque tu lui ressembles ! » balbutia-t-elle faiblement, sans pouvoir exprimer ses émotions confuses, épuisée qu'elle était par la conversation.

Élisabeth rougit violemment. « Mon père se moque-

rait de mon ignorance! » dit-elle; mais une résolution fière se lisait sur son visage; elle était décidée à sortir de ses langes, à triompher de toutes les difficultés, à surmonter tous les obstacles; un jour peut-être son père ne mépriserait pas ses efforts. Mme de Banville mit doucement la main sur le cou de sa fille : « Que Dieu te garde, mon enfant! » dit-elle avec le tendre accent d'une bénédiction suprême; elle était au bout de ses forces, Élisabeth eut bien de la peine à la soutenir jusqu'à son lit.





Mon père, ma mère est morte !

CHAPITRE II

Les Orphelins.

La mère ne devait plus sortir de ce lit où sa fille l'avait vue s'étendre avec de si cruels pressentiments; elle s'affaiblissait si rapidement qu'Élisabeth croyait voir le sable de sa vie tomber à coups pressés dans le vide. A chaque instant, pendant que sa mère sommeillait, la jeune fille se levait pour toucher ses mains froides, son pâle visage et pour s'assurer qu'elle vivait encore. Un faible soupir, un léger frémissement, et l'âme tremblante entra dans l'éternité, pendant que la dépouille mortelle restait entre les bras de sa fille, seule auprès d'elle dans ce moment suprême. Élisabeth était habituée à vivre

seule, mais dans l'angoisse de sa douleur, le terrible mot de Pascal : « Je mourrai seul! » se dressait devant elle comme un fantôme; elle eût voulu accompagner sa mère dans la sombre vallée, la conduire elle-même jusqu'aux pieds de Dieu. « Elle est seule! elle est seule! se répétait-elle, elle ne sent plus que je suis là! » La pauvre enfant n'avait pas encore appris à connaître le Dieu qui remplit toutes les solitudes et dont l'amour comble tous les vides; mais, dans les derniers jours de sa vie, Mme de Banville avait entrevu cette consolation suprême et son âme timide s'était appuyée sur le Sauveur.

Élisabeth pleurait seule auprès du lit de sa mère. Jusqu'au moment fatal, M. de Banville n'avait prêté aucune attention à l'état de sa femme; il était habitué dès longtemps à la voir souffrante, prenant à la direction de la maison une part modeste et lointaine; il ne s'étonnait pas de son absence à l'heure des repas, peut-être s'en apercevait-il à peine. Élisabeth était assise en face de lui, à la place où il avait coutume de voir une robe, et le silence de sa fille lui convenait mieux que le faible bavardage dont sa froideur n'avait pu corriger sa femme. Naguère, lorsqu'elle vivait entre son père et sa mère, Marie Delahais savait qu'on écoutait ses moindres paroles; devenue Mme de Banville, elle avait continué ses petites observations et ses réflexions insignifiantes sans s'apercevoir qu'elles restaient habituellement sans réponse. Après un repas silencieux, M. de Banville entrait dans la chambre de sa femme; il s'asseyait par habitude auprès du lit, ordinairement sans parler, jouant d'un air

distrait avec quelque objet pris sur la table, puis il sortait. Ni l'effrayante sentence du médecin, ni les timides efforts d'Élisabeth n'avaient pu triompher de l'apathie d'un esprit exclusivement absorbé par la science. Lorsque sa fille, pâle elle-même comme la morte, ouvrit la porte de son cabinet en disant d'une voix creuse : « Mon père, ma mère est morte ! » le coup le frappa sans l'arracher efficacement à ses préoccupations habituelles. Il suivit Élisabeth dans la chambre de sa femme, contempla un instant le corps inanimé de la compagne de sa vie qu'il avait laissée mourir sans lui dire adieu, puis il s'enferma dans son cabinet, refusant de paraître au repas. « Il se consolera en cherchant une solution difficile, » se disait amèrement Élisabeth ; elle comprenait la passion de son père, mais chez elle le cœur parlait plus haut que l'esprit. Elle pensait à ses frères, qu'elle avait envoyé chercher au collége, trop tard ; M. de Banville n'avait pas voulu qu'on les dérangeât de leurs études ; « ils verront leur mère dimanche, » avait-il répondu aux prières de sa fille. Le savant frissonnait au souvenir du bruit des écoliers.

Ils allaient arriver, les trois fils de la morte ; Marc avec ses seize ans, son esprit gai, son étourderie et ses passions changeantes ; Pierre, joli à quatorze ans comme une fille, mais résolu comme un homme sous son apparence délicate, et tout occupé de ses succès de collége ; Henri enfin, frêle et doux, véritable enfant de sa mère, né musicien sans avoir jamais pu étudier la musique, incapable de se plaire en dehors de la famille, même

d'une famille froide et divisée comme la sienne, et supportant avec peine le casernement du collége que ses frères avaient accepté sans effort. « Au moins, on parle et l'on rit en classe, » disaient Marc et Pierre. Henri aimait bien aussi à causer et à rire, mais le regard de sa mère, assise à côté de lui, le rendait heureux malgré le silence, et lorsqu'il se retrouvait seul avec elle, les longues conversations, les confidences enfantines se succédaient doucement; l'enfant était heureux auprès de ce canapé, dans ce demi-jour; il ne demandait même pas à entendre le piano; depuis bien des mois Mme de Banville ne faisait plus de musique; pour Henri, la présence de sa mère, la voix de sa mère, suffisaient à son bonheur.

C'était surtout l'arrivée d'Henri, la douleur d'Henri que redoutait Élisabeth, enfermée seule dans la chambre mortuaire. Elle essayait de prier; elle cherchait vaguement ce Dieu qui avait repris sa mère. « Elle est plus heureuse au ciel qu'ici, j'en suis sûre, » répétait-elle; mais la pauvre enfant se sentait cruellement seule. « A qui parler maintenant? » se disait la silencieuse Élisabeth.

Les cœurs les plus forts ont besoin parfois de trouver un confident pour leurs souffrances. A la pensée de son isolement se joignait pour la jeune fille le remords d'avoir laissé trop souvent la même amertume peser sur sa mère. Elle ne savait pas encore que la seule présence des enfants adoucit les douleurs maternelles, et que les plus pénibles secrets, murmurés aux oreilles innocentes d'enfants qui ne savaient pas marcher, ont

été souvent allégés de moitié pour les pauvres femmes qui ne cherchaient point ailleurs un confident.

Une voiture roulait dans la grande cour du vieil hôtel, où M. de Banville avait depuis longtemps élu domicile, loin du bruit de la rue et du clinquant des boutiques. Élisabeth sortit doucement de la chambre; elle voulait être la première à recevoir ses frères. Il n'était pas besoin de se hâter, M. de Banville avait repris son travail, interrompu quelquefois par un souvenir pénible : « Pauvre Marie! » disait-il, et il soupirait, mais il ne pensait pas à ses fils; il avait oublié la demande d'Élisabeth : « Papa, puis-je envoyer chercher mes frères? »

Ils entraient tous à la fois dans l'antichambre, et du premier coup d'œil Élisabeth lut sur leurs visages qu'ils n'étaient pas tous instruits du coup qui venait de les frapper.

Marc avait l'air inquiet et triste, mais ses mouvements étaient rapides comme s'il se hâtait pour voir sa mère; Henri avait pleuré, puis il s'était consolé comme un enfant tout jeune, qui ne connaît pas encore le malheur et qui se reprend vite à l'espérance; il embrassait Elisabeth sans rien dire, passant déjà la porte du corridor qui conduisait chez sa mère. Pierre seul avait évidemment compris, ses yeux s'étaient creusés tout à coup, ses joues étaient pâles; son regard à la fois interrogateur et affirmatif était attaché sur sa sœur; il semblait lui dire : « C'est fini, n'est-ce pas? Nous n'avons plus de mère? » Mais le visage d'Elisabeth avait

frappé d'effroi Marc et Henri eux-mêmes. L'aîné s'arrêta et recula d'un pas : « Elle est donc perdue ! » dit-il à demi-voix, et comme s'il avait peur de ses paroles. Henri avait ouvert la porte sans rien demander ; éperdu, il courait à la chambre de sa mère ; Elisabeth avait instinctivement tourné la clef en sortant ; pour la première fois de sa vie, Henri se trouvait arrêté dans son élan vers les bras toujours tendus pour le recevoir ; il tomba à genoux devant la porte et se mit à pleurer ; l'amère vérité commençait à poindre devant ses yeux.

Elisabeth arrivait avec ses deux frères ; retenus par un douloureux respect, ils n'avaient pas osé poursuivre le pauvre enfant qui allait chercher un refuge auprès de sa mère, mais la sœur aînée poussa un soupir de soulagement en le voyant agenouillé devant la porte et sanglotant de tout son cœur. Une prévoyance et une tendresse maternelles s'éveillèrent dans l'âme d'Elisabeth ; elle prit dans ses bras le petit écolier, mince et faible encore, et chargée de ce fardeau, elle entra avec ses frères dans la chambre où gisait leur mère insensible pour la première fois à leur présence. Marc poussa un cri étouffé et baisait les mains glacées qui ne pouvaient plus s'étendre vers lui ; Henri cachait son visage dans le sein de sa sœur ; Pierre debout, les bras croisés, tremblant comme la feuille, ne résistait que par un suprême effort de sa volonté au désir qu'il éprouvait de fuir cette majesté calme et froide. Au bout d'un instant, les quatre enfants s'étaient instinctivement agenouillés, et priaient... comme ils savaient prier, deman-



Élisabeth arrivait avec ses deux frères.

dant pitié et appui au Dieu dont la puissance souveraine était affirmée devant eux par la mort.

M. de Banville était prévenu de l'arrivée de ses fils. La vieille femme de charge qui gouvernait depuis vingt ans la maison sous le nom de sa maîtresse était entrée résolûment dans le cabinet du savant. « Tous les enfants sont là, monsieur! » avait-elle dit en montrant du doigt la chambre mortuaire; et le père, obéissant en silence au geste impérieux de la vieille femme, s'était levé pour rejoindre ses fils. Il s'arrêta sur le seuil, la voix d'Elisabeth s'élevait seule : « Notre père qui êtes aux cieux! » disait-elle. M. de Banville pensait rarement à Dieu et au ciel: il en était venu à borner l'horizon de ses pensées par les calculs de la science, mais il n'avait pas complétement perdu le souvenir des premières leçons de sa mère; il appuya sa tête sur sa main, écoutant avec respect et non sans émotion l'appel des enfants orphelins à leur Père céleste. Une apparence de sensibilité se peignait sur ses traits impassibles d'ordinaire, lorsqu'il s'approcha de ses fils encore agenouillés et les baisa tous au front. Sans rien dire, ils sortirent tous ensemble de la chambre; mais à peine en avait-on refermé la porte, que Marc se retourna vivement vers son père : « Pourquoi n'avons-nous pas été appelés plus tôt? » demanda-t-il. Le regard accusateur de Pierre faisait la même question; Henri pleurait toujours dans les bras d'Elisabeth. « Je ne savais pas... je n'avais pas cru..., » murmura M. de Banville. Ses fils ne répondirent pas; Marc devait bientôt oublier son ressentiment; l'âme enfantine

d'Henri n'avait conçu aucune amertume; mais la colère sombre de Pierre était écrite dans le fond de son cœur : il ne devait jamais pardonner à son père de lui avoir ravi, par sa funeste indifférence, le dernier baiser et la bénédiction suprême de sa mère.





Ils parcouraient les bois voisins.

CHAPITRE III

La Treille.

Lorsque les derniers devoirs furent rendus à Mme de Banville, on était à la veille des vacances; les quatre enfants vêtus de deuil causaient ensemble dans un coin du salon : « S'il n'était pas ridicule de rentrer au collége quand tout le monde en sort, disait Marc, je crois que j'aimerais mieux retourner en cage; à l'étude ou dans le dortoir, on ne s'apercevrait pas, comme ici, qu'elle n'est plus là! » Et l'écolier jetait à la dérobée un coup d'œil sur le paravent replié et le canapé vide. Pierre écoutait en silence, non sans quelque mépris; il ne cherchait pas l'oubli qu'il sentait impossible, mais un

travail assidu, acharné, lui apparaissait comme la consolation assurée contre la douleur ; il partageait donc le désir de Marc ; comme lui, il aurait voulu rentrer au collége. Henri se serrait convulsivement contre Élisabeth ; depuis qu'elle l'avait pris dans ses bras pour l'apporter auprès du lit de mort de sa mère, il ne la quittait plus. Sans rien dire, il l'avait acceptée pour remplacer celle qu'il avait perdue, et le cœur de la jeune fille se gonflait d'une reconnaissance douce et triste en sentant que le pauvre enfant lui confiait son bonheur. Elle se baissa pour embrasser Henri en disant : « Même à la Treille tout serait bien triste sans vous. » Ses yeux ajoutaient ce que taisaient ses lèvres : « Ne nous séparons pas dans ce moment-ci. »

M. de Banville avait coutume de quitter Paris au commencement des vacances, non sans regret, car le voyage le dérangeait dans ses travaux ; mais c'était l'habitude de sa maison, celle de la maison de son père ; à peine était-il consulté sur la question du départ, jamais sa femme ne s'en était occupée. Marianne entrait chez son maître huit jours avant le début des vacances. « Quand partira-t-on, monsieur ? » demandait-elle ; et elle fixait elle-même le moment propice. On emmenait peu de domestiques ; la Treille était une simple ferme, mince part de l'héritage paternel : la fortune de M. de Banville venait de sa femme, mais Marie Delahais ne lui avait apporté aucune propriété territoriale, et la Treille était restée la vraie patrie des enfants, qui y trouvaient, sans s'en rendre compte, les deux biens suprêmes

de la campagne, le calme et la liberté. Lorsque les garçons, fatigués de leurs études, arrivaient à la Treille et qu'un vieux fusil sur l'épaule ils parcouraient les bois voisins, lorsqu'ils passaient de longues heures au bord des étangs pour pêcher quelques mauvaises carpes, ils étaient heureux et amusés sans effort. Élisabeth se rappelait la vie paisible de sa mère, souriante et presque gaie, arrangeant les gros bouquets de fleurs des champs que lui apportait Henri. Pour elle, sa passion secrète trouvait à la Treille une satisfaction facile; là, elle n'avait pas besoin de fermer la porte de sa chambre pour cacher aux regards curieux de ses frères ses livres et ses cahiers de mathématiques; elle avait découvert dans le grenier un petit recoin poudreux, éclairé par une étroite fenêtre, séparé du monde par un amas de vieilles caisses et de meubles de rebut; elle avait épousseté, balayé, lavé; elle avait chassé les araignées de leur repaire, puis elle avait transporté tous ses papiers dans ce refuge ignoré. « Sa niche du grenier, » comme elle disait, était pour elle le grand charme du séjour à la Treille.

Les paroles de leur sœur avaient rappelé aux écoliers tous les plaisirs de la campagne. « Nous pourrons travailler à la Treille, » dit Pierre. Marc rougit, il s'était dit : « Je pêcherai, je chasserai et je laisserai derrière moi les livres. » Marianne avait déjà commencé les préparatifs du départ. « Puisqu'*elle* n'est plus ici, pensait la vieille femme en essuyant une larme, le plus tôt que nous emmènerons les enfants sera le mieux. »

La Treille était située en Champagne, dans un district boisé de la Haute-Marne; le pays n'était pas riche et les étrangers ne le trouvaient pas beau; Élisabeth ne possédait pas le sentiment vif des beautés de la nature, mais elle admirait la Treille avec la naïve confiance d'une fidélité passionnée. « Peut-on rien voir de plus charmant? » pensait-elle, en regardant la vieille ferme qui s'élevait noire et sombre au bout d'une longue avenue de grands ormes. Une demeure plus importante avait naguère tenu la place de l'humble manoir. Le jardinier et sa femme attendaient à la porte de la maison; ils paraissaient tristes; Mme de Banville s'était fait aimer à la Treille; sans bruit et par compassion instinctive, elle avait fait du bien; nul ne l'avait jamais trouvée dure ni arrogante, et les pauvres gens lui tenaient compte de ces qualités négatives. « Elle était bonne au pauvre monde, » avait-on dit dans le village en apprenant sa mort. Modeste éloge qui valait de longues épitaphes. A la vue des enfants en deuil, M. et Mme Thomas sentirent leurs yeux se mouiller de larmes.

M. de Banville menait à la Treille la même existence qu'à Paris. Comme à la ville, il faisait chaque jour une promenade d'une heure par nécessité d'hygiène, mais il ne regardait pas les grands bois ondoyants, les prairies parsemées de bestiaux, les fleurs qui croissaient au bord du chemin, pas plus qu'il n'apercevait à Paris les passants affairés ou les brillantes boutiques; seulement, lorsqu'il sentait l'herbe humide lui mouiller les pieds, il rentrait précipitamment, les rhumes l'empêchaient de

travailler. Lorsque les marchands de bois qui achetaient les coupes de l'année venaient le voir pour conclure affaire, il ne les faisait jamais entrer dans son cabinet, afin de pouvoir s'en débarrasser plus vite, et il écoutait à peine Thomas qui lui rendait ses comptes. « N'était que j'ai servi toute la famille depuis trente ans et que je ne lui ferais pas tort d'un fétu, disait le jardinier, il ne saurait pas si ses prés lui rapportent une obole, et il n'en demanderait jamais raison. »

Les enfants étaient donc complétement abandonnés à eux-mêmes; pendant la première semaine, la réaction des tristesses passées et la joyeuse liberté des champs suffirent à occuper les jeunes gens; la douleur profonde qui couvait toujours dans le cœur d'Élisabeth s'en trouva même un peu calmée. Comme Pierre, elle était incapable d'oublier, mais le germe d'un grand dévouement avait été déposé dans son âme par le chagrin. En perdant sa mère, Élisabeth avait accepté la lourde tâche qui retombait sur ses épaules; même en poursuivant ses études favorites, en travaillant de grand matin dans sa « niche », avant qu'Henri vînt la chercher pour la promenade, elle pensait à ses frères, au secours qu'elle pourrait peut-être leur offrir un jour. Marc se destinait à Saint-Cyr, et Pierre parlait de l'École polytechnique; mais, en attendant, l'aîné ne savait pas faire une addition, et le second se laissait absorber par ses études littéraires. « Quand je voudrai, j'en saurai bientôt assez pour passer un examen, » disait Pierre dans son ignorante présomption; et il se fâchait lorsque Élisabeth

hochait la tête. Il ne savait pas que depuis un an sa sœur étudiait le programme de l'École polytechnique.

Élisabeth n'était pas obligée, comme naguère Mlle Sophie Germain, de se cacher derrière le battant d'une armoire pour faire des mathématiques; elle n'en était pas réduite à dérober des bouts de chandelle afin de poursuivre la nuit ses mystérieuses études; mais un instinct secret la tenait muette; elle avait Henri tout seul pour confident. L'enfant seul connaissait le chemin du petit réduit dans le grenier.

Un matin, il était huit heures, lorsque Henri vint comme de coutume chercher sa sœur; il la trouva rouge, les cheveux un peu en désordre, la tête appuyée dans ses deux mains, absorbée par un calcul si compliqué qu'elle n'entendit pas la voix du petit écolier. Il s'assit patiemment sur un gros livre pour attendre. Le soleil montait à l'horizon, la rosée du matin que l'enfant se promettait de trouver encore sur l'herbe et sur les fleurs disparaissait peu à peu sous la chaleur du jour; le lait qu'on avait versé de bonne heure dans les grandes jattes de grès était déjà refroidi; Henri n'avait pas encore déjeuné, mais il s'était endormi en attendant sa sœur. Enfin Élisabeth poussa un profond soupir, un soupir de soulagement et de triomphe; elle écrivit rapidement quelques lignes, étendit les bras comme pour se délasser et repoussa vivement ses cheveux derrière ses oreilles. Elle se levait lorsqu'elle aperçut Henri, la tête appuyée sur un bouquin, les mains croisées sous sa joue et dormant paisiblement. Pleine de remords, elle se pencha sur lui

et l'embrassa. L'enfant se réveilla en sursaut. « As-tu fini, enfin? » demanda-t-il.

Élisabeth regardait sa montre avec consternation; il était dix heures et, depuis cinq heures du matin, elle n'avait pas bougé; elle n'avait pas levé les yeux de son travail.

« Est-ce que tu m'attends depuis huit heures? demanda-t-elle avec dépit.

— Je ne sais pas. »

Le pauvre petit se frottait encore les yeux.

« Viens vite, nous aurons le temps de faire le petit tour du bois avant le déjeuner. »

Et elle l'entraînait après elle.

« C'est que je n'ai rien mangé, » dit tristement Henri. Élisabeth rougit de nouveau. Elle n'avait rien mangé non plus, mais elle n'y pensait guère; elle se reprochait d'avoir négligé son petit Henri, d'avoir laissé Marc et Pierre partir pour la chasse sans leur dire un mot.

« Je brûlerai tous ces chiffres un beau jour s'ils me font oublier le reste. » Et elle était capable de cette résolution désespérée; mais Dieu, qui l'avait douée de facultés rares chez les femmes, la destinait à accomplir une tâche difficile pour laquelle il la préparait en silence. Nos sacrifices comme nos efforts sont souvent aveugles, et nous avons besoin que Dieu règle même nos vertus.

Henri était resté très-frappé du travail assidu de sa sœur, des sourcils froncés, de l'attention fixe, de l'ardeur contenue de la jeune fille. Il conservait auprès de

son père quelques priviléges appartenant naturellement à l'enfant le plus jeune comme au caractère le plus doux et le plus caressant. Lorsque M. de Banville sortait de son cabinet pour arpenter l'avenue à pas lents, sans jamais regarder autour de lui, Henri venait quelquefois glisser sa main fraîche entre les doigts osseux de son père, et le petit garçon marchait en silence à côté du savant, ne s'aventurant à dire un mot que les jours où un paysan, traversant le chemin, avait troublé les réflexions de M. de Banville par son bruyant salut. Ce fut ainsi que l'enfant communiqua à son père le secret des études d'Élisabeth. « Elle se donne tant de peine, papa, si vous saviez! Quand elle est assise devant son papier, dans la niche du grenier, elle appuie son front sur sa main, si fort que j'ai vu un jour la trace de ses bagues au-dessus d'un œil; elle ne bouge pas, elle n'entend rien; quand je l'appelle, elle ne me répond pas toujours; hier je suis resté très-longtemps à la regarder, et puis j'ai fini par m'endormir; quand je me suis réveillé, elle avait achevé, mais il était dix heures; et tout ça c'est pour faire des chiffres comme vous, papa; n'est-ce pas que c'est drôle? Ne lui dites pas que je vous en ai parlé, continua Henri, un peu effrayé de son indiscrétion, elle me gronderait peut-être. »

Une certaine curiosité s'éveillait dans l'esprit de M. de Banville; il avait depuis longtemps reconnu que Marc n'avait aucune disposition pour un travail assidu et abstrait; Pierre avait un goût prononcé pour les études littéraires, dont son père ne faisait aucun cas; c'était la

première fois que le savant concevait l'espoir de trouver auprès de lui cette sympathie d'aptitudes et de recherches qu'il n'avait même pas songé à attendre de sa femme.

« Où dis-tu que travaille Élisabeth? demanda-t-il vivement à l'enfant.

— Dans le grenier; elle a trouvé une petite chambre, comme une toute petite maison, derrière les caisses; c'est fermé avec un vieux tapis; on ne voit rien en passant. Elle l'appelle sa niche, je vous y mènerai si vous voulez. » Henri était résolu à pousser jusqu'au bout la trahison.

« Allons! » dit le père.





Il traversa le grenier.

CHAPITRE IV

La découverte

Élisabeth avait consciencieusement dessiné pendant une heure, pour la satisfaction de son maître qui ne la laissait jamais partir sans des recommandations nombreuses. « Vous feriez très-bien si vous vouliez, » disait-il. Élisabeth hochait la tête, mais elle s'appliquait au dessin pour plaire au vieillard qui lui donnait des leçons depuis son enfance. Il fallait du temps pour conquérir l'estime ou l'affection d'Élisabeth, mais une fois qu'on était entré dans la place, on la tenait pour toujours.

Sa tâche achevée, Élisabeth s'était glissée dans son réduit du grenier. Ce n'était pas l'heure ordinaire de

son travail, l'esprit méthodique de la jeune fille se plaisait à la régularité; elle avait coutume de s'occuper alors d'Henri, mais elle ne l'avait pas trouvé dans le jardin, il n'avait pas répondu à sa voix, et un problème inachevé l'attirait avec une force irrésistible. Elle était plongée dans ses calculs, lorsque Henri, moitié triomphant, moitié honteux, traversa le grenier poudreux, conduisant son père entre les caisses, les monceaux de bois, les vieilles ferrailles entassées par les générations successives; il avait saisi le bout de corde qui servait à attacher le vieux tapis, serrure primitive qu'Élisabeth rendait efficace par des nœuds compliqués; il s'apprêtait à les défaire lorsqu'il rougit vivement: la corde était pendante, le tapis s'agitait doucement sous le souffle du vent; la retraite était occupée. « Élisabeth y est, papa! » dit Henri d'un ton d'effroi.

« Eh bien! as-tu peur d'elle? » demanda le père; et sans attendre la réponse de l'enfant confondu, il repoussa le vieux tapis, franchit le seuil formé par une petite caisse et entra dans le cabinet d'études de sa fille. Il ne jeta pas un regard autour de lui, sur les poutres chargées de poussière, sur les araignées qui avaient repris possession des coins sombres, sur la table boiteuse redressée par un morceau de bois; il ne regarda même pas sa fille qui avait relevé la tête, et qui le contemplait avec stupéfaction. Il s'avança tout droit vers le papier qu'Élisabeth retenait encore sous ses doigts. Un problème compliqué s'offrait à ses regards: « En es-tu là? » dit-il tout haut. « Tu t'es trompée ici et ici, » ajouta-t-il



Élisabeth avait élevé la tête.

au bout d'un instant de silence, pendant qu'il parcourait rapidement le travail : « Voilà ce qui t'arrête. » Et s'asseyant sur la mauvaise chaise dépaillée, il corrigea vivement les erreurs qui semblaient offenser sa vue ; puis il se leva et poussa le papier vers sa fille : «Mets-toi là et achève, » dit-il brusquement.

Élisabeth obéit sans rien dire ; elle se pencha sur le problème ; recueillant, par un suprême effort, ses facultés troublées, elle reprit son travail interrompu.

Le savant la regardait, toujours en silence, suivant la plume des yeux ; parfois il faisait un geste d'impatience lorsque la jeune fille se trompait, puis il se calmait, car Élisabeth s'apercevait elle-même de ses erreurs et les corrigeait avant de passer plus avant. Elle était presque au terme de ses calculs, mais un travail nouveau pour elle devait terminer l'œuvre ; là était le nœud de la difficulté : le père regardait toujours, Élisabeth l'avait oublié. Elle ne pensait plus au spectateur, au savant, debout, les yeux fixés sur elle, immobile et froid comme s'il pesait dans ses infaillibles balances les facultés et les connaissances de sa fille.

Elle n'avait même pas aperçu Henri encore tout agité de son aventure, partagé entre le remords et l'orgueil.

La jeune fille avait caché son front dans ses mains, elle réfléchissait profondément ; enfin elle reprit sa plume et acheva son calcul.

Lorsqu'elle releva la tête, ses cheveux étaient hu-

mides de sueur et ses doigts étaient glacés. M. de Banville se pencha sur elle : « Ton travail est bon, dit-il, mais tu as passé par le labyrinthe et il y a une grande route. »

Alors, reprenant la place de sa fille, et recommençant le problème, il expliqua pas à pas à son élève enchantée les procédés simples, les méthodes sûres par lesquelles on pouvait arriver au résultat sans tant de fatigues et de lenteurs.

Élisabeth contemplait les calculs avec une admiration profonde. « Je ne sais rien! » dit-elle enfin en soupirant. « Tu apprendras; » et M. de Banville se levait.

« Je te donnerai une leçon tous les jours, puisque tu comprends ce qu'on te dit; » et il sortit sans laisser à sa fille le temps de répondre.

Élisabeth s'était laissée retomber sur sa chaise, plongée dans ses rêveries, reconnaissante et troublée. Comment satisfaire un tel maître? Élisabeth était fière en même temps que modeste; elle avait la plus haute idée de la science de son père et un sincère mépris pour ce qu'elle avait pu apprendre, mais elle redoutait les railleries, les mots amers, le superbe dédain qu'elle avait vu naguère prodiguer à ses frères lorsqu'un été, à la Treille, leur père avait entrepris de les faire travailler.

Marc avait fini par barbouiller ses devoirs de telle façon que son père lui avait jeté ses cahiers à la tête, en s'écriant : « Tu n'es qu'un âne et tu seras

toute ta vie un âne; qu'on ne me parle plus de toi! »

C'était précisément ce que demandait le malin écolier; et il avait envoyé les grammaires et les dictionnaires rejoindre lès devoirs qui avaient si fort irrité M. de Banville.

Pierre ne cédait jamais, il travaillait toujours, mais il avait pris le parti de disputer chaque expression, chaque texte, chaque tour de phrase sans jamais reculer ni lâcher un pouce de son terrain, jusqu'à ce que son père l'eût abandonné de guerre lasse, plus impatienté encore de son entêtement que de la paresse de Marc.

De pareilles humiliations attendaient-elles Élisabeth dans ses rapports nouveaux avec son père? N'eût-il pas mieux valu qu'il ignorât toujours la communauté de goûts qui l'unissait à sa fille?

« Non! dit Élisabeth, et elle parlait tout haut, oubliant la présence d'Henri qui attendait encore son pardon : maman avait toujours regretté de ne pouvoir rien faire avec lui; il fera quelque chose avec moi, c'est toujours cela, et puis je travaillerai! »

« Tu n'es donc pas fâchée, Élisabeth? » murmura une petite voix timide; et elle aperçut Henri qui sortait d'un recoin jusqu'alors exclusivement abandonné aux araignées; l'enfant les avait troublées dans leurs travaux et elles s'étaient vengées en l'enveloppant des lambeaux de leurs toiles : il avait l'air d'un époussetoir ambulant lorsqu'il se présenta aux yeux de sa sœur.

Élisabeth n'avait pas encore eu le temps de se demander quelle curiosité avait pu amener son père dans le grenier et comment il avait découvert son réduit; la présence et l'accent plaintif d'Henri lui révélèrent tout d'un coup sa perfidie; mais comme elle se retournait pour lui en faire le reproche, l'aspect étrange du petit garçon lui arracha un éclat de rire.

Henri, toujours susceptible, honteux du désordre de sa toilette, inquiet du ressentiment de sa sœur, se mit à pleurer; ses larmes laissaient leurs traces sur son visage chargé de poussière. Élisabeth riait toujours.

Enfin sa gaieté encouragea le coupable, il se mit à rire aussi tout en pleurant, et se rapprocha de sa sœur. « Tu n'es pas fâchée? » reprit-il timidement.

Elle l'embrassa au front, cherchant à enlever les toiles d'araignée mêlées à ses cheveux. « Comment papa a-t-il eu l'idée de venir ici? demanda-t-elle; t'a-t-il interrogé? a-t-il voulu savoir où j'étais? »

Henri baissait la tête sans répondre. « J'ai cru, comme c'était papa..., marmotta-t-il enfin.

— Papa a le droit de savoir tout ce qui nous regarde, dit gravement Élisabeth; mais s'il ne t'a pas interrogé, et si tu as trahi un secret qui t'était confié, je saurai désormais jusqu'à quel point on peut se fier à toi. » Et elle sortit du réduit qui n'était plus pour elle une retraite sacrée, elle ne se retourna pas pour regarder le pauvre enfant qui restait accablé sous sa froideur méprisante.

Elisabeth avait les défauts de ses qualités : elle

était franche jusqu'à la rudesse et droite jusqu'à la roideur; elle n'avait pas encore appris du temps et de l'expérience, ces deux grands maîtres de la vie, qu'on peut être doux sans faiblesse et indulgent sans lâcheté.





Tu viendras chez moi à midi.

CHAPITRE V

Enivrement.

Élisabeth se demandait comment elle oserait pénétrer dans le cabinet de son père, à quelle heure la leçon promise serait le moins incommode à celui-ci ; elle se disait même qu'il avait peut-être déjà oublié sa promesse ; mais au sortir du déjeuner, silencieux comme de coutume, M. de Banville regarda sa montre. « Il est onze heures un quart, Élisabeth, dit-il, tu viendras chez moi à midi ; » et il retourna à son travail.

Pierre et Marc se regardaient, ils ne savaient rien de l'incident de la veille ; bien plus, ils ignoraient presque les études de leur sœur. Henri n'osait parler, tout

confus encore des reproches d'Élisabeth ; elle rougissait, roulant entre ses doigts le coin de son tablier. « Papa veut bien me donner une leçon de mathématiques, » dit-elle enfin à demi-voix. « Pourquoi ? Comment ? Qu'est-ce qui lui a pris ? Veut-il te mettre aux travaux forcés, t'enchaîner à une rame de sa galère ? » Les questions se succédaient, se croisaient en tous sens. Marc, à cheval sur sa chaise, levait les yeux au ciel dans un élan de reconnaissance. « Quelle chance que ce ne soit pas moi ! criait-il ; j'aurais été bon cette fois à pendre, à rouer, à écarteler, au lieu d'être tout bonnement mis au coin avec un bonnet d'âne sur la tête comme il y a six ans !... » Pierre regardait attentivement sa sœur. « Comment papa a-t-il eu cette idée ? » demanda-t-il. — Je ne sais pas, balbutia Élisabeth ; il a vu un calcul que je faisais, il y avait des fautes, cela lui aura fait penser que j'avais besoin de leçons... — Mais où t'a-t-il trouvée avec ce calcul ? » poursuivait Pierre. Henri fit un pas en avant, regardant Élisabeth d'un air suppliant. Elle sourit. « Élisabeth était dans une petite niche, une petite chambre qu'elle s'est arrangée dans le grenier, et j'y ai conduit papa. »

La voix de l'enfant tremblait, il avait honte de sa confession. « Nous y voilà ! il y a eu trahison ! trahison ! cria Marc ; j'étais bien sûr que tu n'étais pas allée trouver mon père avec ton arithmétique pour faire corriger tes additions... » Le regard de Pierre restait fixé sur sa sœur. « Ce n'était pas une addition... ! » reprit-il

de l'air d'un juge d'instruction. Élisabeth se mit à rire. « Pas tout à fait, » dit-elle.

« C'était... c'était du calcul, de l'al... de l'algè... Papa a dit... » s'écria Henri qui ne pouvait venir à bout des mots, tant il était pressé... « il a dit : « Ton travail « est bon, seulement tu te donnes trop de peine... » Ce n'était pas comme cela, il a parlé de labyrinthe... mais il voulait dire la même chose... Alors il s'est assis, il a montré à Élisabeth comment il fallait faire, et puis il lui a dit : « Je te donnerai une leçon tous les jours... » Et je suis comme Marc, ajouta le petit garçon : je suis bien content de ne pas être à la place d'Élisabeth, j'aurais trop peur. »

Pierre gardait le silence, il ne protestait pas de sa satisfaction comme ses frères : un peu de jalousie se cachait peut-être au fond de son cœur. Marc s'était levé et saluait profondément. « De l'algèbre! des labyrinthes! rien que cela! mademoiselle, je suis votre très-humble serviteur : quand j'en serai à passer mes examens, je solliciterai modestement la faveur de votre secours. » Élisabeth rougit; Pierre se redressa : il était résolu, pour son compte, à ne pas recourir aux connaissances d'une femme.

Midi sonnait; Élisabeth était debout à la porte du cabinet de son père; elle tremblait de tous ses membres, et tout son empire sur elle-même lui suffisait à peine pour marcher d'un pas ferme; elle était pâle lorsqu'elle approcha du bureau; une chaise était préparée pour elle à côté du fauteuil de M. de Banville, une feuille

de papier blanc l'attendait. La jeune fille reprit courage en remarquant ces préparatifs; son père avait pensé à elle, c'était une satisfaction à laquelle M. de Banville n'avait pas accoutumé ses enfants.

La leçon commença. Le savant fit en quelques instants un examen sérieux des connaissances de sa fille, sans un mot d'éloges, sans s'étonner de tout ce qu'elle avait appris seule par un si rare effort d'intelligence et de volonté; mais une fois assuré de son terrain, lorsqu'il eut reconnu les facultés de sa fille, il entama ses explications, claires, lucides, puissantes. Élisabeth écoutait avec une satisfaction croissante et une joie secrète dont elle ne se rendait pas bien compte. Elle avait redouté la première leçon, non par crainte du travail qu'exigerait son père, mais elle avait peur de ne pas comprendre et d'impatienter son maître; elle était heureuse maintenant, car elle suivait le savant dans les hautes régions de la science pure. Elle n'aurait jamais imaginé ce qu'elle entendait, mais elle pouvait apprendre et elle apprendrait sans peine, car elle comprenait. Assise à côté de son père, les deux coudes appuyés sur ses genoux, se retournant parfois pour faire rapidement un calcul que demandait M. de Banville, elle ne perdait ni une parole, ni un chiffre, casant à mesure ses nouvelles connaissances dans sa puissante mémoire. « C'est un sac où elle met tout ce qu'elle apprend, et qui n'a jamais eu un trou pour rien laisser perdre, » disait Marc avec une jalousie comique. La leçon dura deux heures, le maître ni l'élève n'avaient songé au cours du temps.

Lorsque sa fille l'eut quitté, M. de Banville s'appuya un moment sur le dossier de son fauteuil. « Si c'était un garçon, nous irions loin, se dit-il, mais on trouve bientôt les bornes de l'esprit d'une femme. » Il reprit son travail interrompu, mais une sensation depuis longtemps inconnue avait traversé son âme ; il avait éprouvé un mouvement d'orgueil paternel en constatant chez sa fille les facultés qu'il avait dès longtemps reconnues en lui-même, la netteté, la lucidité, la force, la persévérance. Il croyait encore entendre retentir à ses oreilles la voix émue d'Élisabeth. « Merci, mon père, avait-elle dit en sortant ; » et cet écho lointain troublait le travail du savant. « Je vais me promener, » dit-il tout haut, avec une certaine impatience. La marche monotone dans la grande avenue fit bientôt retrouver à M. de Banville l'équilibre de son esprit, un moment ébranlé par la découverte des facultés de sa fille.

La première leçon fut la plus facile. « Élisabeth en perd le boire et le manger ! » disaient ses frères entre eux lorsqu'ils tendaient pour la troisième fois leur assiette sans qu'elle eût achevé sa part. Henri attendait en vain la compagne de ses promenades ; un grand désappointement menaçait le vieux maître de dessin : le portefeuille de la jeune fille ne s'enrichissait d'aucune étude nouvelle, toutes ses facultés étaient absorbées par les mathématiques. Naguère elle ne travaillait qu'en secret, seule, en luttant contre mille obstacles ; maintenant, son occupation favorite avait tout d'un coup pris à ses yeux la proportion d'un devoir impérieux. « Il faut que mon

père soit content! » se disait-elle; et elle ne pensait plus à autre chose. Marc murmurait hautement. « C'est trop fort! disait-il, n'avoir qu'un père et qu'une sœur, et se trouver en face de deux machines à calculer! » Pierre haussait les épaules. « Combien de pères a-t-on ordinairement? » demandait-il; mais sa réserve naturelle augmentait chaque jour, il s'adonnait de plus en plus aux plaisirs solitaires, à la pêche matinale, aux longues courses dans les bois, un fusil à la main. Il ne rapportait guère de gibier à la maison, mais, tout en courant les forêts, il soupirait parfois, et pensait comme Marc à la mère malade et languissante, qui ne sortait jamais du jardin, mais qui était toujours prête à écouter les bavardages ou à recueillir les confidences de ses enfants. Élisabeth était enfermée dans son réduit du grenier. « Les garçons s'amusent toujours à la campagne, » se disait-elle, lorsqu'un remords lui traversait l'esprit.

Elle s'amusait du moins, car elle travaillait avec une passion, un emportement qui dépassaient toutes les bornes.

Son père la poussait en avant, tantôt par son mépris pour l'intelligence féminine, tantôt par l'impatience qu'il manifestait lorsqu'elle ne comprenait pas sur-le-champ ses explications, quelquefois aussi par l'approbation froide qu'il accordait à son travail. La corde de l'arc était tendue à l'excès, mais Élisabeth ne s'en apercevait pas; elle ne vivait plus parmi les réalités, amères ou douces de la terre; elle marchait dans un monde imaginaire de calculs et de découvertes, oubliant

les humbles tâches de chaque jour dans son suprême effort pour accompagner son père au travers des sublimes régions de la science qu'il avait choisies depuis si longtemps, au mépris de toute sympathie humaine.





Un lapin blessé venait expirer à ses pieds.

CHAPITRE VI

L'accident.

Deux mois s'étaient écoulés, et les vacances touchaient à leur terme. M. de Banville ne prolongeait pas d'ordinaire son séjour à la campagne, et il rentrait à Paris en même temps que ses fils. Les jeunes gens profitaient de leurs derniers jours de liberté ; depuis le matin jusqu'au soir, ils couraient les forêts ; aimés et recherchés par tous leurs voisins, ils étaient sans cesse invités à des parties de chasse. Élisabeth et son père déjeunaient en tête-à-tête, car Henri accompagnait souvent ses frères. Il était trop jeune pour porter un fusil, trop timide pour emprunter celui d'un ami ; c'était par un

grand effort qu'il retenait un cri lorsqu'on tirait inopinément auprès de lui, et nul effort n'aurait pu l'empêcher de se cacher les yeux d'une main lorsqu'un lapin ou une perdrix blessés venaient expirer à ses pieds. Sa timidité même lui faisait souvent courir de véritables dangers; il se troublait et venait se jeter devant l'arme en arrêt. Plus d'une fois, Marc ou Pierre, posant leur fusil avec colère, s'étaient écriés en saisissant l'enfant par le bras : « Ote-toi donc de là ! tu vas te faire tuer ! tu serais bien mieux à la maison avec Élisabeth ! » Henri soupirait sans rien dire. Élisabeth ne s'occupait plus de lui, et il s'ennuyait de se promener seul, de cueillir des fleurs ou de travailler dans le jardin tout seul. Mieux valait suivre ses frères à la chasse, au risque d'être brusqué et peut-être blessé.

Élisabeth était plongée dans un problème compliqué. Son père lui avait expliqué la marche à suivre, et elle tenait d'autant plus à le satisfaire qu'il s'était impatienté le matin même en rencontrant plusieurs erreurs dans le devoir de sa fille. « Tu ne feras rien de bon, après tout ! » avait-il dit avec dédain. Élisabeth avait relevé ses cheveux par-dessus ses oreilles, ses sourcils étaient froncés, ses lèvres serrées : elle était décidée à réussir.

Un bruit de voix lointaines se faisait entendre à l'entrée du bois ; le murmure devenait à chaque instant plus distinct; la vieille Marianne sortit de la cuisine; mettant la main au-dessus de ses yeux affaiblis par l'âge, elle cherchait à distinguer la cause du tumulte. Marc, les cheveux en désordre, pâle et souillé de sang, portait dans



C'était bien Henri !

ses bras un enfant qui semblait évanoui. Le jeune homme chancelait, et Marianne crut voir qu'un des gardes cherchait à le décharger de son fardeau : Marc refusait. Une terreur subite traversa le cœur de la vieille femme ; elle voulut courir, ses jambes fléchissaient. Les chasseurs avançaient toujours, le fusil en bandoulière, les chiens sur les talons ; c'était bien Henri que portait son frère ; ses yeux étaient fermés, l'un de ses bras pendait lourdement, sa tête retombait en arrière. « Il est mort, Marianne, et c'est moi qui l'ai tué ! » dit Marc d'une voix sourde ; et le lugubre cortége entra dans la maison.

Marianne avait retrouvé ses forces et sa présence d'esprit. « Ici ! » dit-elle en ouvrant la porte de la chambre de M. de Banville, la seule qui se trouvât au rez-de-chaussée ; puis, se penchant sur le visage glacé de l'enfant : « Il n'est pas mort, dit-elle au bout d'un moment d'affreux silence ; a-t-on été chercher le médecin ? »

Au milieu des premiers soins à donner au blessé, pendant qu'on déshabillait le pauvre enfant toujours évanoui, personne ne songeait à prévenir le père, et M. de Banville n'entendait pas le bruit ; mais Élisabeth ne possédait pas encore cette savante indifférence ; le tumulte de l'arrivée, les pas des chasseurs retentissant dans la maison silencieuse, arrachèrent la jeune fille à son travail ; elle écouta un instant, puis, sans jeter un second regard sur le calcul qu'elle allait terminer, elle descendit rapidement, guidée par les voix confuses. Comme elle entrait dans la grande chambre, où les chas-

seurs et les chiens se trouvaient réunis pêle-mêle, on s'écarta pour lui faire place.

« Pierre, dit-elle en se tournant vers son second frère, toujours plus calme et plus ferme que l'aîné, qu'est-il arrivé à Henri? »

Marc ne laissa pas à son frère le temps de répondre. « Il nous avait suivis, comme il faisait toujours depuis quelque temps, quoi qu'on pût dire ; nous étions à l'affût, je le croyais avec Pierre; comme il se glissait à travers le taillis pour venir me rejoindre, j'ai vu remuer les feuilles, j'ai cru que c'était un lapin, j'ai tiré... » La voix du jeune homme tomba tout à coup, il cacha sa tête dans ses mains.

Élisabeth cherchait de plus amples informations dans les yeux de ceux qui l'entouraient. Elle s'adressa à un garde âgé qu'elle connaissait depuis son enfance. « Et maintenant? demanda-t-elle.

— Maintenant, dit le vieux chasseur, je ne vois qu'un bras cassé, le plomb n'a pas écarté, seulement il est faible... et... je serai content quand il ouvrira les yeux. »

Élisabeth étouffa le cri qui montait à ses lèvres en écoutant les paroles du vieillard; elle se pencha vers l'enfant blessé, que Marianne n'osait pas toucher. « Apportez du vinaigre, dit-elle, et que tout le monde sorte de la chambre : reste seulement, toi, Marc! » ajouta Élisabeth en tournant vers son frère un regard où se peignait à la fois tant de douleur et de sympathie, que le jeune homme se cacha de nouveau le visage.

Lorsque le médecin arriva quelques instants plus tard,

Henri avait ouvert les yeux et murmurait quelques paroles sans suite; mais chaque fois qu'Élisabeth se penchait pour écouter, elle croyait toujours saisir le même gémissement plaintif : « Maman, je veux maman ! »





Marc retournait à Paris.

CHAPITRE VII

Marc était délivré de son insupportable angoisse ; son frère vivait, il n'avait qu'un bras cassé ; le médecin avait refusé de toucher l'enfant sans la présence de son père. « Il ne sera bon à rien, » murmuraient les chasseurs ; mais le docteur Lebreton avait insisté, et M. de Banville, assis auprès du lit de son petit garçon, avait vu remettre le bras cassé avant d'avoir compris comment l'accident était arrivé.

« Par quel hasard Henri était-il à la chasse, puisqu'il ne tire pas, et comment Marc a-t-il été assez maladroit pour le blesser ? » Marc souriait amèrement à cet éton-

nement de son père. Une nouvelle muraille s'élevait entre le savant et son fils aîné.

L'opération était achevée; l'enfant, épuisé, s'était assoupi. Il était tard : M. de Banville avait retenu à dîner tous les chasseurs qui avaient accompagné ses fils. Élisabeth veillait seule auprès du lit, Marianne était occupée du repas improvisé. La jeune fille avait baissé la tête; ses lèvres serrées, ses mains jointes, indiquaient une grande émotion. Élisabeth repassait dans son esprit la vie qu'elle avait menée depuis un mois, sans rien pallier, sans chercher une excuse. Ce n'était pas uniquement le désir de se rapprocher de son père qui l'avait poussée à se vouer corps et âme aux études qu'elle partageait avec lui ; ce n'était pas même l'espoir de pouvoir un jour aider ses frères; elle s'était laissée entraîner à une passion égoïste, inconsidérée, sans se rappeler que le bonheur de ses frères dépendait d'elle, que le soin et la protection d'Henri lui avaient été confiés par le dernier regard de sa mère. Élisabeth se détestait de tout son cœur, et elle était bien près de détester aussi les mathématiques. « Je ne veux plus revoir un seul problème, se disait-elle dans son amer repentir, ce n'est pas l'affaire d'une femme ;» et elle sentait en rougissant, jusque dans sa solitude, qu'elle avait trouvé un orgueilleux plaisir à s'occuper de travaux inabordables d'ordinaire pour son sexe.

« Une bonne fille, une bonne sœur, n'a pas besoin de ces moyens-là pour se faire aimer, répétait-elle; si j'avais gardé Henri auprès de moi, il ne serait pas ma-

lade, et Marc n'aurait pas ce terrible remords sur la conscience. »

Elle avait raison de s'occuper de Marc autant que d'Henri. Le jeune homme, forcé de retourner à Paris afin d'y reprendre ses études, quittait la Treille en mauvaises dispositions. M. de Banville était retenu à la campagne par l'accident d'Henri, mais il avait laissé partir son fils sans un mot de sympathie ou d'affection. Marc était d'un caractère étourdi et léger, mais ordinairement facile et ouvert; il fuyait instinctivement la tristesse et le trouble; le remords qu'il emportait dans son cœur le poussait à s'étourdir pour y échapper. Personne ne lui avait appris à se confier en Dieu, personne ne lui avait dit de le prier; les consolations suprêmes étaient inconnues dans sa famille. Élisabeth n'avait pas le temps d'écrire, et elle était d'ailleurs trop réservée pour exprimer par lettre ce qu'elle n'avait pas su dire en paroles. Elle se sentait bien plus coupable de l'accident que Marc lui-même; elle se reprochait plus amèrement sa longue négligence qu'elle n'imputait à son frère un moment d'étourderie; mais elle n'en avait rien dit à Marc. Pierre était absorbé par son travail; les classes comme les récréations séparaient les deux frères, qui ne se cherchaient guère; c'était donc avec ses camarades que Marc vivait, c'était parmi eux qu'il cherchait à oublier l'enfant qui souffrait à la Treille; quelques-uns de ses amis lui ressemblaient : ils étaient bons et honnêtes comme lui, étourdis aussi et légers; d'autres étaient plus dangereux, empressés à entraîner au mal ceux qui ne savaient pas se défendre contre la séduction.

Jusqu'alors la pensée de sa mère avait souvent protégé Marc; maintenant il voulait à tout prix se distraire ; il lisait les mauvais livres qu'on lui offrait, il pariait, il jouait, il travaillait peu et mal. Le coup de fusil qui avait cassé le bras à Henri avait blessé son frère plus profondément encore en le chargeant du fardeau d'un remords qu'il n'avait pas la force de porter.

Élisabeth se disait aussi parfois qu'elle n'aurait jamais le courage de contenir dans son cœur tout son repentir et son chagrin. Lorsqu'elle voyait Henri pâle et maigre, dormant à peine, ne mangeant rien, ennuyé et fatigué des amusements qu'elle lui proposait, lorsqu'elle l'entendait soupirer en détournant la tête, quelquefois en pleurant, il lui semblait que sa solitude devenait insupportable. « Si je pouvais seulement demander pardon à quelqu'un ! » se disait-elle. Vingt fois elle avait répété au pauvre petit malade : « Ah ! si je t'avais gardé avec moi ! comme je suis fâchée de ne pas t'avoir emmené dans la prairie, au lieu de te laisser aller à la chasse ! » Les consolations de l'enfant n'atteignaient pas l'âme profonde de sa sœur ; M. de Banville était aussi inaccessible que par le passé, un peu plus peut-être depuis qu'Élisabeth avait abandonné ses études de mathématiques pour soigner le petit blessé. « Si tu tiens à jouer le rôle de garde-malade à la place de Marianne, cela te regarde, » avait-il dit ironiquement, sans insister davantage. Lorsque sa fille avait placé sur son bureau le problème qu'il lui avait posé le terrible jour de l'accident, et qu'elle avait réussi à résoudre un soir pendant

qu'Henri dormait, M. de Banville n'avait pas paru y faire attention ; Élisabeth n'en avait plus entendu parler. Elle travaillait, elle souffrait, elle se repentait seule ; elle avait perdu sa mère au moment où elle commençait à comprendre le bonheur de la posséder, son père n'était rien pour elle, et la pauvre enfant ne connaissait pas encore son Père Céleste. Le dévouement qu'elle prodiguait à Henri lui apportait seul une espèce de joie et de repos d'esprit ; plus le petit garçon était capricieux, inégal, aigri par la maladie et la souffrance, plus elle acceptait comme une expiation les amertumes de sa tâche. Un grand besoin de sacrifice couvait au fond de son âme, mais Élisabeth avançait dans les ténèbres ; elle ne savait pas encore quelles souffrances, quels devoirs et quelles nobles joies Dieu lui réservait dans l'avenir.





Ils approchaient de la clairière.

CHAPITRE VIII

Convalescence.

L'automne s'écoulait morne et triste ; les feuilles tombaient des arbres battus par le vent, et elles s'élevaient dans l'avenue en longues rafales, passant comme des fantômes aux yeux d'Élisabeth, qui lisait ou qui cousait auprès de la fenêtre. Dans son remords d'avoir négligé les modestes devoirs de la vie féminine, Élisabeth s'était emparée du linge à raccommoder qui s'accumulait devant Marianne ; la vieille femme avait souri d'abord avec un peu de dédain, mais Élisabeth était une élève persévérante, et elle commençait à s'initier au rude labeur des reprises.

C'était un grand effort, car la jeune fille n'était pas naturellement adroite ; mais son esprit net et ferme ne se contentait jamais de l'imperfection, et elle exigeait de son travail à l'aiguille l'exactitude qu'elle apportait naguère à ses calculs.

Henri s'amusait à la regarder travailler : « Papa ne s'apercevra pas que ses bas sont bien mieux raccommodés, disait-il en riant; mais moi, je sais bien que Marianne n'aurait pas pu faire cette grande reprise qu'il y a là devant moi, sur mon drap ; je crois que tu passes ton aiguille autant de fois que le tisserand a pu passer la navette. »

Élisabeth se mit à rire, l'observation minutieuse du petit malade était juste. « Je tâche, dit-elle, mais mon fil n'est pas aussi fin que celui des draps, et je n'ai pas tout à fait réussi. » Si Henri eût pu remuer le bras, il aurait battu des mains, tant il était fier d'avoir si bien deviné.

Élisabeth raccommodait le linge ; elle se promenait avec Henri lorsque le temps le permettait ; elle avait commencé à donner quelques leçons à l'enfant, las de son oisiveté forcée ; elle lui expliquait ses devoirs ; les éléments de latin qu'elle avait appris naguère avec sa gouvernante anglaise suffisaient encore à la science d'Henri, qui n'était pas avancé pour son âge ; elle jouait avec lui aux dames ou aux dominos ; elle lisait tout haut, elle essayait aussi de lui raconter des histoires ; mais Henri bâillait aux récits de sa sœur, il s'endormait même parfois ; Élisabeth n'avait pas assez d'imagination pour

bien raconter. « Dis-moi donc un des contes que nous faisait maman ! » demandait-il ; mais Élisabeth les avait oubliés.

Henri avait les larmes aux yeux ; la secousse qu'il avait éprouvée exerçait une influence fâcheuse sur sa santé ; il toussait beaucoup et se servait si peu du bras blessé que sa sœur craignait de le voir à jamais infirme.

Marianne secouait la tête, ses inquiétudes étaient plus sérieuses encore que celles d'Élisabeth : « Il est comme sa pauvre mère, murmurait-elle, il n'a pas de sang dans les veines. »

Henri était un peu honteux de sa mauvaise humeur ; une brillante invention lui traversa l'esprit : « Je vais tâcher d'écrire une des histoires de maman, s'écria-t-il, je me souviens très-bien du prince Coquesigrue et de la princesse Citrouille ; c'est là qu'il y avait une petite fille qui portait un petit bœuf rose dans son tablier... ; quand je te la lirai, peut-être cela te rappellera-t-il les autres. » Et Henri, tout fier de son idée, se laissa installer commodément dans un coin de son canapé, le bras malade appuyé sur un coussin, un atlas sur les genoux pour servir de pupitre, la petite table ronde avec l'encrier et les feuilles de papier blanc. Élisabeth avait pensé à tout. Henri trempa sa plume d'un air de triomphe : « Tu vas voir comme c'est joli ! » disait-il ; et il était déjà rouge de plaisir.

Élisabeth était rouge aussi, elle avait tiré de son panier à ouvrage un cahier qu'elle ne touchait pas tous

les jours ; pendant qu'Henri écrivait son conte, sa sœur cherchait un problème d'algèbre.

La jeune fille était revenue sur sa résolution première ; elle n'avait pas renoncé définitivement aux mathématiques. « Qui sait ? un jour cela peut être bon à quelque chose, pensait-elle ; si mon père avait mal aux yeux, je pourrais lui servir de secrétaire. »

Mais la conscience d'Élisabeth était trop droite et sa volonté trop énergique pour qu'elle se laissât entraîner de nouveau à l'enivrement de l'étude ; elle travaillait modérément, toujours avec ardeur, mais avec une ardeur réglée et contenue. Tout en réfléchissant à son problème, elle levait de temps en temps les yeux sur Henri, et l'enfant n'eut pas besoin de l'appeler à son aide lorsqu'il se tourna vers elle d'un air lamentable.

« Je ne savais pas que ma main droite fût si faible, dit-il en secouant ses doigts fatigués ; je crois que la gauche a sucé toute sa force, c'est si fatigant d'écrire ! » et il regardait tristement ses pages parsemées de taches d'encre, et couvertes aux meilleurs endroits d'une écriture irrégulière, assez peu soumise aux lois de l'orthographe.

Le cahier d'algèbre était déjà caché dans le panier d'Élisabeth, elle se leva en riant et se pencha sur le manuscrit. « Tu es fatigué d'écrire tous ces hiéroglyphes, dit-elle ; si tu veux, pour te reposer, nous allons faire un grand tas de feuilles sèches au bout de l'avenue, et quand nous rentrerons, tu me raconteras

l'histoire, là, sur mes genoux; je l'écrirai ensuite, et tu la corrigeras. »

L'idée de cette occupation nouvelle ravit le petit malade, mais il était plus enchanté encore à la pensée du tas de feuilles. « Nous y mettrons le feu, n'est-ce pas? » demanda-t-il en rougissant de plaisir.

« Alors il faut le faire sur la clairière au milieu de l'avenue; sans quoi nous risquerions de brûler nos vieux ormes; dépêche-toi, va chercher ton paletot, je t'aiderai à l'enfiler. »

Le malheureux bras gauche était encore soutenu par une écharpe et les préparatifs de la promenade n'étaient pas aussi simples pour Henri qu'ils l'étaient pour Marc, qui s'obstinait à sortir au cœur de l'hiver sans paletot, soutenant qu'il devait s'habituer aux intempéries des saisons, puisqu'il voulait être militaire.

Henri frissonnait en rappelant à Élisabeth cette manie de son frère aîné.

« Il dit que les officiers ne mettent jamais de surtout par-dessus leur uniforme, disait l'enfant; comment ne sont-ils pas tous morts de froid à la campagne de Russie?

— Je crois que la discipline n'était pas très-exacte sous ce rapport, dit Élisabeth en riant; il y avait probablement beaucoup d'officiers qui portaient des pelisses de fourrures, mais je me souviens d'avoir entendu raconter autrefois par mon grand-père qu'un des maréchaux de l'empereur Napoléon, je ne sais plus lequel, avait fait toute la campagne en tête de sa colonne, par

ce froid affreux sous lequel succombaient par milliers les hommes et les chevaux, en grand uniforme, sans jamais porter un surtout. Les soldats s'étonnaient : « Ça me réchauffe, moi, de voir le maréchal comme ça, » disaient certains troupiers ; d'autres assuraient qu'ils étaient gelés rien qu'en le regardant. Deux généraux demandaient un jour au maréchal de quoi il était fait pour supporter une pareille saison sans se couvrir. « J'ai été plus fin que vous, dit-il à demi-voix, j'ai fait une chemise de ma pelisse, et le poil est en dedans. »

Henri riait si fort que les corneilles assoupies dans leurs nids, au sommet des arbres, se réveillèrent en sursaut et poussèrent des cris discordants. « Alors, il était comme un ours, en dessous ! » disait-il. « Pas du tout ! » et sa sœur riait comme lui : « il était comme un ours qui aurait retourné sa peau. Quand tu auras très-froid, je te ferai une chemise à la russe, avec le gros manchon qui est chez le fourreur. » Et tous deux couraient en plaisantant ; ils approchaient de la clairière.

Thomas ne faisait pas de terreau : c'était un jardinier à la vieille mode, sans grandes connaissances, engourdi par l'âge et la négligence de son maître ; il cultivait dans le potager quelques choux, des haricots et des oignons, et ne songeait pas à ramasser les feuilles sèches pour protéger les légumes délicats.

Les dépouilles jaunies des vieux ormes encombraient donc paisiblement la clairière, et les deux râteaux qu'Élisabeth traînait derrière elle furent bientôt à l'œuvre.

La pluie avait cessé depuis quelques jours, les feuilles

étaient sèches, on pouvait compter sur une flamme brillante, mais le tas n'avançait pas vite ; Henri travaillait d'un seul bras, et ses faibles efforts ramenaient à peine quelques feuilles au bout de son râteau.

Élisabeth ratissait vigoureusement, mais la clairière était large, les feuilles y étaient clair-semées ; il fallait chercher au pied des arbres de plus riches dépouilles. On avait chaud, on ne riait plus, tant on se dépêchait ; mais le tas de feuilles était petit encore lorsque Henri aperçut son père qui descendait l'avenue, absorbé, comme de coutume, dans ses réflexions, et ne faisant nulle attention à ses enfants.

Le petit garçon hésita un instant, puis il s'élança au-devant de M. de Banville.

Depuis son accident, et grâce aux langueurs de sa convalescence, Henri avait quelquefois demandé à son père certaines petites faveurs qu'il avait presque toujours obtenues ; il était devenu moins timide, il saisit M. de Banville par la main et l'entraîna jusqu'à la clairière.

« Papa, criait-il, nous voulons faire un tas de feuilles sèches pour y mettre le feu ; je n'ai qu'un bras, je ramasse deux feuilles à la fois ; Élisabeth fait ce qu'elle peut, mais nous n'avançons pas vite : aidez-nous, papa, vous qui êtes si fort ! »

M. de Banville sourit. Dans sa jeunesse, avant de s'être voué aux travaux de cabinet qui avaient voûté sa haute taille, fatigué ses yeux, amaigri ses membres, il prenait, en effet, quelque plaisir à se sentir vigoureux et

agile ; il saisit le râteau que lui tendait Henri et se mit au travail. Bientôt les pentes lointaines se virent dépouillées de leur tapis de feuilles ; le râteau vainqueur ramenait en triomphe un amas confus de matériaux, bois mort, mousse sèche, qui promettaient de brûler mieux encore que les feuilles. Élisabeth, piquée d'honneur, était rouge de fatigue ; Henri, enchanté, courait de l'un à l'autre. Enfin, il se mit à crier : « C'est assez, papa, c'est bien assez, le tas est aussi gros que la maison des Bénard, nous ne pourrons jamais le brûler tout entier, quand nous resterions ici jusqu'au soir. »

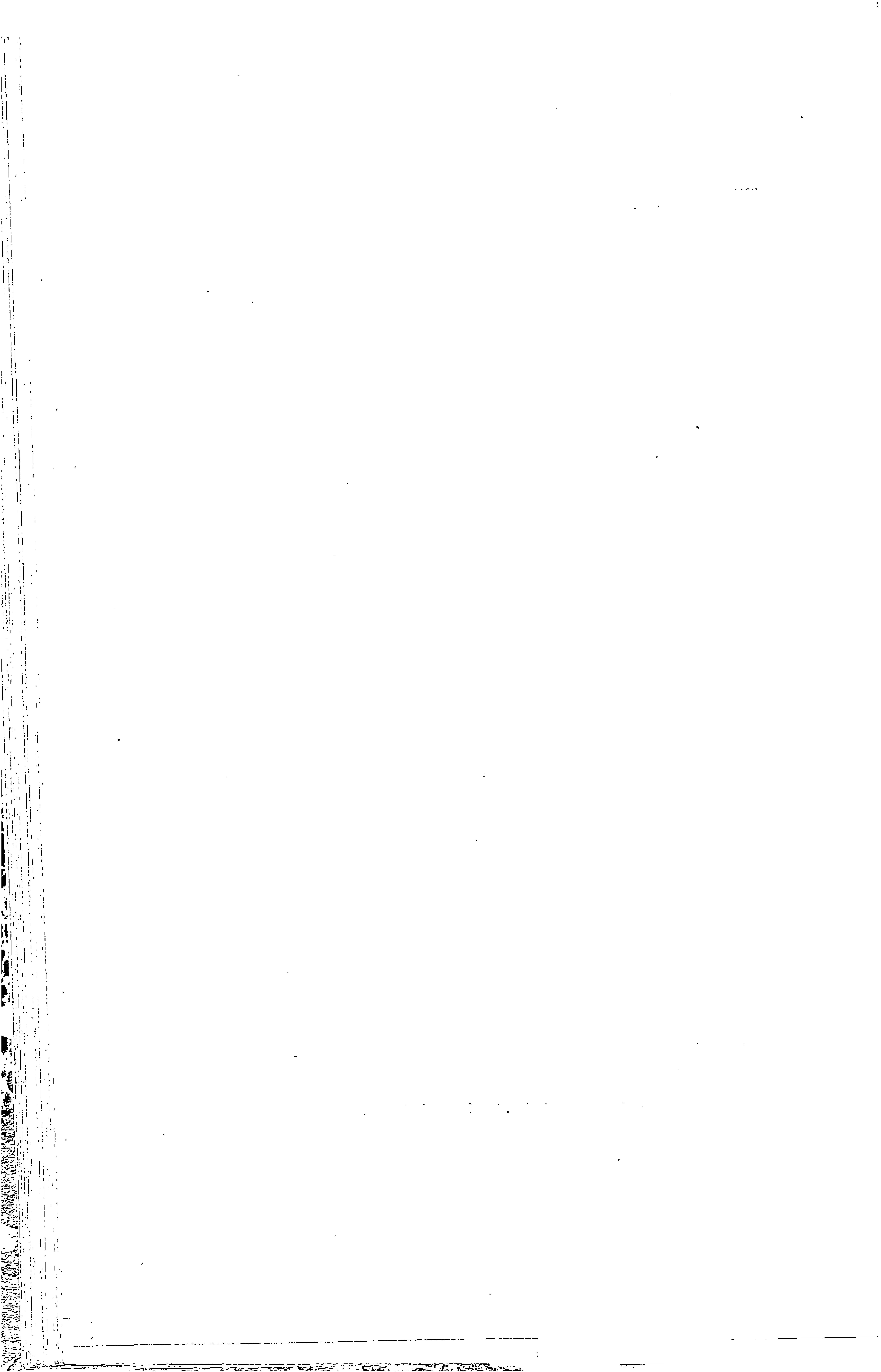
Élisabeth avait pris soin d'apporter un briquet ; en un instant les flammes s'élevèrent claires et brillantes, illuminant jusqu'aux cimes des grands arbres, et se reflétant sur les masses sombres du bois. La Treille se détachait au bout de l'avenue, sous cette vive lumière. Marianne, Thomas et sa femme étaient sortis de la maison, effrayés par la lueur inaccoutumée, et craignant un incendie dans le village. Ils regardaient de loin Élisabeth et Henri, toujours aidés de leur père, repoussant dans le brasier les feuilles qui s'envolaient ou les tisons embrasés qui roulaient sur l'herbe.

Marianne s'essuyait les yeux en silence : « S'il était plus souvent avec ses enfants comme ça ! » pensait-elle. Thomas contemplait son maître d'un air stupide. « Les riches ont de drôles d'idées pour s'amuser, » dit-il à sa femme en grommelant ; et il alla reprendre son dîner interrompu.

M. de Banville était fatigué lorsqu'il rentra dans son



Les flammes s'élevèrent claires et brillantes.



cabinet. Le problème qu'il avait réservé pour le travail de la soirée lui parut plus compliqué que de coutume; il s'assoupit deux ou trois fois dans son fauteuil; mais, comme il se réveillait en sursaut, honteux de sa paresse inaccoutumée, il entendit la voix d'Élisabeth, qui lisait tout haut pour endormir Henri, et il marmotta entre ses dents : « Cet enfant est moins pâle! comme il riait aujourd'hui, en voyant les flammes qui s'élevaient au-dessus des ormes ! »





Henri courait au-devant du piéton.

CHAPITRE IX

Catastrophe.

M. de Banville commencait à parler du départ; Elisabeth était partagée entre l'inquiétude que lui causait la santé d'Henri et le désir de voir par elle-même ce que Marc faisait à Paris. Le silence obstiné du jeune homme et les mauvaises notes qui étaient arrivées à son père à la fin du mois faisaient froncer le sourcil à Elisabeth lorsqu'elle y songeait toute seule, mais, comme de coutume, elle ne parlait à personne de ses soucis.

M. de Banville, plus affectueux pour son petit garçon, semblait parfois oublier la présence de sa fille; il ne lui

avait pas pardonné son infidélité envers les mathématiques.

« Voilà comme sont les femmes, se disait-il, inconstantes et légères ; il faut les laisser au ménage et au soin des enfants. »

Tout en parlant ainsi, il reprochait à sa fille le dévouement qu'elle prodiguait à Henri : « Tout abandonner pour un bras malade! » marmottait-il. Un peu de remords se mêlait peut-être à son amertume ; Elisabeth accomplissait les devoirs qu'il avait négligés toute sa vie.

Marianne avait reçu les ordres du départ et elle commençait à mettre en ordre le grenier; le réduit d'Elisabeth était détruit, les caisses étaient rangées dans l'antichambre, et la vieille femme de charge appelait la jeune fille, qu'elle initiait aux soins du ménage avec une maternelle prévoyance : « Venez donc, mademoiselle, criait-elle, vous qui savez si bien calculer, vous nous direz si nous avons descendu assez de malles. »

Elisabeth riait de la plaisanterie; mais, après avoir examiné la question des caisses, elle resta appuyée sur l'une des poutres qui soutenaient la vieille charpente de châtaignier, et regarda d'un air pensif sa petite « niche » ouverte maintenant à tous les yeux, sa table boiteuse, sa chaise dépaillée, son vieux tapis suspendu aux solives.

Elle avait été heureuse là, à tort peut-être, mais elle avait été heureuse; elle avait goûté dans ce petit coin

poudreux les fortes joies de l'étude, elle y avait senti le développement rapide de toutes ses facultés. Depuis l'accident d'Henri, elle n'était pas rentrée dans sa retraite; lorsqu'elle travaillait, c'était sur le coin de la table d'Henri, au pied du lit d'Henri. Mais elle ne méprisait pas le souvenir du passé dans son énergique résolution d'accomplir le devoir du présent. « Ce que j'ai appris ici n'est pas perdu, se disait-elle ; un jour viendra peut-être où je serai bien aise d'avoir travaillé comme une folle. » Le moment était plus rapproché qu'elle ne le croyait.

C'est un grand événement que l'arrivée de la poste à la campagne. A Paris, M. de Banville ne s'inquiétait ni de la paix ni de la guerre, il laissait ses journaux sous leur bande pendant deux jours, et n'eût pas fait un pas hors de son cabinet pour s'enquérir des plus graves nouvelles; à la Treille, il se trouvait toujours dans l'avenue au moment de l'arrivée du facteur; et s'il ne hâtait pas sa démarche, il souriait en voyant Henri courir au-devant du piéton pour s'amuser ensuite à distribuer dans la maison les lettres et les journaux. On était à la veille du départ, le petit garçon apportait une seule lettre qu'il tendit à son père d'un air désappointé. M. de Banville mit la lettre dans sa poche sans l'ouvrir. « Si au moins elle était pour toi, chuchotait Henri, suspendu comme d'ordinaire au bras d'Elisabeth, tu m'aurais donné les nouvelles; mais papa ne lira pas sa lettre avant demain, et il ne nous dira pas ce qu'il y a dedans. » Elisabeth riait tout bas : « Les lettres de mon père sont des lettres

d'affaires ou de science, qui ne t'amuseraient pas, » dit-elle ; mais Henri grognait toujours.

Le déjeuner se passa en silence. Henri croisait et décroisait ses jambes sous la table, il s'agitait sur sa chaise. « Les forces lui reviennent, pensait sa sœur : il y a quinze jours, il était plus patient ; » et elle se félicitait presque des mauvaises manières du petit garçon.

A peine le repas était-il fini, qu'Henri entraîna Elisabeth dans le jardin.

« Viens faire une course, criait-il ; demain soir, nous ne verrons plus que des murailles devant nous, et au lieu du cri des corneilles nous entendrons le bruit des voitures. C'est égal, il a plu trop souvent la semaine dernière, et je ne serai pas fâché de retrouver le collége : il y a longtemps que nous n'avons vu Marc et Pierre. »

Elisabeth soupirait, elle eût voulu garder le petit garçon auprès d'elle. « Si j'osais, pensait-elle, je proposerais à mon père de l'envoyer seulement au collége comme externe, je le ferais travailler à la maison ; il est si délicat, la campagne lui ferait encore du bien... »

Toute courageuse qu'elle était, Elisabeth n'osait pas parler à son père de la santé d'Henri : elle redoutait les froids sarcasmes ou les refus secs de M. de Banville ; on se rapprochait de la maison ; elle s'arracha brusquement à ses réflexions.

« J'ai fort à faire aujourd'hui, dit-elle ; tu me retiens ici, petit paresseux ; au lieu de piétiner tous deux dans

la boue, nous ferions bien mieux d'aller faire nos malles : crois-tu que Marianne puisse se tirer d'affaire à elle seule?

— C'est vrai, dit Henri charmé de cette idée nouvelle ; d'ailleurs elle ne saurait pas emballer mes nids et leurs œufs; il me faut une petite caisse tout exprès pour ma collection : je vais au bûcher chercher de la sciure de bois, j'en ai vu un tas tout blanc ce matin. » Et l'enfant s'élança joyeusement vers le petit hangar qu'il appelait pompeusement le *bûcher*.

Elisabeth était entrée dans la maison; elle s'était arrêtée dans l'étroit vestibule, suspendant au portemanteau son châle humide; elle était debout auprès de la porte du cabinet de son père, lorsqu'elle crut entendre un gémissement étouffé. Elle hésita un instant, écoutant encore, puis elle frappa, personne ne répondit; le râlement sourd qui avait attiré son attention lui semblait devenir plus fort. Elle ouvrit. M. de Banville était assis sur son fauteuil, à sa place accoutumée, le dos tourné à la porte; mais sa tête était appuyée sur le bureau, ses bras étaient pendants et de ses lèvres s'échappait une respiration haletante.

Elisabeth n'hésitait plus; elle posa la main sur le front de son père, mais elle recula et crut un instant que ses forces l'abandonnaient.

Tous les traits de M. de Banville étaient altérés, ses yeux ouverts étaient fixes et ses bras retombèrent comme un poids inerte lorsque Elisabeth lâcha la main glacée qu'elle avait saisie. Malgré son inexpérience, la

pauvre enfant reconnut du premier coup d'œil le coup terrible qui avait frappé son père. La paralysie l'étreignait dans ses doigts de fer. Elisabeth avait souvent gémi dans son cœur de l'isolement qu'elle éprouvait; comme elle se sentait seule maintenant en présence de ce mort vivant, tout ce qui lui restait de son père!





On courait chez le médecin.

CHAPITRE X

Révélations

Elisabeth avait appelé du secours; M. de Banville était déshabillé et placé dans son lit : pour la seconde fois en moins de trois mois, on courait chez le médecin au galop du petit cheval, et Marianne s'empressait à préparer quelques simples remèdes; Elisabeth, à genoux près du lit, cherchait à réchauffer entre les siennes les mains glacées du malade; elle croyait que son père avait conservé quelque connaissance; ses yeux fixes semblaient attachés sur elle avec une douloureuse persistance, et lorsque Henri effrayé, tremblant, avait un instant paru à la porte pour s'enfuir ensuite au premier

regard, la jeune fille avait cru saisir sur ce pauvre visage défiguré l'expression d'une grande souffrance.

Par un mouvement instinctif de tendresse et de protection, elle serrait contre son sein les mains inertes de son père; le frôlement d'un papier sur sa robe lui fit baisser les yeux : elle aperçut une lettre que retenaient encore les doigts entr'ouverts. C'était la lettre arrivée le matin par la poste. Elisabeth reconnut la nuance du papier, et détachant doucement la main crispée, elle déposa la lettre sur le bureau; il lui sembla que les regards de M. de Banville suivaient avec inquiétude tous ses mouvements et qu'il faisait effort pour parler; mais la langue restait indocile, les lèvres s'agitaient sans articuler une syllabe; quelques sons rauques témoignaient seuls de l'agitation du malade; sa fille lui mit doucement la main sur la bouche dans l'espoir de le calmer. Marianne entrait avec le médecin.

Tous les soins du docteur Lebreton étaient restés inutiles; les remèdes succédaient aux remèdes, mais l'immobilité restait la même : les membres rigides ne faisaient pas un mouvement; les yeux fixes ne bougeaient pas dans leurs orbites, et le médecin ne pouvait pas même répondre à la suprême question d'Elisabeth : « Mon père a-t-il conservé sa connaissance?

— Je n'en sais rien, dit franchement M. Lebreton, l'âme est un domaine qui échappe à la science humaine; ce qui se passe en ce moment entre votre père et Dieu est connu de lui seul. »

Elisabeth rougit; elle n'avait pas songé à l'âme de son

père ; elle ne s'était pas demandé dans ce danger terrible si l'esprit immortel était prêt à retourner vers Celui qui l'avait donné, purifié des souillures de la terre; elle s'était uniquement préoccupée des causes de la maladie, de la secousse subite qui avait pu ébranler ainsi la froide et puissante organisation du savant. Elle se demandait s'il pensait à ses enfants, à Henri, à elle... La simple réponse du médecin lui fit entrevoir des préoccupations plus hautes et plus désintéressées; elle ne comprenait pas encore la suprême importance de l'âme, elle ne croyait pas à l'éternité avec cette inébranlable foi qui fait du salut la seule chose nécessaire, mais elle sentait que le docteur Lebreton voyait plus loin qu'elle et d'un regard plus pur.

Au milieu de ses angoisses, à côté du lit de mort de son père, elle se sentait troublée et humiliée. Le docteur reprit :

« Avez-vous quelque idée de l'origine de l'émotion de votre père? A-t-il reçu quelque mauvaise nouvelle? »

Involontairement, les yeux d'Élisabeth se tournèrent vers la lettre déposée sur le bureau.

« Est-ce une lettre? est-elle arrivée par la poste ce matin? L'avez-vous lue? »

Élisabeth fit un signe négatif. « Mon père l'a reçue au moment du déjeuner, et il l'a mise dans sa poche sans l'ouvrir, dit-elle.

— C'est dans son cabinet qu'il l'a lue, et vous l'avez trouvé sous le coup de l'attaque..., continua rapidement le médecin. Il faut prendre connaissance de cette lettre,

mon enfant ; il est impossible de soigner le corps sans savoir un peu ce qui occupe l'esprit... D'ailleurs... » il ne put retenir un soupir, « s'il s'agit d'affaires, vous serez bien obligée d'y regarder, votre père ne pourra pas s'en occuper. »

Élisabeth n'hésitait plus ; elle se leva et s'approcha de la fenêtre, la lettre à la main. Les courts instants du jour de décembre s'enfuyaient rapidement ; déjà l'ombre de la nuit tombait sur la terre et elle enveloppait en même temps la vie d'Élisabeth. Elle avait à peine lu les quelques lignes, lorsqu'elle se retourna vers le médecin, son accent était plaintif : « Je ne comprends pas, » dit-elle.

Le vieux docteur vint à elle ; il la connaissait depuis son enfance ; il avait aimé son père dans sa jeunesse avant que la passion exclusive à laquelle celui-ci s'était livré eût glacé son cœur et l'eût isolé du reste des hommes comme de sa famille. Il se pencha sur la lettre, cherchant à lire, malgré l'obscurité croissante. « Quelqu'un est parti ! dit Élisabeth, un banquier, un caissier... je ne sais qui... Je suppose que mon père a perdu de l'argent... » Et la jeune fille se retournait vers le lit comme si elle reprochait au mourant d'avoir succombé sous une douleur semblable, lui qui avait vu sans émotion sa femme morte devant ses yeux. Le docteur Lebreton secouait lentement la tête en essayant de déchiffrer l'écriture.

« Vous vous dites que l'argent n'est pas grand'chose ; vous êtes jeune, vous ne connaissez pas la pauvreté ; j'es-



Je ne comprends pas, dit-elle.

père que vous n'aurez pas à l'apprendre; on ne dit rien là de l'effet de la fuite de ce coquin sur la fortune de votre père, mais il est évident que la perte est grosse, elle lui a fait trop de mal... par-dessus le marché... »

M. Lebreton s'arrêta : il avait bien connu les affaires du vieux M. de Banville; il savait que son fils n'avait dû recevoir de lui aucune autre fortune que la petite terre de la Treille. Si le banquier infidèle avait soustrait des capitaux, c'était l'héritage de Marie Delahais qui se trouvait perdu, ses enfants qui pouvaient être ruinés.

Élisabeth s'était rapprochée du lit; elle n'avait pas bien compris les paroles du médecin, à peine les avait-elle écoutées; malgré sa douleur et son inquiétude, elle avait un grand poids de moins sur le cœur depuis qu'elle avait lu la lettre. Une seule pensée la préoccupait jusqu'alors, Marc! Son frère avait-il commis quelque grande faute? s'était-il laissé entraîner dans une révolte?

Par instinct, Élisabeth n'avait pas confiance à la raison ni à la volonté de Marc; depuis qu'elle savait la perte d'argent, elle se sentait soulagée, presque heureuse. A genoux, auprès du lit, serrant les mains de son père, elle lui parlait à demi-voix, d'un accent caressant et tendre, comme on console un enfant effrayé; la maladie et l'impuissance avaient tout à coup changé les rôles; la protection maternelle s'éveillait dans l'âme de la jeune fille en faveur de ce savant naguère impassible dans sa force intellectuelle; elle lui répétait doucement : « Ne

vous inquiétez pas ; si vous avez perdu de l'argent, nous travaillerons, vous et moi, pour les garçons ; nous nous tirerons d'affaire ; il n'y a rien à craindre, tout ira bien. » Puis, par un retour subit aux pensées que le docteur Lebreton avait fait naître dans son esprit, elle ajoutait tout bas : « Confiez-vous en Dieu, il aura pitié de nous ! »

La nuit était venue, le médecin était toujours là ; il savait, lui, ce qu'ignorait la jeune fille, ce que Marianne avait deviné dans sa vieille expérience, que la fin était proche, que les yeux fixes ne retrouveraient pas leur intelligence, et que le silence de la mort allait bientôt s'étendre pour toujours entre ce père indifférent et froid et les enfants qu'il avait coupablement négligés.

Élisabeth venait de quitter la chambre pour faire coucher Henri ; elle avait trouvé le pauvre enfant endormi par terre dans le salon, devant le feu ; il avait pleuré, puis, lassé de son isolement et de ses terreurs, il s'était assoupi.

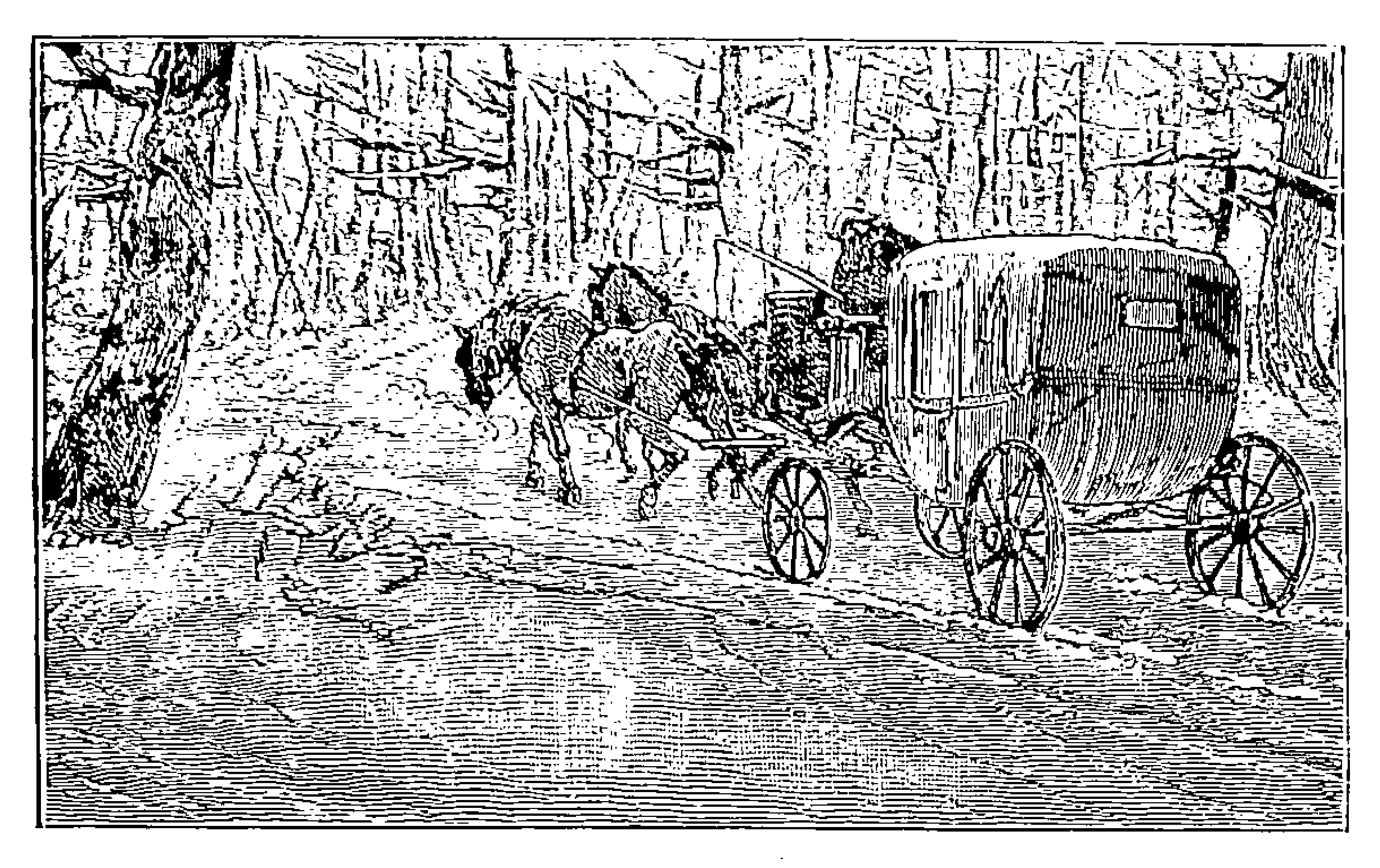
Lorsque sa sœur le prit dans ses bras, il s'accrocha à son cou : « Papa dort-il ? » demanda-t-il ; et sur un signe négatif, il se serra de plus près contre Élisabeth. « Je ne veux pas lui dire bonsoir, murmura-t-il, ses grands yeux me font peur. »

Hélas ! les grands yeux étaient fermés pour jamais ; lorsque Élisabeth rentra dans la chambre de son père, M. Lebreton appuyait encore une main pieuse sur les paupières entr'ouvertes ; la fille comprit à l'instant, elle

n'était pas sujette aux illusions ; elle se laissa tomber à genoux près du lit, appuyant ses lèvres sur la main glacée.

A vingt et un ans, Élisabeth restait seule au monde avec ses frères en face d'un avenir dont elle ignorait encore toutes les difficultés et les amertumes.





La voiture montait péniblement l'avenue.

CHAPITRE XI

Changement.

C'était une situation singulièrement triste que celle d'Élisabeth : elle n'avait pas encore quitté les plus sombres vêtements du deuil de sa mère, et elle avait perdu son père ; elle se trouvait seule, en hiver, à la campagne, ne sachant pas si ses frères pourraient arriver à temps pour rendre les derniers devoirs à celui qui ne leur avait pas dit adieu. Elle attendait avec anxiété le résultat de la dépêche que le docteur Lebreton avait eu grand'peine à faire partir pour Paris. Le vent sifflait dans les grandes forêts dépouillées, la neige couvrait la terre ; chaque nécessité de l'existence, chaque hom-

6.

mage à rendre au mort entraînaient une difficulté nouvelle; Henri souffrant, ébranlé, tremblant dans un fauteuil au coin du feu, ajoutait au chagrin d'Élisabeth la crainte de le voir tomber malade.

Par une de ces grâces spéciales que Dieu accorde aux affligés, Élisabeth ne portait pas encore ses pensées sur l'avenir ; elle n'était occupée pour le moment que du voyage de ses frères : le souci qu'ils ne pussent pas arriver avant le jour des funérailles, le calcul des heures des trains du chemin de fer, les possibilités du temps, de l'espace, les rigueurs de la température, étaient sans cesse pesés et répétés dans son esprit. Vingt fois le jour elle sortait du salon où elle soignait Henri, pour faire quelques pas dans le petit jardin ; elle ne songeait pas à la neige, à la bise froide qui lui coupait le visage. Lorsqu'elle vit enfin la voiture de louage qui montait péniblement l'avenue, cocher et chevaux baissant la tête sous la violence du vent, il lui sembla que son cœur était soulagé de la moitié de son fardeau. « Voilà mes frères ! » s'écria-t-elle avec un accent de triomphe ; et elle courut sur le petit perron pour ouvrir elle-même la portière, repoussant vivement Thomas qui s'empressait au service des voyageurs.

Les deux jeunes gens étaient tristes et graves ; aucun bruit des causes probables de la maladie de leur père n'était venu jusqu'à eux ; ils ne prévoyaient pas la lutte que leur préparait l'avenir ; ils savaient seulement qu'ils étaient désormais seuls dans le monde, et quelque relâchés que fussent les liens de la tendresse

naturelle entre M. de Banville et ses enfants, quelque froides et sèches que fussent les relations du père et des fils, ceux-ci éprouvaient un grand vide et un amer serrement de cœur en se retrouvant sans lui dans cette maison qu'il remplissait naguère de sa volonté, lorsqu'il voulait bien prendre la peine d'avoir une volonté.

Les quatre enfants étaient groupés auprès du feu; c'était le soir, et ils avaient conduit leur père à sa dernière demeure, Élisabeth comme ses frères. Ils étaient sans protecteur sur la terre; M. de Banville était fils unique; il avait mortellement offensé les parents de sa femme, et ses enfants ne connaissaient que de nom leur oncle Delahais, grand maître de forges dans le pays même où ils se trouvaient. Ils avaient un oncle à vingt lieues de la Treille, mais ils ne l'avaient jamais vu. Mme de Banville, péniblement soumise aux ordres de son mari, n'avait jamais parlé à ses enfants que des parents qu'elle avait perdus. Au milieu des souvenirs de son enfance qu'elle aimait à raconter tout bas à ses petits garçons, la figure de son frère aîné tenait peu de place : « Louis était bien plus âgé que moi, disait-elle, Louis se moquait de moi ; » puis elle changeait précipitamment de sujet, comme si elle craignait d'enfreindre une défense. Dans leur profond isolement, les enfants de M. de Banville n'avaient pas même songé à l'unique parent qui leur restât.

Le docteur Lebreton était avec eux; sa vieille expérience de la vie lui inspirait une profonde compassion pour les orphelins si étrangement abandonnés. La dou-

leur qui leur imposait le silence n'était pas bien vive, mais tous éprouvaient le sentiment d'une grande perte ; les jeunes gens contemplaient le feu d'un air morne, le docteur causait à voix basse avec Élisabeth : « Vous êtes majeure, n'est-ce pas ? » demanda-t-il. Élisabeth releva la tête, un sourire erra un instant sur ses lèvres : « J'ai cet honneur-là, » dit-elle ; et son souvenir se reportait sur sa mère qui lui avait dit tant de fois : « Si tu ne te dépêches pas, tu te marieras fille majeure, et alors personne ne saura si tu as vingt et un ans ou vingt-huit ! » Malgré sa triste expérience de la vie conjugale, Mme de Banville rêvait toujours le mariage de sa fille, un mariage plus heureux que le sien ; elle était pressée de voir Élisabeth heureuse. La tâche d'Élisabeth était ailleurs.

« Alors vous pourrez agir personnellement en dehors du conseil de famille : cela est fort heureux ; savez-vous qui est tuteur de vos frères ? »

La jeune fille leva des yeux étonnés. Dépourvue de la protection qu'apporte la famille, elle n'avait pas songé aux obligations légales, et elle avait arrangé dans son esprit la vie nouvelle qui l'attendait. « Nous serons pauvres probablement, nous garderons peu de domestiques ; je ferai les affaires des garçons et je garderai Henri avec moi : il ira au collége comme externe et je lui servirai de répétiteur ; ce sera moins cher que de payer sa pension, et il se portera bien mieux ; nous nous promènerons tous ensemble le dimanche ; nous viendrons ici aux vacances, et quand le moment sera venu de les

préparer pour leurs examens, je crois que je pourrai les aider : je travaillerai en attendant. » Cette perspective d'une vie calme, occupée, avec Henri pour compagnon et les mathématiques pour délassement, avait soutenu la jeune fille depuis trois jours dans sa tristesse et son isolement. Les idées que venait de suggérer le docteur dérangeaient les projets d'Élisabeth. Elle ne savait seulement pas ce dont il s'agissait. « Un conseil de famille ! nous n'avons pas de famille ! » dit-elle.

« Je sais, je sais, » et le vieux médecin posait sur le bras d'Élisabeth une main compatissante, « il faudra recourir aux cousins éloignés, si votre oncle... — et il hésitait, — si votre oncle Delahais n'est pas désigné comme tuteur. »

Élisabeth rougit : « Vous savez que mon père ne le voyait pas, » dit-elle.

Les deux jeunes gens sortirent enfin de leur silence : « Si mon père a fait un testament, » dit Pierre avec un certain accent de doute, comme s'il n'était pas bien sûr que M. de Banville eût pris cette peine pour ses enfants, « c'est M. Thiérard qui sera notre tuteur. » M. Lebreton et Elisabeth se regardèrent ; M. Thiérard était nommé dans la lettre fatale : c'était le banquier qui avait forfait à la confiance et à l'honneur. Pierre reprit : « Un jour, il sortait du cabinet de mon père, je lisais dans le petit salon et il m'a dit en riant et en posant sur ma tête une de ses grosses mains : « Que penseriez-vous si j'étais un jour votre tuteur ? » Je me suis secoué, il a ri de nouveau et il est parti. Je suis sûr qu'il venait d'en

causer avec mon père. « Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de cela? » s'écria Marc avec étonnement. « Il n'y a pas de raison pour parler de tout, » repartit Pierre. Marc au contraire trouvait toujours des raisons pour parler.

Élisabeth s'était levée, elle avait passé le bras autour du cou d'Henri, à demi assoupi dans son fauteuil : « M. Thiérard ne sera pas votre tuteur, » dit-elle à ses frères aînés. « Comment sais-tu cela ? » s'écria Marc, un peu disposé, malgré sa bonne humeur naturelle, à s'offenser de voir Pierre et Élisabeth plus instruits que lui des affaires de la famille. « Je suis cependant l'aîné, » se disait-il.

Élisabeth avait ouvert le secrétaire de son père ; là se trouvaient enfermés tous les problèmes commencés, les savants calculs, les figures de géométrie ; au milieu du pêle-mêle une lettre chiffonnée qu'elle tendit à ses frères. M. Lebreton se pencha sur l'épaule des jeunes gens pendant qu'ils lisaient. Comme Élisabeth, Marc comprenait à peine ; M. de Banville n'avait jamais initié ses fils à ses affaires. Pierre fronçait le sourcil, il se retourna vivement vers le médecin. « Est-ce la ruine ? » demanda-t-il d'un ton bref.

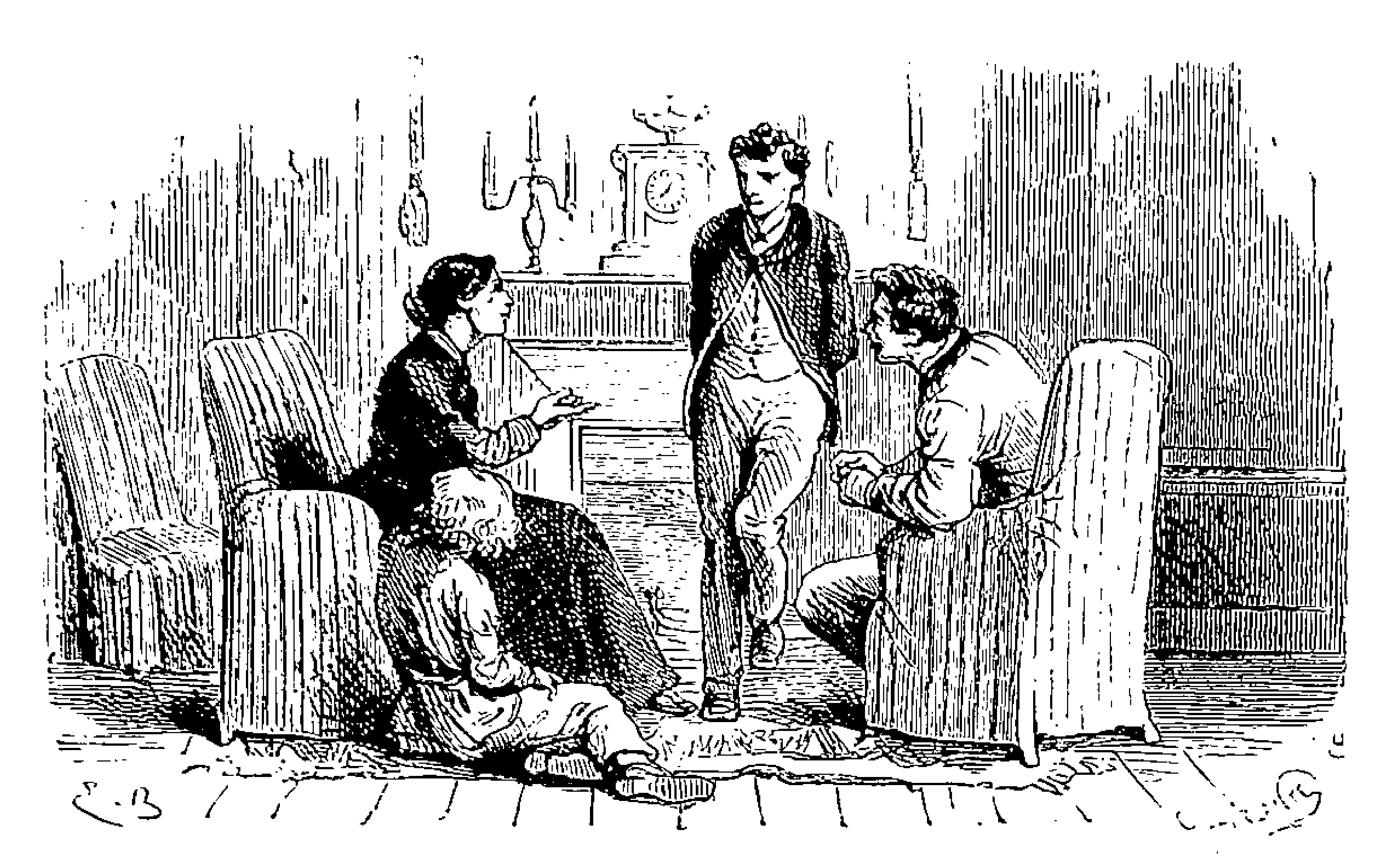
M. Lebreton haussa les épaules. « C'est ce que nous ne pouvons savoir, dit-il, votre père lui-même ne s'en rendait peut-être pas bien compte ; mais la perte est grosse évidemment, puisqu'elle a causé... sa maladie et sa mort. — Je vois, » reprit Pierre ; et il restait devant le feu, la tête appuyée sur sa main dans une sombre



Que penseriez-vous si j'étais un jour votre tuteur?

rêverie. Marc s'était instinctivement rapproché d'Henri comme pour le protéger; il touchait son bras blessé d'une main caressante; toutes les mauvaises distractions, toutes les fausses jouissances que le jeune homme avait cherchées depuis deux mois remplissaient son cœur de regrets et de remords en face des solennelles réalités qu'il commençait à entrevoir. Élisabeth glissa ses doigts entre le bras de l'enfant et la main de son frère aîné; elle le regardait avec une expression si triste et si ferme à la fois, ses yeux exprimaient tant de courage et de fière espérance que Marc se sentit fortifié et calme; il pressa un instant la main de sa sœur, plus heureux dans ce triste moment que Pierre, car celui-ci ne songeait pas à alléger le fardeau des autres et restait seul en face d'un avenir chargé de nuages.





Les quatre enfants arrangeaient ainsi leur vie.

CHAPITRE XII

Lumière.

Le jour se fit bientôt, et les révélations successives apportées chaque jour par la poste laissaient les orphelins dans un abattement profond. M. de Banville avait confié la fortune de ses enfants à M. Thiérard, son ami et son banquier, qu'il avait en effet désigné comme leur tuteur dans un testament déposé chez le notaire. L'énumération des valeurs appartenant aux quatre héritiers était longue et minutieuse ; elle semblait maintenant une ironie, car les enfants de M. de Banville ne possédaient plus rien : le dépositaire infidèle avait tout entraîné avec lui dans sa ruine avant de prendre la fuite. Le mariage

de M. et Mme de Banville avait été décidé par des questions d'intérêt; leurs enfants ne profitaient en rien de la fortune qui avait amené cette triste union. Si Marie Delahais eût été sans dot, son mari ne l'aurait pas épousée; elle était riche, elle avait été malheureuse et ses enfants étaient pauvres : la Treille seule leur restait; les champs, les bois, les étroites prairies, la vieille et rustique maison formaient désormais tout leur héritage. Ils avaient été élevés sans luxe, mais avec tout le laisser-aller d'une grande fortune; un morceau de terre se trouvait maintenant seul entre eux et le dénûment absolu. A mesure que les faits se dévoilaient, les deux fils aînés devenaient plus sombres; Marc se reprochait le temps perdu; il se sentait loin de pouvoir suffire à son existence, et se voyait d'avance privé des agréments de la vie facile et brillante qu'il avait rêvée. Au sortir de Saint-Cyr, il serait sous-lieutenant, il faudrait vivre sur une maigre solde. Marc avait espéré mieux, et il était triste, mais toujours affectueux et facile à vivre, il écoutait sans rien dire les projets d'Élisabeth. Un jour vint cependant où il fut un moment sur le point de se révolter.

« J'y ai bien pensé, dit la jeune fille, il faudra vendre la Treille. » Sa voix tremblait un peu. Marc bondit sur sa chaise. « Vendre la Treille! » s'écria-t-il. Tous les instincts du fils aîné lui montaient au cœur. Il s'était souvent moqué naguère de la petite maison incommode et étroite, il avait juré qu'il abattrait la vieille ferme et bâtirait un château, il avait fait fi de la modeste propriété enclavée dans les terres d'opulents voisins.

Maintenant il pensait à l'héritage parvenu intact jusqu'à son père à travers de longues générations de Banville, et les bois, les prés, la vieille demeure, lui paraissaient revêtir un caractère sacré. « Vendre la Treille! répéta-t-il, tu n'y penses pas, Élisabeth! » Sa sœur secoua la tête, elle n'y avait que trop pensé.

Pierre était jusqu'alors resté dans un coin, plongé dans ses réflexions; il se leva et s'approcha de la cheminée, attachant sur Élisabeth des regards interrogateurs et attentifs. Elle reprit : « Si vous n'aviez pas vos études à achever et votre carrière à faire, je crois que nous pourrions vivre ici plus économiquement qu'à Paris; mais il faut que vous travailliez, et il faut aussi que nous restions tous ensemble. Quand ce bienheureux conseil de famille sera constitué et que nous verrons clair dans nos affaires... je sais bien... je sais... — et elle prenait le bras de Marc qui faisait un geste de colère et de mépris, — nous n'avons pas maintenant grand'chose à apprendre, Dieu merci; mais quand nous serons sûrs de ce que vaut la Treille, nous pourrons nous établir à Paris dans un petit trou près du collége; vous suivrez les classes, je ferai le ménage en faisant travailler Henri, et nous ne dépenserons que le strict nécessaire; mais je crois... je suis à peu près sûre que le fermage de la Treille, si on la louait, ne nous donnerait pas de quoi vivre; voilà pourquoi je dis qu'il faut la vendre. »

Élisabeth avait fait un grand effort avant d'arriver à cette douloureuse conviction : elle aimait la Treille plus

que Marc, bien qu'il fût le fils aîné, plus qu'Henri, bien que la nature rêveuse et poétique de l'enfant reconnût instinctivement la campagne comme son élément naturel; Pierre n'aimait que Paris, et ne trouvait à la Treille d'autre plaisir que la chasse. Élisabeth, plus âgée et plus forte de cœur et d'esprit que ses frères, jouissait en silence du repos, de l'espace, de la solitude vivante des champs; son âme, repliée sur elle-même au milieu de la foule indifférente des grandes villes, s'épanouissait librement dans les bois; ses facultés intellectuelles semblaient s'étendre, les fortes études qui lui étaient chères étaient moins difficiles à la Treille qu'ailleurs; elle s'y sentait à la fois plus heureuse et meilleure; Élisabeth eût donné beaucoup, sacrifié bien des choses pour garder la Treille, pour y pouvoir vivre, pour entreprendre là cette vie nouvelle dont elle acceptait le fardeau avec une amère clairvoyance; mais la fermeté de son esprit et de son jugement ne lui permettait pas d'hésiter : la carrière de ses frères devait passer avant tout le reste; à Paris seulement elle pouvait vivre avec eux et les aider efficacement dans leur tâche journalière : c'était à Paris qu'il fallait planter sa tente, été comme hiver. La douce existence de la campagne n'était pas possible, et ce qui n'était pas possible disparaissait pour Élisabeth, non sans douleur, mais sans retour de pensée ou de désir. Elle marchait toujours en avant.

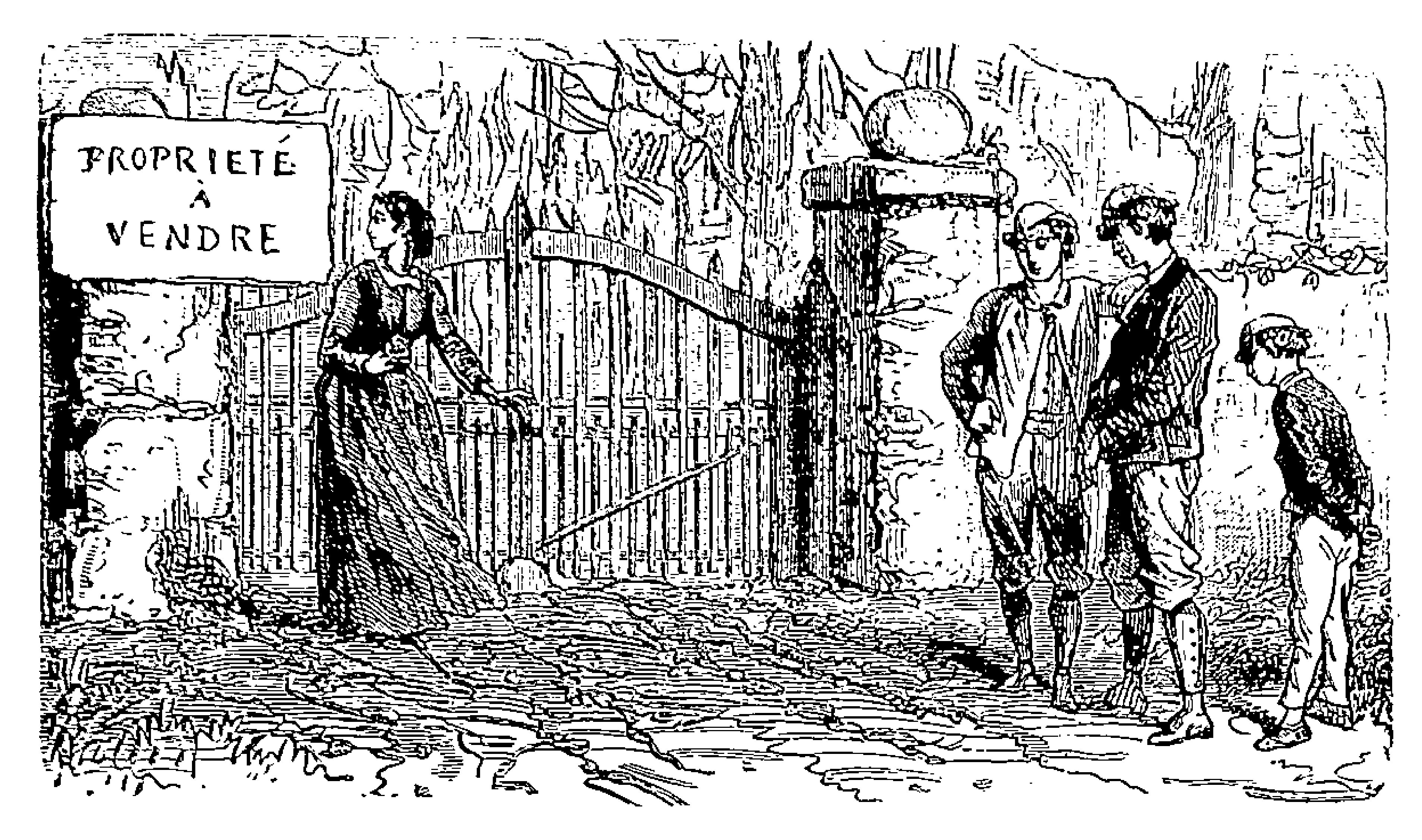
Marc avait baissé la tête, il acceptait le sacrifice. L'indépendance que son âge assurait à Élisabeth, la liberté d'action qu'elle revendiquait pour la consacrer au ser-

vice des siens cachaient aux yeux de ses frères la vraie raison de l'ascendant qu'elle exerçait sur eux par la supériorité native du caractère. Ils croyaient lui obéir parce qu'elle était majeure et dégagée des liens légaux qui entravaient à chaque pas leur marche, non parce qu'elle était plus ferme, plus courageuse et plus clairvoyante qu'eux. Élisabeth ne s'en doutait pas davantage. Le petit Henri se serrait contre elle; il ne la quittait jamais et n'admettait aucune autre autorité que la sienne; elle le regardait et l'aimait comme son enfant. Elle avait confiance dans la bonne volonté et l'affection de Marc; mais c'était dans les yeux de Pierre qu'elle cherchait l'assentiment à son projet. Pierre avait toujours été le plus réservé de tous, le plus rebelle à toute influence; il fit un signe de tête, puis comme Élisabeth le regardait toujours, il se leva lentement et s'approcha d'elle : « Tu as raison, dit-il, nous n'avons pas le choix; et pour ma part, dès que je pourrai te délivrer des chaînes que tu te forges, je te promets que je le ferai. »

Marc leva sur son frère des yeux étonnés, il avait cru protéger Élisabeth dans la vie nouvelle qui s'ouvrait pour eux; Henri embrassait sa sœur sans rien dire; Pierre se mit à rire de leur air stupéfait : « Vous ne voyez donc pas qu'Elisabeth fait des arrangements qui ne lui permettront pas de se marier? » dit-il avec l'accent d'une sagesse supérieure, mais non sans quelque émotion. Élisabeth souriait légèrement : « Je ne me marierai jamais! » dit-elle. Sa voix était si ferme, que les trois frères acceptèrent sans arrière-pensée l'engage-

ment de la jeune fille. Les gens expérimentés eussent ri en entendant les quatre enfants arranger ainsi leur vie et décider de l'avenir, mais ils étaient ignorants et seuls au monde. Les rêves d'Élisabeth allaient tous à l'héroïsme silencieux et caché, ceux de Pierre à l'effort du travail couronné par un succès éclatant; Marc pensait déjà au bruit de la bataille et à la victoire; Henri n'était qu'un enfant, il se promettait de travailler de toutes ses forces pour faire plaisir à Élisabeth; mais lorsque ses pensées s'envolaient au loin, c'était sur les ailes de la musique qu'il entendait dans ses rêveries; tous quatre s'embarquaient ensemble sur une mer chargée d'écueils, à la suite d'un orage qui leur avait laissé pour tout bien une frêle barque, pour tout guide le dévouement et la ferme volonté d'une jeune fille qui ne savait pas encore prier Dieu.





La Treille n'était pas encore vendue.

CHAPITRE XIII

Les débuts.

On avait quitté la Treille, non sans d'amers regrets et quelques larmes secrètes : Marc et Pierre avaient bravement subi les adieux des voisins, curieux de savoir l'étendue des malheurs qui frappaient la famille. M. de Banville, le savant célèbre, membre de l'Institut, possesseur d'une grande fortune, était l'objet de l'orgueil sinon de l'affection des bourgs environnants, et sa mort avait causé une véritable stupeur ; on a toujours peine à croire aux coups de la redoutable messagère du Tout-Puissant, lorsqu'ils surviennent au sein de la prospérité matérielle. Mais le bruit des pertes pécuniaires de M. de

Banville s'était bientôt répandu ; on avait dit qu'il était mort parce qu'il était ruiné ; puis de sombres rumeurs avaient commencé à circuler, et il avait fallu toute l'amitié du docteur Lebreton pour les orphelins, comme toute son influence dans le pays, pour détruire l'opinion qui allait se propageant dans les marchés : « M. de Banville s'était tué, disait-on, parce qu'il allait faire faillite. »

La Treille n'était pas encore vendue ; les formalités légales n'étaient pas achevées à Paris, mais le conseil de famille était déjà constitué. Pierre avait souri amèrement en regardant la liste envoyée à Élisabeth par l'homme d'affaires. « Combien y a-t-il là de gens qui s'intéressent à nous ? » avait-il dit. Élisabeth secouait la tête, elle ne se faisait pas d'illusions, mais son espérance était trop ferme pour se laisser ébranler par l'isolement : « Quand tu seras un ingénieur célèbre et que Marc sera devenu général, dit-elle, il y aura bien des gens qui s'intéresseront à nous ; c'est à vous de faire votre place en ce monde. — Nous ferons en même temps la tienne ! » cria Marc. Henri se pressait contre les genoux de sa sœur. « Oui, reprit Élisabeth, ma place se fera avec la vôtre et par la vôtre, car je n'en aurai jamais d'autre. » Dans le plus grand enivrement de sa passion scientifique, lorsque l'amour pur de l'étude l'emportait sur tout le reste dans l'esprit d'Élisabeth, elle n'avait jamais rêvé un renom personnel ; elle avait caché ses rares facultés à l'ombre de la famille ; maintenant que les grands devoirs de la vie pesaient sur elle de tout leur poids, elle se rappelait les dons intellectuels qu'elle avait reçus de

Dieu comme un moyen de faciliter l'éducation de ses frères, comme une ressource d'économie pour achever leurs études sans entamer le mince patrimoine qui devait suffire à peine à leur existence en commun. Élisabeth n'avait pas coutume de raisonner sur ses devoirs, mais elle sentait que l'intelligence d'une femme, l'esprit d'une femme, même lorsqu'ils sont rares, appartiennent au petit cercle des siens et doivent se déployer pour leur service; c'est un moyen, jamais un but.

Marc et Pierre auraient voulu retourner sur-le-champ à Paris; ils étaient humiliés autant qu'attristés, et il leur semblait que dans le tourbillon d'affaires et de plaisirs d'une grande ville on oublierait plus vite les malheurs qui les avaient frappés, objet à la campagne de tant de curiosité et de bavardages. Élisabeth résista quelque temps : « Laisse-moi le loisir de me reprendre ! » avait-elle dit un jour à Pierre qui lui parlait de départ. Pierre avait regardé sa sœur avec étonnement. Élisabeth ne pleurait jamais; mais les cercles noirs autour de ses yeux, la pâleur de ses joues, la contraction presque convulsive de ses lèvres trahissaient une lutte intérieure. Dès lors, Pierre avait gardé le silence et réprimé de son mieux l'impatience de Marc.

C'est qu'Élisabeth, résolue et fière, savait ce qu'elle entreprenait; elle mesurait les difficultés de sa tâche. Les amertumes imprévues, comme les secours cachés, restent entre les mains de Dieu et sont voilés à nos regards, même les plus prévoyants, mais la jeune fille entrevoyait assez de soucis, d'épreuves et de combats

pour se rattacher avec une fidélité douloureuse au passé qui lui échappait; chaque arbre, chaque pierre de la Treille lui tenaient au cœur lorsqu'il fallait tout quitter. L'orgueil blessé, l'humiliation de la ruine, ne trouvaient pas de place dans ses regrets. Élisabeth attachait très-haut son estime et ses pensées, elle n'aurait pas imaginé que le changement de fortune pût modifier l'opinion générale sur sa famille, et l'isolement qui s'était fait autour d'eux, au lieu de la froisser comme ses frères, lui semblait un sujet de satisfaction. « Quel bonheur qu'on ne fasse pas de visites dans ce pays-ci! disait-elle. Marc a vu les maris, mais les femmes ne se dérangent pas, et je suis si occupée! Je n'ai pas le temps de faire la conversation! » Les regards compatissants de Marianne ou de Thomas, lorsqu'elle les saisissait au passage, lui faisaient l'effet de s'adresser au coup que la mort avait porté, non aux vicissitudes de la fortune. « On sait ce que c'est que d'être orphelins! » se disait-elle. Pauvre enfant qui n'avait jamais connu la tendresse d'un véritable père!

Tout était fini cependant; une partie du modeste mobilier de la Treille avait pris le chemin de Paris. Les beaux meubles, les riches ornements, les objets d'art qui décoraient l'appartement de la rue de Grenelle devaient être vendus prochainement. Le notaire chargé de la liquidation par le conseil de famille portait à six mille livres de rente la fortune réunie des quatre orphelins. Il fallait vivre là-dessus, achever là-dessus l'éducation des trois frères : Élisabeth n'était pas complétement ignorante de la valeur de l'argent; elle croyait se rendre

compte de l'étroitesse de leur situation, elle s'aperçut bientôt qu'elle ne l'avait pas mesurée tout entière.

Il fallait se loger, il fallait trouver trois chambres, un petit salon, une cuisine et un réduit pour Marianne qui refusait absolument de quitter « ses enfants ». Marc et Pierre étaient rentrés au collége en qualité d'internes, jusqu'à Pâques; le semestre avait été payé d'avance à la rentrée des classes. « Puisque les haricots et la piquette sont achetés, autant les consommer, » avait dit Marc. Henri était resté avec sa sœur, ils vivaient dans un coin de l'appartement démantelé qu'ils occupaient encore six mois auparavant avec leur père et leur mère. Ce temps paraissait bien loin à Élisabeth lorsqu'elle parcourait les rues du faubourg Saint-Jacques dans l'espoir de trouver un logis à portée du lycée Louis-le-Grand. Elle désirait fort que ses frères pussent rester dans leur collége. « J'aurais honte d'avoir des prix au concours pour Charlemagne! » disait Pierre. Marc ne prétendait pas aux prix du grand concours.

Pauvre Élisabeth! que de maisons qui la repoussaient dès l'entrée et qu'elle n'osait même pas explorer! Que d'espérances déçues dans les maisons qui la séduisaient! Que de découvertes sur le luxe croissant des habitants de Paris, et sur les inconvénients de la pauvreté! Que d'humiliations qui glissaient sur le simple courage de la jeune fille pour aller blesser Marianne, habituée depuis tant d'années à la richesse de ses maîtres! Élisabeth avait établi son budget, non sans beaucoup de peine; après de fréquents appels à l'expérience de la vieille femme de

charge, on avait décidé que la nourriture, la toilette et la petite somme qu'il fallait réserver aux cas imprévus ne permettaient pas de consacrer plus de mille francs au loyer. Hélas! tous les appartements tolérables dépassaient les ressources d'Élisabeth! Ses prétentions étaient cependant bien modestes et diminuaient tous les jours.

« Je finirai par demander une loge de portier, disait-elle un matin à Henri, tout en renouant sa cravate avant de reprendre ses recherches journalières; j'en ai vu une hier qui nous conviendrait tout à fait; c'était dans une maison neuve, un vrai salon, éclairé au gaz; il est vrai qu'il aurait fallu nous entasser tous les quatre dans une soupente! »

« Qu'est-ce que c'est qu'une soupente? » demanda Henri avec une grimace de dégoût. L'organisation délicate de l'enfant, sa santé frêle, ses goûts élégants, préoccupaient souvent sa sœur dans le difficile choix qu'elle avait à faire; elle avait rejeté plus d'un appartement *possible* à la pensée de l'effet qu'il produirait sur Henri. Elle se mit cependant à rire en voyant l'air d'effroi du petit garçon. « C'est une espèce d'armoire basse dans laquelle on monte avec une échelle, » dit-elle gaiement. « Comme celle où Marianne enfermait les belles porcelaines? » poursuivit Henri de plus en plus épouvanté. « Précisément, cria Élisabeth qui était déjà dans l'antichambre; seulement on peut ôter la poussière. » Elle était au bas de l'escalier et dans la rue que le pauvre enfant n'était pas encore revenu de sa stupeur.

Depuis trois heures déjà, Élisabeth parcourait le quartier, passant rapidement devant les maisons qu'elle



Elle écoutait le récit de la portière.

avait visitées, lorsqu'un écriteau nouveau frappa ses regards. « Je connais toutes les affiches, » disait-elle. « Voilà là-haut, au troisième, un appartement à louer, » s'écria la jeune fille en se retournant vers Marianne qui la suivait en boitant, grognant quelquefois et toujours triste. « Cette vieille maison nous tombera sur les oreilles, » grommela-t-elle pour toute réponse. Mais déjà Élisabeth était entrée chez le portier. La maison était vieille en effet, mais elle avait connu de meilleurs jours ; l'escalier était large et conservait encore une belle rampe de fer. Les nombreuses portes qui s'ouvraient à chaque palier ne portaient pas chacune un nom différent, indiquant une fourmilière d'habitants de tous les métiers et d'habitudes diverses. Élisabeth montait toujours.

Tout en grimpant, elle écoutait le récit de la portière : « C'était un pauvre garçon qui avait pris ça, un jeune mécanicien, très-bien et rangé comme une fille ; il allait se marier ; sa belle-mère et sa belle-sœur devaient habiter chez le jeune ménage, c'était pour ça qu'il avait pris un si bel appartement ; depuis un mois il faisait faire des réparations, et il venait lui-même le soir pour travailler ; on avait remis des papiers partout, les armoires étaient arrangées, les clefs tournaient à toutes les serrures, les portes et les fenêtres se fermaient comme par miracle ; c'était un vrai bijou de logement comme vous allez voir. Quand voilà-t-il pas que la pauvre petite meurt tout d'un coup, de la petite vérole, à ce qu'on dit ; elle a été mise en terre il y a quatre jours ; plus de noces, plus d'appartement, et c'est pour ça que j'ai mis l'écriteau ce

matin. Vrai, ça me faisait quelque chose, il s'était donné tant de mal; mais vous aurez de la chance si vous entrez là dedans, tout est arrangé comme pour une mariée. » Et la vieille portière regardait Élisabeth d'un air interrogateur, se demandant si elle cherchait un appartement pour *s'établir*. La dignité grave de la jeune fille la défendait contre les impertinences. Lorsqu'elle sortit du petit nid que le pauvre mécanicien avait préparé pour sa fiancée, elle était décidée à louer. Le lendemain le bail était préparé, et Mlle Élisabeth-Marie-Louise de Banville le signait chez le notaire dont elle avait gagné le cœur par sa résolution franche et la netteté de son jugement. « Pauvre enfant! soupirait l'homme d'affaires en essuyant sa plume; quel changement et que de peine elle va avoir! »





Vous êtes bien jeune, lui dit le notaire.

CHAPITRE XIV

Le calme.

Élisabeth ne pensait pas tout à fait comme le notaire; elle croyait avoir surmonté les principales difficultés, et elle regardait son petit appartement comme un port assuré après l'orage. Tous les meubles qu'on avait apportés de la Treille n'avaient pu trouver place dans l'étroit espace. Le vieux piano qu'Elisabeth avait gardé en souvenir de sa mère pour amuser Henri, la table ronde qui devait servir aux repas, le canapé sur lequel Henri se reposait au retour des classes, encombraient le petit salon, destiné naguère au mince mobilier du jeune mécanicien; mais Elisabeth avait maintes fois changé les

meubles de place, elle avait essayé, tâtonné, organisé jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à se satisfaire. Elle n'avait pas hérité du coup d'œil d'artiste que possédait sa mère et que celle-ci avait transmis à Henri, mais elle avait un instinct d'ordre et de convenance qui suffisait au bon arrangement de ses modestes ressources. Le luxe avait disparu, il ne restait plus d'autres traces de l'élégance passée qu'une simplicité grave et la propreté recherchée que Marianne apportait partout avec elle. Les deux écoliers avaient commencé par hausser les épaules lorsqu'ils avaient visité le petit appartement au premier dimanche de sortie ; maintenant qu'ils avaient quitté les dortoirs glacés du collége et les salles noircies par vingt générations pour s'installer en famille dans le petit logis arrangé par Élisabeth avec tant de soin, ils éprouvaient une certaine satisfaction à se trouver chez eux, au terme de la vie provisoire qu'ils menaient depuis plusieurs mois.

Dans leur profond isolement, les enfants de M. de Banville se serraient les uns contre les autres avec une tendresse inaccoutumée. L'étourderie de Marc, la réserve de Pierre, avaient fait place à une intimité familière et douce ; Élisabeth respirait enfin. « C'était la vie que j'avais rêvée, » se disait-elle, lorsque, au bout d'une journée de travail, elle se retrouvait avec ses trois frères autour de la table qu'elle venait de desservir après le modeste repas. Pierre et Marc travaillaient en silence ; Henri, accroupi auprès de sa sœur, quelquefois installé sur ses genoux, lui demandait à voix basse quelques ex-

plications ou récitait ses leçons du lendemain. « Si nous ne sommes pas malades, et que les garçons ne grandissent pas trop vite pour user leurs habits, nous viendrons à bout de nous tirer d'affaire sans rien devoir à personne. »

Cette pensée de fière indépendance était toujours présente à la jeune fille ; les hommes d'affaires qu'elle était quelquefois obligée de voir l'avaient plusieurs fois engagée à réclamer l'appui des membres du conseil de famille. « Vous êtes bien jeune pour porter un tel fardeau, avait dit le notaire, qui connaissait Élisabeth dès l'enfance ; ce n'est pas chose facile d'élever des garçons ; le secours d'un de vos parents vous pourrait être utile... » Élisabeth s'était redressée. « Mes frères s'élèveront tout seuls, monsieur, dit-elle ; Marc et Pierre sont déjà des hommes et Henri est doux comme un agneau. » Le notaire souriait. « Des hommes! répéta-t-il lentement. M. Marc a...? — Dix-sept ans, répondit Élisabeth en rougissant un peu... — Et M. Pierre? — Quinze ans. Vous savez que ma mère avait perdu deux filles nées après moi, avant Marc. » L'homme d'affaires se taisait. « Que seraient-ils devenus s'il avait fallu faire deux parts de plus sur ce qui restait? » pensait-il. « Si j'avais mes sœurs ! » se disait Élisabeth.

Quelques membres de ce conseil de famille, que Marc et Pierre redoutaient et méprisaient à la fois, avaient cru de leur devoir de visiter les orphelins à leur arrivée, rue de Grenelle. On avait proposé divers expédients à Élisabeth, seule à pouvoir agir d'une manière indépen-

dante. « Vos trois frères pourraient être internes dans un lycée, disait-on, il serait facile d'obtenir une bourse pour l'un d'eux; quant à vous, ce qu'il y aurait de plus convenable serait de vous mettre en pension chez quelque vieille dame, amie de la famille, qui vous servirait de mère et de protectrice. Vous êtes trop jeune pour vivre seule, » ajoutait-on.

Elisabeth avait longtemps gardé le silence, écoutant sans objection les beaux projets qu'on déroulait devant elle. « Où trouverai-je cette respectable protectrice, amie de ma famille? » demanda-t-elle enfin avec calme. Ses deux interlocuteurs se regardèrent. L'un était un cousin éloigné, riche, lancé dans les affaires, dont la femme et les filles auraient poussé les hauts cris à la seule idée de recevoir chez elles « Elisabeth de Banville, avec sa robe noire, ses grands airs et ses quatre sous de rente. » L'autre était un vieux mathématicien, modeste client de M. de Banville, sans femme, sans enfants, sans fortune, qui avait accepté de faire partie du conseil de famille, comme il acceptait tous les devoirs qui se présentaient sur son chemin et qui avait accompagné le cousin chez Elisabeth sans se demander pourquoi on l'y conduisait.

Elisabeth reprit avec le même calme : « Vous ne connaissez personne qui voulût se charger de moi, n'est-il pas vrai? D'ailleurs, je ne suis pas libre de toute entrave; mon plus jeune frère ne saurait me quitter : sa santé est délicate, il a besoin d'une continuelle surveillance; j'ai aussi avec moi la femme de charge de mon père, elle est

vieille et mourrait de chagrin si elle était forcée à se séparer de nous; mes deux frères aînés... — Élisabeth relevait la tête en énumérant les richesses qui lui restaient encore dans son dénûment,—travailleront mieux, je crois, si nous vivons ensemble, que s'ils se trouvaient seuls au collége; nous ne demandons pas de bourse au gouvernement, nous espérons pouvoir nous suffire à nous-mêmes; » et elle se levait comme pour terminer l'entrevue. Le cousin prit son chapeau. « J'avais seulement voulu donner un conseil, » dit-il avec sécheresse. « Précisément, et je vous en remercie, — Élisabeth inclinait gravement la tête, — mais nos plans sont arrêtés, mes frères sont rentrés au lycée depuis huit jours, leur tuteur (c'était le bon notaire) a consenti sans difficulté à nos arrangements. » Le visiteur se trouvait tiré d'embarras. « Si M. Frémiot trouve tout cela bon, dit-il vivement, je n'ai plus rien à ajouter; vous excuserez ma femme et mes filles si elles ne sont pas encore venues vous voir, nous demeurons loin... elles sont fort occupées... — Je sais, interrompit Elisabeth; je suis aussi fort occupée, et je ne pourrais leur rendre visite... » Elle faisait la révérence en parlant ainsi, une révérence lente, majestueuse, comme une princesse entrant dans un salon. M. de Banville avait gardé le souvenir des révérences de sa mère, et il avait interdit à sa fille le petit salut familier ordinaire aux jeunes personnes : « Tu peux te donner la peine d'apprendre à faire la révérence, » avait-il dit. La déconvenue du cousin fut achevée par la révérence, il se retira sans ajouter un seul mot. Le vieux

mathématicien marmottait entre ses dents. « M. Laveleye résout un problème dans ce moment-ci, » disait Élisabeth en riant et en fermant la porte du salon derrière ses visiteurs.

Le vieillard se répétait à lui-même : « J'écrirai à M. Delahais, aux forges de Césan ; je l'ai vu autrefois, il y a bien longtemps, chez sa sœur ; il n'y a que lui qui puisse faire quelque chose de bon ici... je lui écrirai... je lui écrirai demain. »

Personne cependant ne vint troubler la solitude des orphelins ; quelques lettres d'affaires, les notes mensuelles des écoliers adressées à leur tuteur et renvoyées par lui à leur sœur, les signatures qu'elle avait parfois à donner pour confirmer une vente ou régulariser un acte, tels étaient les rares événements de la vie d'Élisabeth.

Ses frères trouvaient au lycée un élément d'animation et de variété ; les compositions successives, les chances de succès ou de revers, l'intérêt puissant d'un travail assidu suffisaient à remplir leurs pensées comme leur temps. Marc ne flânait plus, il semblait avoir compris la nécessité d'un grand effort ; Pierre avait toujours travaillé avec zèle, il était ambitieux et aimait véritablement l'étude ; la vive intelligence d'Henri, sa docilité et son affection satisfaisaient pleinement toutes les espérances d'Élisabeth, qui le faisait travailler chaque soir.

« Donne-moi donc quelquefois une excuse, » disait-il en riant, lorsqu'il voulait taquiner sa sœur. « Je te don-

nerai une excuse quand tu seras malade, disait Élisabeth; mais quand tu es paresseux, je ne t'excuse pas moi-même, comment pourrais-je demander au professeur de t'excuser? » Henri savait que la conscience de sa sœur était inflexible. « Il faut toujours *piocher* avec toi! » disait-il, et il se remettait au travail.

Le temps de la jeune fille était rempli, ses heures s'écoulaient rapides et chargées de devoirs, mais son esprit ne trouvait pas dans les tâches journalières un élément suffisant pour sa puissante activité. Peu à peu, en raccommodant des bas, en épluchant les pommes de terre, parfois même en faisant les lits ou époussetant les meubles, Élisabeth se remit à chercher la solution de quelque problème de mathématiques. Elle vaquait aux soins domestiques avec une minutieuse exactitude, arrangeant l'appartement comme elle classait les chiffres, mais son esprit était ailleurs; elle travaillait de son intelligence comme de ses mains. Un jour, elle se prit à rire toute seule en s'apercevant qu'elle venait de balayer le petit salon pour la seconde fois, absorbée qu'elle était par une question compliquée.

Sous le double effort de sa tâche matérielle et de son travail intellectuel, Élisabeth restait maigre, un peu pâle, mais sa santé était robuste, et l'attention qu'exigeaient ses frères, le mouvement qu'ils apportaient dans le petit intérieur, les joyeux récits qu'ils faisaient à table, détournaient les pensées de la jeune fille d'une tension excessive; elle pouvait se livrer à son travail favori en s'occupant des soins du ménage, elle ne le pouvait plus

8.

en dictant les textes d'Henri, en lui faisant réciter ses leçons, en cherchant pour lui ses mots dans le dictionnaire. Elle ne pouvait pas travailler le soir lorsqu'il fallait venir en aide à Marc qui commençait à étudier sérieusement la théorie de l'arithmétique pour l'examen de Saint-Cyr.

Le pauvre garçon avait grand besoin d'être encouragé. « C'est inutile, disait-il en se frappant le front ; je comprends avec beaucoup de peine, et quand j'ai compris, j'oublie ce qu'on m'a demandé. Je serai refusé et je finirai par m'engager ! — Pour passer un examen de plus ? » disait malicieusement Elisabeth qui n'admettait jamais qu'on pût se décourager ou renoncer à la lutte. « Plus souvent ! j'apprendrai vite l'école du soldat, je me charge d'en savoir assez pour me faire casser la tête. — Ne dis pas cela, Marc ! » criait Henri, pendant que Pierre haussait les épaules. « Si nous reprenions notre ouvrage ? » disait imperturbablement Elisabeth, et elle recommençait ses explications et ses questions, toujours patiente et soigneuse à cacher son étonnement de la lenteur d'esprit de son frère. « Je n'aurais jamais le courage de te reprendre dix fois de suite quand tu te trompes toujours au même endroit, » s'écriait Pierre lorsqu'il était trop souvent dérangé dans son travail par les bévues de Marc. « Je ne t'ai pas demandé ce service, ton tour viendra, » disait le frère aîné. Pierre souriait dédaigneusement. « Je ne donnerai pas tant de mal à Elisabeth, » marmottait-il.

Elisabeth était prête à donner à tous son dévouement

et ses efforts. Peut-être au fond de son âme éprouvait-elle cependant un peu moins de tendresse pour Pierre que pour ses deux autres frères ; elle sentait que Pierre était de tous celui qui avait le moins besoin d'elle.





Henri accompagnait presque toujours Marc.

CHAPITRE XV

Premier nuage.

Le calme régnait avec l'activité dans le petit réduit où s'étaient cachés les orphelins, mais le repos devait être court.

Élisabeth aimait le travail ; elle n'était pas désireuse de se reposer sur ses rames, mais elle aurait voulu naviguer sur une mer paisible ; l'orage s'amoncelait déjà dans le lointain.

Marc rentra un jour du lycée le front sombre et les lèvres serrées ; il n'avait rien dit à Pierre en sortant du collége.

Les deux frères revenaient d'ordinaire par un chemin

différent. Henri, qui accompagnait presque toujours Marc, courut à Elisabeth lorsque Marianne eut ouvert la porte : « Je ne sais pas ce qu'on a fait à Marc, murmura-t-il à l'oreille de sa sœur, mais il est de bien mauvaise humeur. »

Marc entrait au même instant dans le petit salon; il jeta ses livres à terre et s'assit brusquement sur un fauteuil. « Le proviseur vient de me dire qu'il fallait entrer dans une école préparatoire, si je voulais passer mon examen, » s'écria-t-il.

Elisabeth tressaillit. « Nous ne pouvons pas, dit-elle presque involontairement.

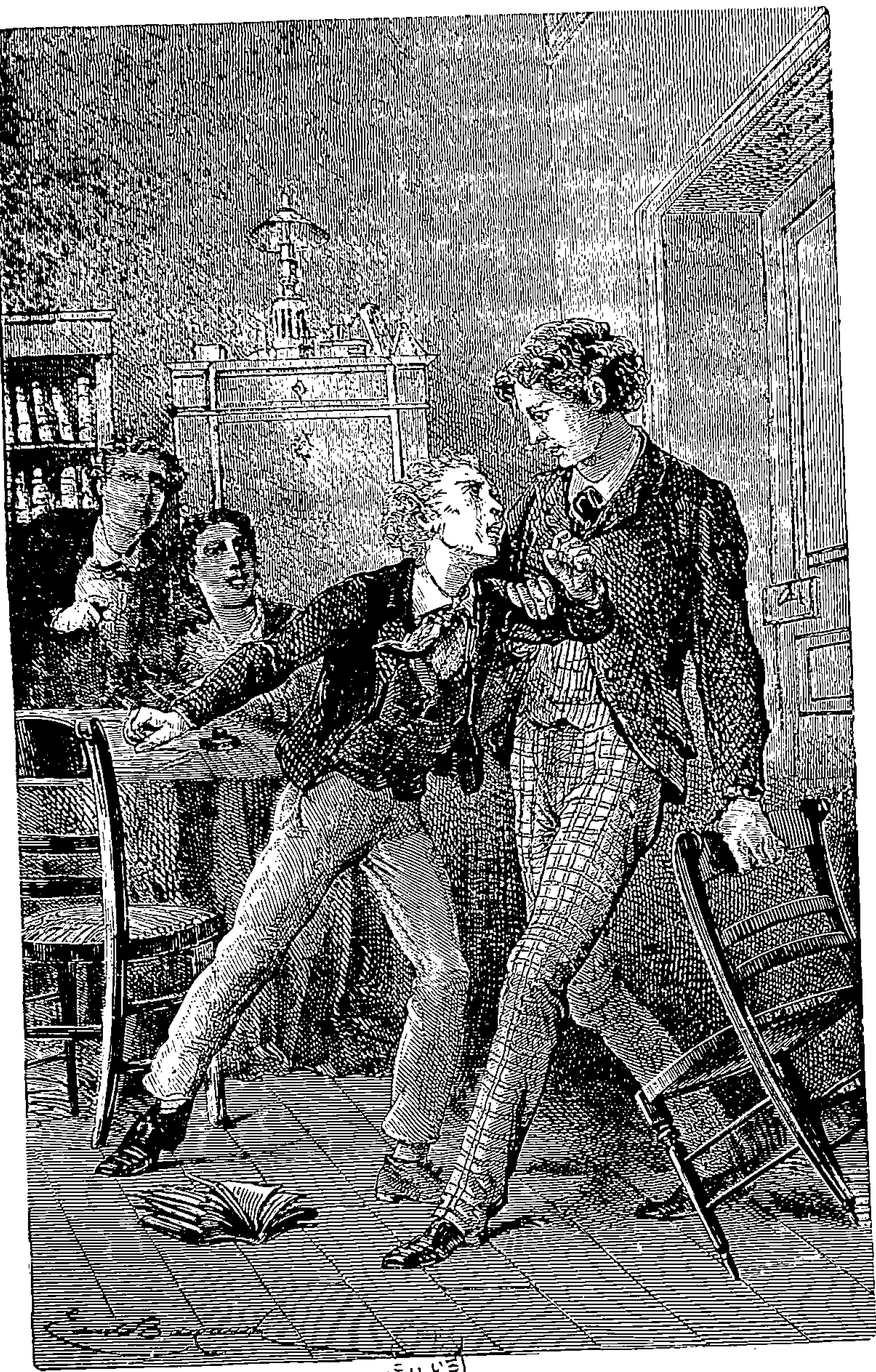
— Je sais bien. » Et Marc, qui s'était levé, commençait à marcher dans la chambre : « Aussi, je serai refusé; il s'y attend; il me l'a presque dit.

— Tout le monde va dans les écoles préparatoires, dit Pierre qui venait d'arriver; ce n'est pas la preuve qu'il te croie plus bête qu'un autre.

— C'est la preuve qu'il faut y aller pour réussir, soutenait Marc, et comme je ne puis pas... »

Pierre posa la main sur l'épaule d'Elisabeth : « Si tu veux travailler d'arrache-pied avec ce professeur-là, dit-il, je te réponds du succès. »

Elisabeth rougit vivement : la bonne opinion de Pierre lui était précieuse; il n'en prodiguait pas les témoignages ; elle se tourna gaiement vers Marc : « Tu vois, M. le polytechnicien croit qu'à nous deux nous pouvons nous tirer de Saint-Cyr; il s'agit maintenant de justifier son bienveillant témoignage. » Et elle attirait



Je ne te laisserai pas dire cela de papa.

déjà vers son frère les livres de science dont la table était chargée; mais, tout en se mettant à l'œuvre, Marc restait sombre et inquiet. « J'échouerai, faute d'argent, répétait-il; faute d'une misérable petite pension de six mois dans une école préparatoire, ma carrière sera manquée et ça parce qu'un filou a trompé mon père, parce que mon père a donné plus d'attention à ses livres qu'au bien de ses enfants! » Il frappait la table du poing dans un accès de colère impuissante.

Élisabeth faisait effort pour ne pas répondre; elle n'était pas naturellement douce; son jugement était habituellement sévère, mais elle avait appris par expérience à retenir les paroles amères qui venaient sur ses lèvres. Pierre haussait les épaules, mais il avait repris sa lecture. Henri, tout rouge d'indignation, n'en put contenir l'élan; il se jeta sur Marc comme s'il voulait le frapper : « Je ne te laisserai pas dire cela de papa, criait-il; il avait bien le droit de s'occuper comme il lui convenait; c'est parce qu'il était trop bon qu'il n'a pas pensé qu'on pût le voler; c'est lâche de le lui reprocher, à lui qui... »

— « Lui qui en est mort, » dit gravement Élisabeth attirant dans ses bras l'enfant tremblant d'émotion, qu'elle baisait au front avec un redoublement de tendresse. Marc, un peu honteux, s'était remis au travail.

Henri, toujours sur les genoux de sa sœur, murmurait à son oreille : « Te souviens-tu quand il nous a ramassé des feuilles? Pas plus de huit jours avant...

et qu'il riait en voyant le feu s'allumer! Nous étions contents : il était si bon! »

Le petit garçon pleurait ; son âme affectueuse et douce s'était attachée aux rares souvenirs des bontés de son père; il avait oublié tout le reste par tendresse et par délicatesse de cœur.

Élisabeth n'avait rien oublié, mais elle savait faire la part des vertus comme des défauts de son père; elle était fière de lui, de sa grande réputation scientifique, de cet amour pur pour l'étude dont elle portait en elle le germe; sa réserve naturelle l'aidait d'ailleurs à comprendre l'espèce d'isolement qu'avait toujours recherché M. de Banville.

Marc, au contraire, ne concevait rien à un caractère si différent du sien. Ce que Pierre comprenait, il ne le pardonnait pas.

Les deux frères continuaient leur travail en silence, pendant qu'Élisabeth emmenait Henri tout pleurant.

Elle le *bordait* encore dans son lit comme un enfant; la délicatesse de sa santé justifiait les petites gâteries.

Lorsqu'elle rentra dans le salon, Marc se pencha vers elle comme elle allait commencer l'interrogatoire ordinaire: « Henri dort-il? demanda-t-il avec un peu de brusquerie. — Pas encore. — Je suis fâché de l'avoir fait pleurer, » marmottait le frère aîné.

Élisabeth ne répondit que par un regard, mais elle interrogeait et aidait son frère avec un redoublement

d'ardeur : « Mon bon Marc! » disait-elle dans son cœur.

Hélas! le zèle d'Élisabeth ne pouvait suppléer au défaut d'énergie de Marc. Déjà lassé par l'effort qu'exigeait un travail auquel il n'avait pas de goût, il avait trouvé à la fois une excuse pour sa paresse et un aliment pour son découragement dans le malencontreux conseil du proviseur. Toutes les fois qu'Élisabeth le pressait de travailler, toutes les fois qu'elle faisait le compte des semaines qui s'étaient écoulées et du temps qui restait encore avant l'examen, son frère s'impatientait ou tombait dans l'abattement, répétant que son travail ne servirait à rien : « Je serai refusé; comment veut-on qu'il en soit autrement? Je ne suis pas préparé; les autres recevront des leçons spéciales; les mendiants ne peuvent pas espérer d'entrer à Saint-Cyr! »

Élisabeth éclata enfin à ce dernier mot : « A qui avez-vous demandé quelque chose? s'écria-t-elle. Il n'est pas une créature sous le ciel à laquelle nous soyons redevables d'un sou ou d'une faveur! Nous ne sommes pas plus des mendiants que M. de Rothschild dans son palais; nous sommes pauvres, voilà tout! Quant à cet examen, que je passerais tout à l'heure sans rouvrir un seul livre, — et elle repoussait loin d'elle ceux qui couvraient la table, — tu devrais avoir honte d'admettre seulement la possibilité d'un échec! Un Banville refusé à Saint-Cyr! Le fils de mon père échouant sur la théorie de l'arithmétique! » Elle s'arrêta; ses yeux étincelaient; elle se tenait si droite, elle avait l'air si résolu, sa voix

vibrait avec tant de colère et de mépris, que Marc baissa la tête sans répondre, s'étonnant lui-même de son silence. Mais Élisabeth avait porté un coup funeste à son influence sur son frère aîné; elle lui avait laissé entrevoir le dédain qu'elle avait tant de fois réprimé; le jeune homme se sentait déjà humilié par la supériorité intellectuelle de sa sœur; il fut profondément blessé des dures paroles dont elle l'avait accablé. Chaque jour, Élisabeth comprenait mieux que le but de tant de préoccupations allait lui échapper; elle voyait Marc, non-seulement négligent et paresseux, mais inexact et morose; il rentrait plus tard, il partait plus tôt; il ne travaillait pas ou travaillait mal. La jeune fille se reprochait amèrement son accès de colère.

« Qu'en dis-tu, Pierre? demanda-t-elle tout à coup à son frère cadet, un jour qu'ils travaillaient tous les deux à la lueur de la petite lampe, attendant pour dîner le retour de Marc. Crois-tu qu'en renonçant à tout, nous pussions nous charger de la pension de Marc à Sainte-Barbe? — A quoi pouvons-nous renoncer? demanda Pierre, qui trouvait fort austère la vie qu'on menait dans le petit ménage. — On peut toujours vivre de pain et de pommes de terre! dit Élisabeth. — Henri aussi? » Élisabeth hésitait. Pierre reprit : « Tu te priverais de tout pour lui, que nous n'éviterions pas l'échec; il s'est mis dans la tête de ne rien faire, et toutes les écoles préparatoires du monde n'y changeraient rien. Il n'a que dix-huit ans; quand il aura été refusé, il recommencera, et ce sera une leçon... » Élisabeth rougit vio-

lemment : « T'arrangerais-tu d'être refusé à ton premier examen ? » demanda-t-elle d'une voix brève. Pierre se mit à rire : « Oh ! moi, c'est une autre affaire, dit-il; je travaillerai ! »





Il jeta ses livres à terre.

CHAPITRE XVI

Impuissance.

Tous les efforts, toutes les prières d'Élisabeth étaient inutiles; elle ne *pouvait* pas faire travailler Marc.

C'est un sentiment douloureux que celui de l'impuissance, et particulièrement amer pour les âmes fortes. Élisabeth savait *vouloir*. Bien jeune encore, elle avait souvent appliqué son énergie à des tâches difficiles, et elle avait réussi. Depuis plus d'un an elle luttait contre la pauvreté, après avoir lutté contre la tristesse et l'isolement; à chaque pas de la carrière, elle avait senti, en essayant ses armes, qu'elle avait la force de combattre et de vaincre. Pour la première fois, elle se voyait en face

d'un obstacle invincible qui l'irritait et l'humiliait tout ensemble. Elle avait vu la main de Dieu frapper devant elle son père et sa mère, sans que sa douleur ou sa tendresse pussent détourner le coup. Mais il venait directement de Dieu même : Élisabeth avait courbé la tête. Sans aimer Dieu, sans le connaître, elle avait l'âme trop droite et l'esprit trop élevé pour résister à la volonté du Tout-Puissant. Mais l'indolence de Marc n'était pas l'œuvre de Dieu ; il l'avait doué de facultés suffisantes ; le bien et le mal s'offraient ensemble au jeune homme. D'une part, le travail assidu, vertueux, la carrière laborieuse, mais honorable ; de l'autre, le laisser-aller d'une misérable existence, semée d'échecs, d'humiliations, de lâchetés. Marc paraissait pencher vers la mauvaise voie. Les avertissements, les reproches de sa sœur restaient sans effet et semblaient même précipiter son choix funeste. Élisabeth ne pleurait pas : ce soulagement des cœurs blessés lui était refusé ; mais la nuit, lorsque tout dormait autour d'elle, pendant que son frère aîné se reposait tranquillement à la fin d'une journée mal employée, la jeune fille, assise sur son lit ou se promenant lentement dans sa chambre, pesait les chances de succès et de revers, repassait dans son esprit tous les motifs d'inquiétude, revenant sans cesse se heurter au même obstacle : « Marc ! Marc ! comment peux-tu être si mou, si indolent ? » répétait-elle quelquefois tout haut.

Pendant ces tristes veilles où la courageuse jeune fille apprenait à connaître son impuissance, elle apprenait aussi les premiers rudiments d'une science plus

haute que ses études chéries : elle apprenait à chercher Dieu. Elle avait beaucoup souffert déjà, mais souffert debout, sans rien perdre de sa fierté naturelle; maintenant, elle se sentait faible, incapable d'agir sur une âme humaine. Ce frère qu'elle aimait tant compromettait à plaisir son avenir et celui de tous les siens. Élisabeth, impuissante à remédier au mal, alla tout droit, et avec une confiance instinctive, au Souverain Maître des cœurs.

Élisabeth avait le jugement trop ferme pour se payer d'apparences ; ce qu'elle avait pu avoir d'influence sur son frère lui échappait, et Marc n'était ni assez résolu ni assez sage pour se diriger lui-même dans la vie. Au lieu de se débattre contre l'amer sentiment de sa faiblesse, au lieu de tenter des efforts désormais inutiles pour obtenir de Marc la confiance qu'il lui refusait et le travail qu'exigeaient les circonstances, elle se retourna vers le Dieu qu'elle avait jusqu'alors négligé. Ce que l'isolement, la douleur et la pauvreté n'avaient pu accomplir, l'affection fraternelle blessée l'opéra dans l'âme d'Élisabeth : elle apprenait à prier pour Marc avant de savoir prier pour elle-même, et ce premier pas dans un chemin nouveau était accompagné de lumières si inattendues, d'une paix si profonde, qu'elle se sentait chaque jour doucement attirée à marcher plus vite, à s'approcher plus constamment de Dieu. « Il nous fallait un père, disait-elle : Dieu sera notre père. »

Dieu voulait obtenir un nouveau sacrifice de la farouche indépendance de la jeune fille. Il voulait qu'Élisabeth

apprît la nécessité imposée aux hommes de s'appuyer les uns sur les autres. Elle arrivait peu à peu à comprendre non-seulement que Marc ne travaillait pas, mais qu'il employait mal le temps perdu pour l'étude. Dans l'étroit budget des orphelins, rien n'avait été réservé au plaisir ni aux fantaisies. Élisabeth, en libre possession de ses 1500 livres de rente, n'aurait pas songé à acheter un ruban ou une feuille de papier inutiles; les trois jeunes gens, encore sous la garde légale de leur tuteur, n'avaient à leur disposition qu'une somme insignifiante, suffisant à peine aux acquisitions des plumes ou des cahiers. Cependant Élisabeth s'apercevait quelquefois que Marc avait acheté un vêtement nouveau; elle découvrait dans sa chambre des bouts de cigares; il était rentré plusieurs fois fort avant dans la nuit, et sa sœur constatait avec étonnement qu'un grand nombre de livres avaient disparu des étagères.

Élisabeth était honteuse de ses découvertes; elle en rougissait. Il lui semblait qu'elle espionnait Marc; mais, dans son ignorance de jeune fille, elle frémissait à la pensée du danger inconnu qui menaçait son frère. Elle y pensait sans cesse, mais elle n'osait pas, la courageuse Élisabeth n'*osait* pas ouvrir la bouche sur ses inquiétudes. D'ailleurs Marc évitait avec soin toutes les occasions de tête-à-tête, tâche assez facile dans le petit appartement, où les quatre enfants se trouvaient toujours ensemble dans le salon, auprès de l'unique lampe, autour de l'unique feu.

Chaque soir, lorsqu'il avait accompli sa tâche de

mathématiques, après avoir répondu à l'aventure aux questions du programme qu'Élisabeth lui posait encore par acquit de conscience, Marc se retirait dans sa chambre. Élisabeth ne protestait plus contre l'inutile prodigalité d'une bougie allumée; elle savait trop que la bougie serait bientôt éteinte. Marianne ne manquait jamais de l'avertir : « Le portier a ouvert à M. Marc cette nuit, il était deux heures du matin. »

Pierre savait-il où allait son frère? Ils habitaient la même chambre, ils sortaient du collége aux mêmes heures. Lorsque Pierre s'absentait par hasard, ce qui était rare, car il travaillait avec une infatigable ardeur, il ne disait pas plus que Marc où il allait; mais Élisabeth avait confiance en lui, sans jamais lui demander aucune confidence.

La réserve naturelle du frère et de la sœur mettait un obstacle insurmontable, non-seulement aux épanchements du cœur, mais encore à l'innocente curiosité de la vie commune.

Élisabeth n'avait jamais parlé à Pierre de ses inquiétudes sur le compte de Marc. S'il les partageait, il n'en disait rien.

Elle prit son parti; elle savait d'avance qu'il était inutile de rien dire au tuteur de ses frères. Le bon notaire était très-occupé; il avait, dès le début, témoigné sa résolution de borner son action aux affaires pécuniaires de ses pupilles. « Pour le reste, mademoiselle Élisabeth fera mieux que moi, » avait-il dit aux trois écoliers.

Jusqu'alors mademoiselle Élisabeth n'en avait pas douté. Si elle avait maintenant perdu sa confiance en elle-même, elle n'avait pas commis l'erreur d'espérer davantage du tuteur.

Il était tard; il faisait froid. Élisabeth, enveloppée dans un châle, écrivait encore auprès de tisons à demi éteints; elle s'arrêtait parfois pour considérer ses phrases, puis elle reprenait la plume qui courait rapidement sur le papier; la lettre était presque finie; l'adresse était écrite sur une enveloppe placée devant elle.

Cependant Élisabeth semblait hésiter encore; le bruit d'une clef soigneusement introduite dans la serrure la fit tressaillir.

Elle prêta l'oreille; une faible lumière parut un instant sous la porte; un pas furtif se fit entendre: Marc rentrait; il était minuit et demi. Élisabeth ajouta quelques lignes à sa lettre, la plia et la mit dans l'enveloppe.

Le lendemain, à huit heures, l'importante missive était à la poste.

Élisabeth avait renoncé à la liberté absolue de ses actions; elle sentait son indépendance menacée. Elle avait sacrifié son orgueil et son ressentiment héréditaire: elle avait écrit à son oncle, M. Delahais, lui racontant leur situation avec une franchise simple et presque rude, qui trahissait à chaque parole l'extrême nécessité contraignant la fille de M. de Banville.

En dépit des amertumes passées, malgré l'indifférence

qu'il avait témoignée pour le sort des enfants de sa sœur, l'affection d'Élisabeth et ses inquiétudes pour son frère l'avaient décidée à faire enfin appel au seul parent qui lui restât en ce monde.





Marc rentrait fort tard.

CHAPITRE XVII

Un visiteur.

Quinze jours s'étaient écoulés. Élisabeth n'avait point reçu de réponse. Elle en éprouvait un amer dépit, mêlé d'un secret soulagement. « J'ai fait ce que j'ai pu; si personne ne nous vient en aide, il faudra nous tirer d'affaire nous-mêmes. » Sa fierté, un moment terrassée, reprenait le dessus, mais le mal devenait chaque jour plus grand : Marc rentrait fort tard et travaillait à peine; les notes trimestrielles des deux frères offraient un tel contraste, que le vieux tuteur lui-même, en les renvoyant à Élisabeth, y avait ajouté cette note significative : « J'appelle votre attention sur le travail de Marc. »

Pauvre Élisabeth! Le travail de Marc était son unique préoccupation; Henri se fortifiait, il travaillait bien et tenait dans la famille la place d'une jeune sœur, tant il apportait de charme et de douceur au milieu des relations un peu froides, un peu réservées qui existaient entre ses aînés. Pierre était exact, résolu, laborieux; il n'était pas aimé de ses camarades, mais ses professeurs ne lui avaient jamais adressé un reproche, et les premières places lui appartenaient de droit à chaque composition. Mais Marc! Le cœur d'Élisabeth se serrait en pensant à lui, et elle pensait à lui tout le jour. Elle faisait mieux encore, elle priait Dieu sans cesse. Elle sentait bien que ce qui manquait à Marc, c'était un principe fixe assez puissant pour triompher de sa paresse et de sa nonchalance naturelles. « Si seulement il apprenait à aimer Dieu! » se disait-elle. Élisabeth elle-même avait appris à aimer Dieu en l'invoquant pour son frère.

C'était dans l'après-midi; tous les garçons étaient au collége; Élisabeth avait achevé sa tâche de ménagère; le petit appartement brillait de propreté. Un grand panier rempli de bas et de chaussettes était placé devant la jeune fille; le printemps était venu, la fenêtre était ouverte; un papier sur les genoux, Elisabeth quittait parfois son aiguille pour écrire quelques chiffres ou des signes algébriques, puis elle reprenait son travail interrompu. Élisabeth avait découvert que le raccommodage des bas et l'étude des mathématiques s'accordaient à merveille. « Ce n'est pas comme lorsqu'il s'agit de mettre une pièce à un habit ou à une chemise, disait-

elle, cela demande de l'imagination; mais en refaisant l'une après l'autre les mailles rompues, on suit un problème dont les propositions s'enchaînent aussi l'une dans l'autre; le bas et le calcul se terminent en même temps. »

On sonnait à la porte; Marianne était sortie, Élisabeth se leva pour aller ouvrir, un peu étonnée de cette visite intempestive; sauf le coup de sonnette des garçons à onze heures et à quatre heures et demie, après l'appel des fournisseurs le matin, le timbre de la porte, si soigneusement suspendu naguère par le jeune mécanicien, ne retentissait pas une fois par semaine. Élisabeth avait encore la main sur le loquet de la porte lorsqu'elle se trouva en face d'un homme de vingt-huit à trente ans, grand et mince, au visage grave, à la tournure élégante.
« Vous vous trompez sans doute, monsieur, dit-elle sans faire un pas; je n'ai pas l'honneur de vous connaître.
— Mlle de Banville »? demanda le visiteur sans se déconcerter.

Élisabeth fit un signe de tête.

« Je suis René Surbach, » et comme la jeune fille ne paraissait pas comprendre, « le beau-fils de M. Delahais », ajouta-t-il non sans quelque impatience.

Élisabeth fit un pas en arrière comme pour laisser entrer M. Surbach et le salua légèrement. L'ambassade l'étonnait; pourquoi son oncle lui envoyait-il ce beau-fils dont elle n'avait jamais ouï parler, au lieu de venir lui-même; il était riche, que lui importait le voyage?

Le visiteur ne paraissait pas plus empressé qu'Élisabeth d'entrer en conversation. Il avait tiré de son portefeuille une lettre qu'il remit à la jeune fille; pendant qu'elle lisait, il s'approcha de la fenêtre, regardant les toits, les cheminées, les rues étroites et sombres, qui composaient tout l'horizon.

Élisabeth lisait, debout auprès de la table : « Ma chère nièce, écrivait M. Delahais, je suis vieux et infirme; j'ai peur d'être devenu égoïste par-dessus le marché; quand votre ami M. Laveleye m'a écrit, il y a si longtemps que je n'ose pas y penser (Élisabeth tressaillit), je comptais être en état de faire le voyage de Paris pour vous aller voir. Le temps s'est écoulé, la goutte ne m'a pas lâché; quand votre lettre est arrivée, je l'avais aux deux mains, ce qui ne m'a pas permis de vous répondre; maintenant j'ai les pieds pris, mais René Surbach, le fils de ma seconde femme, va à Paris, il m'a promis de vous voir, de voir vos frères. René fait toujours plus qu'il ne dit; il sait ce que vous m'avez écrit, et je le crois plus en mesure que moi de vous venir en aide; au moins y a-t-il plus longtemps que j'étais jeune; je ne l'ai cependant pas autant oublié que lui. Vous viendrez me voir cet été, et nous ferons connaissance. J'aimais beaucoup votre mère, qui me le rendait avant son mariage. Lui ressemblez-vous? René me dira cela. »

Élisabeth avait rougi plusieurs fois en lisant cette lettre, rougi en apprenant qu'un appel à son oncle avait précédé le sien. « Pauvre M. Laveleye! se disait-elle, il



Élisabeth lisait debout auprès de la table.

avait eu pitié de nous! » Elle avait rougi en apprenant que M. Surbach, comme elle l'appelait dans ses pensées, cet homme d'un aspect sévère, au regard résolu et pénétrant, était déjà instruit des faiblesses de Marc comme du peu d'influence que sa sœur exerçait sur lui.

La bienveillance d'Élisabeth pour son visiteur n'était pas accrue par les révélations de la lettre; elle en voulait à son oncle d'avoir la goutte, à René Surbach d'être venu à Paris; elle s'en voulait à elle-même d'avoir levé le voile qui couvrait les difficultés et les tristesses du foyer domestique; ce fut donc avec une fierté armée de toutes pièces qu'elle se retourna vers M. Surbach : il n'avait pas quitté la fenêtre.

« Pardon, monsieur, dit-elle d'un ton assez sec, la lettre de mon oncle est longue et je n'ai pas l'habitude de son écriture. »

René souriait dans sa barbe; sous son air sévère, il cachait un vif sentiment du ridicule, et le début de la conversation lui semblait annoncer une passe d'armes. Il était arrivé à Paris, il s'était chargé de la mission que lui avait confiée M. Delahais avec une méfiance raisonnée pour les talents et les facultés d'Élisabeth, que M. Laveleye avait développés tout au long dans sa lettre. « On dit qu'elle est en état de préparer ses frères pour les examens aussi bien qu'un professeur de l'école, » avait-il écrit.

Et maintenant cette savante adonnée à des études qui ne conviennent pas aux femmes était réduite à s'avouer vaincue; ses frères échappaient à son influence,

« ce qui était bien naturel, » se disait M. Surbach; il fallait que son oncle vînt à son secours, « et comme il ne peut pas venir, mon père m'envoie, » ajoutait le jeune homme, qui avait quitté à regret les grandes forges qu'il dirigeait de concert avec son beau-père, précisément au moment où celui-ci se trouvait dans l'impossibilité de surveiller les travaux. Il regardait Élisabeth des pieds à la tête, s'étonnant de la trouver si simple malgré sa réserve et de voir régner un ordre parfait dans le petit salon; ses idées sur la savante mathématicienne étaient dérangées.

« Je n'avais même pas l'honneur de connaître votre nom, » reprit Elisabeth, un peu piquée du silence de son visiteur.

René la salua profondément. « Il y a quinze ans, dit-il, lorsqu'il n'existait aucune relation entre madame votre mère et M. Delahais, celui-ci, veuf depuis longtemps, épousa ma mère, veuve aussi. C'est alors que nous avons quitté l'Alsace, où mon père était manufacturier. M. Delahais m'a élevé, et je suis maintenant son associé.

— Me voilà au courant. »

Élisabeth commençait à sourire. « Permettez-moi de vous demander si mon oncle a des enfants; j'ignore tout ce qui le regarde, ajouta-elle avec un peu de tristesse.

— Je suis son fils, dit simplement René, il n'a point d'autres enfants.

— Alors, mon cousin, reprit Élisabeth, sans que ce

titre familier diminuât en rien sa réserve, vous devez être fort occupé dans vos forges?

— Très-occupé, mais je puis m'absenter quelquefois. »

René n'était pas aussi pressé qu'un instant auparavant de mettre fin à la conversation; mais Élisabeth s'était levée : on avait sonné à la porte. « Voilà mes frères! » dit-elle.

Hélas! comme de coutume, Marc n'y était pas; Pierre avait sonné le premier; Henri, qui ne marchait pas vite, arriva un instant plus tard. Élisabeth leur avait expliqué la visite par quelques paroles; M. Surbach regardait toujours du côté de la porte : « Votre frère aîné n'est pas là? » demanda-t-il enfin.

Elisabeth et Pierre rougirent en même temps.

« Il va rentrer, je pense, dit Pierre.

— Voulez-vous que nous allions au-devant de lui? vous nous ferez faire connaissance. »

René s'était levé, Pierre ne savait que répondre. « Nous ne le rencontrerons peut-être pas... je ne suis pas sûr... murmurait-il à demi-voix.

— Nous tâcherons! »

M. Surbach était déjà dans l'antichambre; il avait l'air d'un homme accoutumé à venir à bout de ce qu'il entreprenait.

Pierre était doué de beaucoup de tact : il comprit que l'entrevue avait duré assez longtemps, et que la glace n'avait pas été rompue dans le tête-à-tête entre Élisabeth et René. « Au petit bonheur! se dit-il; si nous ne

rencontrons pas Marc, j'aurai le temps de le mettre un peu au courant de l'état des choses; c'est dur tout de même, mais, avec toute son inquiétude, Élisabeth ne sait pas où nous allons. »





René tira de sa poche le papier

CHAPITRE XVIII

Un ami.

Le jeune maître de forges avait mieux réussi auprès de Pierre que dans le salon de sa sœur; la réserve de l'écolier n'avait pas fait tort à sa franchise; René Surbach n'avait rien demandé, mais l'intérêt qu'il portait évidemment aux jeunes gens, son désir de leur être utile « au nom de son père », la connaissance du monde et des hommes que lui supposait Pierre, auraient suffi pour exciter les confidences sans les extrémités auxquelles Marc se trouvait réduit. On n'avait pas encore rencontré Marc à la fin de la promenade, mais René Surbach savait qu'il ne travaillait pas, bien qu'il s'entêtât à se préparer pour son examen. Pierre révéla égale-

ment les petites dettes, assez nombreuses, qui plaçaient son frère dans la plus pénible situation vis-à-vis des camarades qui lui avaient prêté de l'argent. Le jeune négociant fronça le sourcil. « Comment comptait-il s'acquitter? » demanda-t-il vivement. Pierre haussa les épaules. « C'est à quoi il n'a guère pensé, murmurait-il entre ses dents. — Emprunter de l'argent sans savoir si on pourra le rendre, c'est voler, dit M. Surbach sévèrement. — Je suis de cet avis-là. » Mais Pierre était un peu offensé pour le compte de Marc.

René réfléchissait. « Je n'ai pas de temps à perdre, dit-il; où pourrais-je trouver votre frère? — Le voilà qui vient au bout de la rue, » s'écria Pierre. On s'était rapproché du logis, et Marc rentrait pour dîner. Il ne manquait jamais aux heures des repas; malgré son étourderie et sa faiblesse, il savait bien qu'un maigre dîner chez le restaurateur aurait coûté plus cher que la nourriture de la famille entière pendant toute la journée, et Marc, placé sur une pente dangereuse, n'avait pas encore perdu la raison ni le sens moral.

M. Surbach regardait attentivement le jeune homme ignorant encore de l'examen auquel il était soumis. Marc était doué d'une figure agréable, franche et douce : une certaine faiblesse dans la bouche, un peu d'indécision dans le regard, révélaient à l'observateur attentif les défauts de son caractère; mais, en l'examinant, René comprenait sans peine la persévérante affection qu'Élisabeth avait témoignée à son frère aîné, et que Pierre lui avait révélée dans toute son étendue. « Si j'étais Élisa-

beth, je l'enverrais promener le soir avec ses problèmes qu'il n'a pas résolus, sa théorie qu'il n'a pas apprise! Rien de tout cela! Elle recommence, comme si elle n'apercevait pas qu'il n'a rien fait; tout ce qu'il sait, elle le lui a fait entrer dans la tête de force. »

« Marc! cria le jeune homme comme son frère allait entrer dans la maison sans l'avoir aperçu, voilà M. Surbach, le beau-fils de notre oncle M. Delahais, qui a bien voulu venir nous voir de sa part. — Mon oncle est malade?» demanda Marc avec une courtoisie naturelle et simple en se tournant vers l'étranger. «Le mauvais sujet est le plus poli de tous!» se dit intérieurement René, et il tendit la main à Marc. Tous les trois rentrèrent dans la maison. M. Surbach s'arrêta: «Vous allez dîner, dit-il, je reviendrai un peu plus tard pour vous chercher; si vous voulez, nous irons faire un tour sur les boulevards.

— Connaissez-vous Paris? s'écria Marc; nous pourrions vous montrer...» René sourit légèrement: «J'ai été élevé à Paris; à ce soir.» Et il s'éloigna rapidement. «Je n'ai pas osé l'inviter à dîner, dit Marc d'un air vexé; si nous sommes réduits au bœuf filandreux et aux pommes de terre, il faut les manger en famille. — Crois-tu qu'il se serait attendu à trouver des truffes?» ricanait Pierre; mais, au fond, il était de l'avis de Marc et il avait éprouvé le même embarras que lui. L'économie d'Élisabeth ne permettait pas les invitations improvisées. Ni l'un ni l'autre des deux frères n'avait songé à l'âge et à la position de la maîtresse de la maison.

René Surbach y avait pensé, et lorsqu'il revint chercher Marc, il n'entra même pas dans le salon. Pierre avait trop d'esprit et de tact pour se joindre à eux. « J'ai à travailler, » dit-il à Marc, qui le pressait de les accompagner. Sans rien savoir de l'appel d'Élisabeth et des motifs qui avaient amené M. Surbach à Paris, le pauvre garçon redoutait instinctivement les questions que pourrait poser le mandataire de son oncle ; il avait déjà peur du regard pénétrant de René. « Après tout, c'est un homme du monde, se disait-il en descendant, il comprendra ma situation. » Pauvre Marc, qui se croyait un homme du monde !

La promenade et la conversation se prolongèrent longtemps ; lorsque les pas des deux compagnons se rapprochèrent du logis, sans que René eût fait paraître l'intention de ramener le jeune homme au bercail, il connaissait Marc, il le blâmait, mais il l'aimait. La faiblesse du caractère était évidemment le mal le plus grave, et cette faiblesse avait été mise à une dure épreuve par l'austère vie imposée aux quatre orphelins. M. Surbach avait quelque mérite à comprendre et à pardonner la faiblesse : sa nature à lui était ferme jusqu'à la rigidité, mais René avait accepté dès son enfance les principes du christianisme, et s'il les pratiquait dans sa vie avec une inflexible doiture, il y avait puisé en même temps assez de charité pour juger les autres moins sévèrement qu'il ne se jugeait lui-même. « Ce qu'il faut à cet enfant-là, c'est un point fixe, se disait-il à lui-même, en écoutant les confidences embarrassées, con-

fuses, mais toujours sincères du pauvre Marc ; il ne le trouvera que dans la loi de Dieu.» René Surbach ne prêchait que par sa conduite; en se séparant de Marc, il lui serra la main. «Ce qu'il faut d'abord, c'est vous enlever la meule de moulin que vous portez au cou, dit-il : vous ne pouvez pas vous relever et vous remettre au travail avec le souci de vos dettes ; faites le compte exact de ce que vous devez et vous me le direz.»

Marc rougit violemment, honteux et presque offensé de la proposition de René, quelque séduisante que fût la perspective du soulagement. M. Surbach vit le mouvement de fierté du jeune homme et ne l'en aima pas moins. «C'est de la part de mon père, dit-il; sans les froissements dans la famille, il serait votre tuteur ; son devoir est le même. Adieu, à demain.»

René l'avait quitté, mais Marc, rentré dans sa chambre, passa presque toute la nuit plongé dans ses réflexions; les coudes appuyés sur la table, il cherchait à se rappeler les moindres emprunts et les notait à mesure sur une feuille de papier. Lorsque le travail fut achevé et que l'addition fut faite, le jeune homme tressaillit dans le solennel silence de la nuit: «Je n'aurais jamais cru devoir plus de 100 francs!» murmurait-il à demi-voix. Le compte placé devant lui s'élevait presque à 500 francs. «Et j'ai vendu tant de livres! Comme M. Surbach me méprisera !» A la place de Marc, M. Surbach aurait commencé par se mépriser lui-même ; l'énergie et le repentir du pauvre enfant n'allaient pas encore jusque-là.

René ne dit pas un mot en recevant la liste; il la mit dans son portefeuille et, comme la veille, il emmena Marc avec lui; cette fois ils prirent l'omnibus et descendirent au bois de Boulogne. « Pourquoi ne montez-vous pas dans une voiture? » dit étourdiment Marc. M. Surbach secoua la tête: « L'omnibus est assez bon pour moi, » répondit-il en souriant, mais il s'expliquait de mieux en mieux comment Marc avait fait des dettes.

On était dans une allée écartée et solitaire; René tira de sa poche le papier que lui avait remis Marc: « Est-ce bien tout? demanda-t-il. — Tout ce que j'ai pu me rappeler, balbutia le jeune homme, fort embarrassé; je n'avais jamais rien écrit. — Si vous avez oublié quelque chose, comment le payerez-vous?... — Plus tard, quand j'aurai mon grade, dit Marc... — Quand vous serez sous-lieutenant? D'abord vous n'êtes pas encore à Saint-Cyr; vous y passerez deux ans; les créanciers n'attendent pas si longtemps... Vous ne payez pas d'intérêt? » ajouta-t-il avec une défiance subite. Marc rougit. « Mes camarades ne sont pas des usuriers. » Le jeune négociant reprit: « Réfléchissez bien, n'oubliez rien, c'est le moment d'avoir de la mémoire. » Marc repassait dans son esprit le nom de tous ses camarades. « Je crois bien que c'est tout, répliqua-t-il. — Alors, voici, » et René tendait à son compagnon le montant exact de ses dettes. « J'ai votre parole d'honneur que tout sera payé avant la fin de la semaine? — Oui, balbutia Marc. — Et quand vous aurez l'esprit libre, vous travaillerez? — Oui, répéta l'écolier. — L'avenir des vôtres comme votre pro-

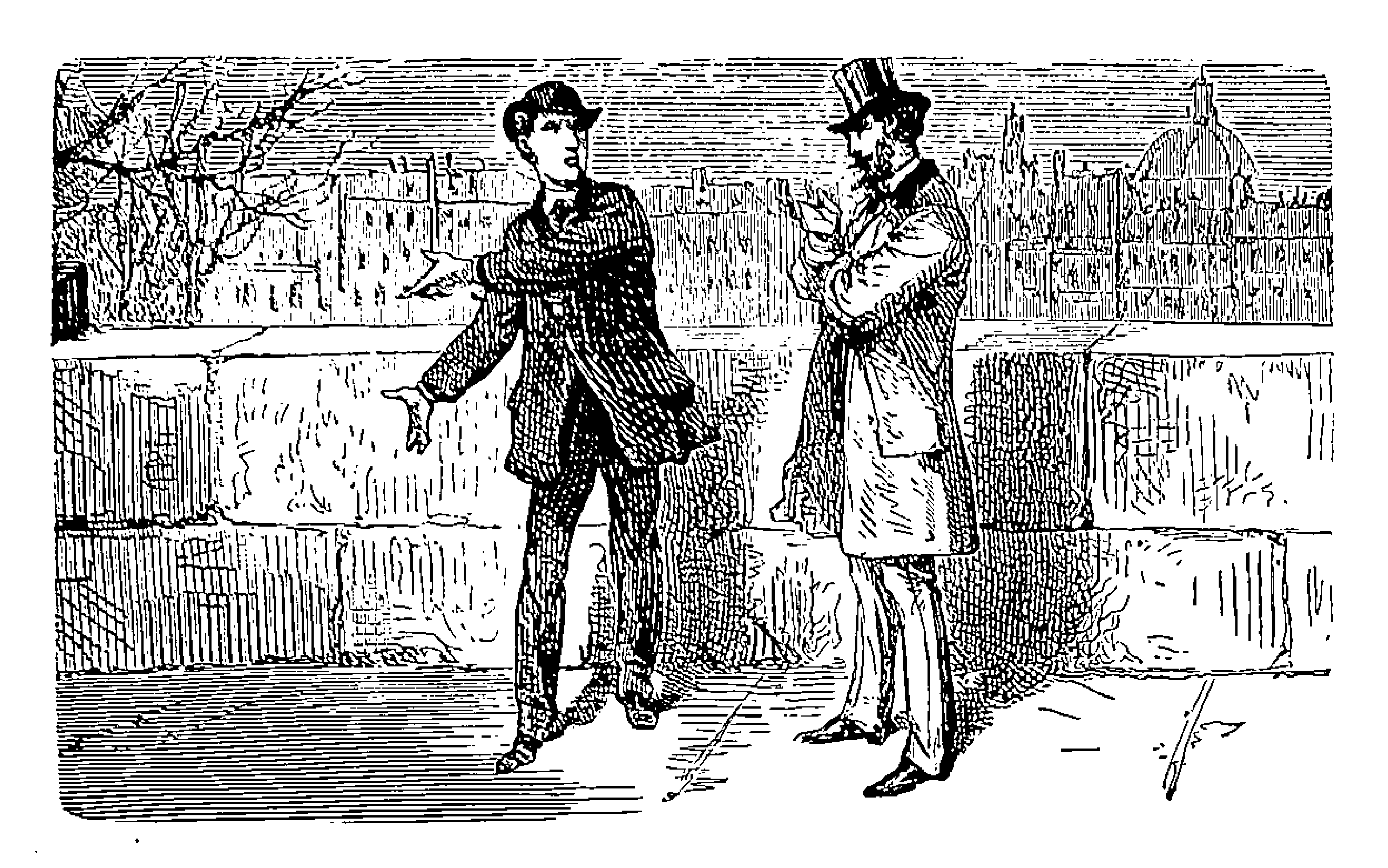
pre avenir dépend de ce que vous pourrez faire maintenant, continua René : vous devez à votre sœur et à vos frères de travailler pour eux. » Marc avait quelquefois pensé aux *droits* d'un aîné, il n'avait pas réfléchi à ses devoirs ; l'accent convaincu de René, la reconnaissance, la honte, lui causaient une émotion inconnue ; il lui semblait devenir un autre homme. «Je travaillerai, répondit-il. — Je compte sur vous ; et René lui serrait la main. Je ne vous verrai pas demain ; quand est votre examen? — Dans huit jours. » La voix de Marc tremblait : à la lueur de ses résolutions nouvelles, il sentait le prix du temps qu'il avait perdu.

René se mordit les lèvres : «Il n'y a pas à dire, il faut rester jusque-là, se dit-il sur-le-champ, il sera refusé et désolé ; sa sœur aura du chagrin ; peut-être sera-t-elle trop sévère ; il a pris confiance en moi ; je lui rendrai du courage ou je l'emmènerai : mon père sera content. »

René Surbach passa la nuit à écrire des lettres d'affaires, nécessitées par la longueur de son absence. Il avait entrevu Élisabeth, et il avait reconnu en elle une âme forte, un esprit droit, une conscience inflexible ; il avait vu aussi que l'ignorance de la jeune fille comme sa prévoyante affection pliaient sous le poids des inquiétudes et des obscurités qui entouraient la conduite de Marc. L'intérêt qu'avait inspiré à René Mlle de Banville rejaillissait sur son frère, et ces deux sentiments se combinaient avec l'idée du devoir imposé à M. Delahais. Pour la première fois de sa vie peut-être, le jeune négociant mettait de côté sans effort ses affaires et leurs

nécessités; il était résolu à venir efficacement en aide au neveu de son père adoptif, il ne se demandait pas si la nièce de M. Delahais était pour quelque chose dans sa résolution.





Si je me jetais là dedans?

CHAPITRE XIX

L'échec.

Marc travaillait maintenant avec ardeur; il s'apercevait souvent qu'il avait perdu l'habitude de l'attention; ses mois de paresse avaient laissé des traces, mais il avait réuni toutes ses forces pour un effort suprême ; René l'avait délivré du fantôme qui l'obsédait, René l'encourageait dans sa tâche; Marc avait conçu pour le jeune maître de forges une vive affection qui allait croissant chaque jour. Pour faire plaisir à René, pour mériter l'estime de René, Marc travaillait comme il n'avait jamais su le faire par devoir et pour le bonheur des siens.

Élisabeth n'était pas jalouse, et sa reconnaissance envers M. Surbach était profonde. Il avait réussi à réveiller chez Marc ce sentiment du respect de soi-même qu'elle avait cherché en vain à évoquer. Malgré l'humiliation qu'il avait subie en confessant ses fautes, malgré la honte qu'il en ressentait encore par moments, Marc était relevé à ses propres yeux; le poids qui le dégradait avait disparu, il ne marchait plus la tête baissée, les mains dans ses poches, le chapeau sur les yeux comme un homme qui veut échapper aux regards; maintenant l'infatigable maîtresse n'avait plus à se plaindre de l'indolence de son élève. Toute la journée, Marc repassait sa théorie ou cherchait à résoudre des problèmes. Élisabeth était sans cesse à ses côtés : le ménage se faisait par magie, bien que René Surbach eût plus d'une fois pris sa place à la modeste table. Il était entré dans la famille. Élisabeth le traitait comme un frère de plus. Le soir c'était René qui faisait travailler Marc.

Tout le monde tendait au même but, d'un même effort, mais tout le monde portait au fond du cœur la même inquiétude. René Surbach et Pierre étaient convaincus que Marc serait refusé; Élisabeth en avait peur, mais elle se rassurait parfois en relisant le programme; il lui paraissait si simple qu'un peu de travail assidu devait suffire à Marc pour atteindre une médiocrité suffisante. La pauvre sœur avait rabattu de ses prétentions. Marc était si étonné de travailler sérieusement, si content de sentir sa conscience en re-

pos, qu'il se disait à lui-même vingt fois par jour : « Si par hasard j'allais passer? »

Hélas! ces hasards-là arrivent d'ordinaire à ceux qui les ont mérités; Marc ne fut même pas classé parmi les admissibles. « Et ils sont plus nombreux que jamais cette année, parce qu'on a besoin d'officiers! » disait Pierre avec un amer sentiment d'humiliation. On avait fondé tant d'espérances sur ce nombre inusité d'admissions! Les deux frères avaient attendu Marc à la sortie de l'école, un regard avait suffi pour leur révéler la vérité; Marc sortait de la salle des examens avec le pas lourd, les yeux baissés, le chapeau enfoncé qui avaient disparu depuis la visite de René Surbach. Les deux cadets reprirent lentement le chemin de la maison; Élisabeth les attendait, triste mais non agitée. La dernière journée d'interrogations lui avait prouvé que Marc serait refusé non-seulement sur les mathématiques, mais sur presque tous les autres points de l'examen. Elle sourit péniblement en se penchant pour embrasser Henri qui avait les larmes aux yeux. Pierre était entré sans rien dire dans le petit salon, il s'appuyait à la balustrade de la fenêtre. « Si j'étais Marc, je ne reviendrais pas! » murmurait-il.

Une terreur subite traversa l'âme d'Élisabeth. « Où est-il? demanda-t-elle vivement; vous l'avez laissé seul dans son chagrin? Mon pauvre Marc! » Et elle faisait déjà un pas vers la porte comme pour aller à sa recherche; Pierre l'arrêta, la persévérante affection de sa sœur le touchait au vif. « Tu vaux mieux que

moi, » dit-il, comme si cette confession lui était arrachée par l'évidence, «et M. Surbach aussi, il est avec Marc. »

Élisabeth se rassit, un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres, elle commençait à compter sur René.

René comptait sur elle. Il avait emmené Marc au bord de la Seine, et tous deux suivaient les quais sans savoir où ils allaient, marchant pour marcher. Marc était silencieux, son compagnon le laissait réfléchir. « Il souffre, mais il a besoin de souffrir, » se disait René dans son austère droiture, « il a mérité de souffrir. Il oubliera assez vite ! » pensait avec raison M. Surbach, qui n'avait jamais rien oublié.

Tout à coup Marc s'arrêta ; il regardait la rivière : « Si je me jetais là dedans ? » dit-il en se tournant vers René. «Savez-vous nager?» demanda celui-ci d'un air impassible. Marc haussa les épaules. « Ce serait inutile, » marmottait-il entre ses dents. « Alors vous vous noyeriez et ce serait une faiblesse de plus. » Marc ne répondit pas, la promenade continua silencieuse et sans but.

A son tour, René s'arrêta : « Votre sœur est seule et triste, dit-il, vous devez et vous pouvez la consoler. » « Élisabeth ! » avec ce nom, toute l'amertume de l'âme du jeune homme éclata dans sa voix; « c'est Élisabeth que je n'ose pas revoir, c'est à cause d'elle que je voudrais ne jamais rentrer à la maison, elle qui n'a jamais faibli, qui ne sait pas ce que c'est que la paresse,

elle que j'ai toujours trouvée prête à me faire travailler, à me pousser, à m'aider!... Elle m'avait bien dit que je serais refusé sur la théorie de l'arithmétique, un Banville!» Et il serrait les poings dans un accès de rage impuissante.

«Elle sait son devoir et elle vous aime,» reprit René d'une voix grave, en passant son bras sous celui de Marc.

Le pauvre enfant détourna la tête, il pleurait; M. Surbach ne parut pas s'en apercevoir; ils avaient changé de direction et marchaient maintenant vers le faubourg Saint-Jacques.

Le ciel, éclatant pendant la matinée, s'était tout à coup voilé, de grosses gouttes d'une pluie chaude commençaient à tomber lentement; Marc ôta son chapeau pour rafraîchir son front brûlant; il s'appuyait, sans le savoir, sur le bras de M. Surbach.

A mesure que son émotion se calmait, la volonté ferme et le caractère énergique de René reprenaient sur lui leur empire; auprès de *son* ami, comme il se plaisait à l'appeler, il se sentait soutenu et fortifié. « Je travaillerai de mes mains, s'il le faut, pensait-il, mais de ma vie je ne passerai un autre examen. » Il n'aurait pas osé dire tout haut ce qu'il se promettait tout bas.

René Surbach pensait autrement : il avait accompagné Marc dans sa course désordonnée pour lui laisser le temps de se calmer, il l'accompagnait au retour afin

de lui venir en aide dans la pénible entrevue qui l'attendait..... et qui attendait aussi Mlle de Banville. En entrant dans le petit salon, avant que Marc pût dire un mot, René, si discret et si réservé d'ordinaire, fit un pas vers Élisabeth. «Je vous le ramène, mademoiselle, dit-il, mais ce ne sera pas pour longtemps; demain je repars pour la Haute-Marne; Marc viendra avec moi, nous travaillerons ensemble pendant les vacances, ce qui ne l'empêchera pas d'aller quelquefois à la chasse; à la rentrée vous retrouverez votre élève disposé à *piocher* pour tout de bon, n'est-il pas vrai, Marc? »

Marc fit un signe d'assentiment; il avait écouté avec stupéfaction la proposition ou plutôt la décision de René; en entrant, il n'avait pas osé lever les yeux sur Élisabeth; cependant il sentait la main de sa sœur sur son épaule et son baiser sur son front. Il la regarda et ne lut pas sur son visage cette terrible expression de mépris qu'il y avait vue une fois et n'avait jamais oubliée.

Une larme tremblait au bout de ses cils; pour la première fois elle tendit la main à René Surbach : « Merci ! » dit-elle, et son regard se reportait sur Marc avec l'expression d'une profonde tendresse. René serra la main qu'elle tendait et sortit. Il ne redoutait plus pour Marc le tête-à-tête avec sa sœur.

L'inépuisable patience d'une mère manquait quelquefois à Élisabeth, mais l'affection, la compassion, le courage, qui remplissaient son cœur se peignaient

sur son visage, lorsqu'elle embrassa de nouveau Marc après le départ de M. Surbach : « Sois tranquille, dit-elle à demi-voix, avec l'aide de Dieu, nous nous relèverons ! »





Élisabeth repassait le linge.

CHAPITRE XX

Le voyageur.

Marc était parti pour la Forge avec René Surbach. Celui-ci avait timidement demandé à Élisabeth pourquoi elle n'accompagnait pas son frère, *tous* ses frères en Champagne : « Mon père a un grand désir de vous voir, dit-il ; il est vieux et infirme ; je doute qu'il puisse venir à Paris : ne pourriez-vous pas lui donner cette joie? »

Élisabeth leva sur le questionneur des yeux étonnés. Le budget des orphelins ne contenait point de marge pour les voyages : « Il m'est absolument impossible de quitter Paris, » dit-elle. René insistait, sans oser dire que l'économie du ménage pendant les vacances cou-

vrirait les frais de voyage. Malgré toute sa raison, il ignorait les souffrances de la pauvreté ; il ne savait pas qu'Élisabeth possédait tout juste deux robes et un chapeau. « Henri au moins ne pourrait-il pas venir? — Je ne te quitte pas ! » Et l'enfant se pressait contre elle. « Et Pierre? » L'invitation ne partait pas du cœur. M. Surbach n'avait pas beaucoup de goût pour l'écolier froid et sec auquel personne n'avait rien à reprocher, mais qui semblait n'aimer personne.

Pierre sourit dédaigneusement. Au fond de son âme, il n'approuvait pas le voyage de Marc et trouvait injuste le redoublement d'affection qu'on témoignait à son frère ; c'était récompenser la faiblesse de caractère, la paresse, l'étourderie : tout ce qui menait à la mauvaise conduite, tout ce à quoi il n'était pas enclin. « J'ai à travailler, » dit-il sèchement. Son bon ange arrêta sur ses lèvres les paroles qui allaient suivre : « Je ne veux pas courir le risque d'être refusé. »

Marc partit donc seul, sans que René se doutât des fatigues que ce voyage précipité avait imposées à Élisabeth. Dans l'économie domestique du petit ménage, Élisabeth repassait toujours le linge fin lavé par Marianne ; il fallut tout d'un coup, pendant la nuit, mettre en état la mince garde-robe de Marc ; depuis huit ou dix jours, Élisabeth, absorbée par les répétitions constantes de Marc, avait laissé accumuler son ouvrage ; il fallut raccommoder tous les habits, pendant que Marianne, debout devant son baquet, savonnait en grommelant.



Marianne savonnait.

Quand le jour vint, il révéla tant de misères, qu'Élisabeth appela Marc, occupé à ranger ses livres: «Tiens, dit-elle, tu ne peux te passer d'un costume complet : va à la *Belle Jardinière*. Tu n'as pas de temps à perdre. » Et elle lui remit en même temps l'argent nécessaire pour son voyage. «Tu te ruines, ma pauvre sœur, dit Marc un peu tristement; je ne mérite pas ce beau voyage (il ne pouvait s'empêcher de sourire en y pensant); mais René l'a voulu; il ne m'en avait rien dit avant de t'en parler comme d'une chose décidée. Il me semble que j'aurai du courage pour toute ma vie quand j'aurai passé un mois auprès de lui. »

Élisabeth se détourna : elle, dont le courage avait toujours soutenu les autres, se sentait sur le point de faiblir; elle avait des envies folles d'aller en Champagne; elle se sentait accablée, isolée, abandonnée; les chagrins de sa vie passée pesaient tous à la fois sur ses épaules; elle repoussa son panier à ouvrage: «Je reviens, Marianne; achevez de plier les habits.» Et elle entra dans sa chambre « en fermant la porte », comme dit l'Évangile ; là aux pieds de Dieu, elle déposa le poids de ses inquiétudes, de son abattement; elle reprit sa croix pour la porter en avant sans faiblesse. La paix et le courage rentrèrent dans son âme ; elle souriait en disant adieu à Marc et à M. Surbach : « Je n'écris pas à mon oncle, monsieur, dit-elle à ce dernier; je craindrais de le fatiguer. Vous lui direz que nous le remercions.» Un simple regard faisait la part de reconnaissance pour l'ambassadeur.

René se crut le droit de tendre la main à la jeune fille.

« Tu m'écriras, Marc? » dit-elle avec un malin sourire; la paresse de Marc à ce sujet était proverbiale dans la famille. René s'engagea pour lui sans hésiter : « Il vous écrira, » dit-il résolûment. Marc riait : « Je crois maintenant que j'écrirai, puisque René l'a dit, » assurait-il.

Lorsque les deux voyageurs furent montés en chemin de fer, le petit ménage devint plus tranquille encore que de coutume. Élisabeth avait serré les livres de l'examen de Saint-Cyr, ceux que Marc n'avait pas emportés; elle travaillait pour son propre compte, non sans un effort qui l'étonnait elle-même. Ses pensées se promenaient souvent à la Forge, et ce fut avec une véritable joie qu'elle vit arriver une lettre de Marc. En regardant l'adresse de la grosse écriture de son frère aîné: « C'est encore un enfant, » se dit-elle. Et tout en parlant, elle sentait dans le fond de son âme, avec une amère tristesse, que certains hommes restent toute leur vie des enfants.

« René est le maître ici, écrivait Marc. Mon oncle a toujours la goutte, et je ne sais pas s'il a jamais aimé ses forges et ses fourneaux comme René les aime. Ma tante est une bonne femme, avec des cheveux blancs comme de la soie, tout bouclés sous son bonnet, comme les cheveux de René seront quand il sera vieux... » — « Il ne mettra pas de bonnet, j'espère, » dit en riant Henri, qui lisait par-dessus l'épaule de sa sœur. « Mon oncle et elle sont toute la journée dans le jardin; les feuilles des arbres et les

fleurs sont cependant tout noirs de fumée : cela gâte un peu le pays. René ne s'inquiète pas de la fumée; il va à cheval d'un établissement à l'autre. Tous les ouvriers lui obéissent sans broncher, je t'en réponds. Mon oncle riait en disant : « Voilà le chat revenu, les « souris ne danseront plus sous la table. » Mon oncle est très-bon pour moi; il m'a donné ou plutôt prêté un cheval pour accompagner René dans ses courses. On dit que la forêt est très-belle; je verrai cela quand la chasse sera ouverte. Pour le moment, je travaille six heures par jour. (Henri ouvrait de grands yeux et regardait Élisabeth en riant.) Le soir, René examine mon travail. Malheur à moi si j'ai flâné! Il dit que je dois pouvoir passer mon examen en janvier. J'avais cependant bien juré qu'on ne m'y rattraperait plus. S'il faut en finir par là, c'est bien dommage que tu ne sois pas venue ici, au moins avec Henri; nous aurions pu y rester jusqu'au terrible moment. Je suis sûr que mon oncle a été désappointé de ne pas te voir; j'ai entendu, le premier soir, madame Delahais qui disait en ôtant ses lunettes : « Je ne comprends pas ça : M. Delahais n'aurait pas mieux demandé que de payer le voyage de tout le monde! » René a ri. J'ai encore entendu : « Mademoiselle de Banville... » Mais il parlait si bas que j'ai perdu le reste. Je me figure qu'il disait : « Vous ne connaissez guère mademoiselle de Banville, si vous pensez qu'on pût lui faire une proposition de ce genre-là. » C'était justement ce qu'avait dit M. Surbach.

Élisabeth replia la lettre; elle reprit son ouvrage en silence et tirait son aiguille plus vite que de coutume. « Ce n'est pas assez d'être obligé d'accepter le payement des dettes de Marc, pensait-elle; il aurait encore fallu charger les autres de notre amusement. Un jour viendra où je payerai ces cinq cents francs ! » Il avait fallu à Élisabeth un grand effort de raison et d'humilité chrétienne pour consentir à devoir à son oncle la délivrance de Marc. « Cela vaut mieux ainsi, » avait assuré René. Élisabeth le croyait. Il était bon pour Marc de sentir tout le poids de sa faute, mais, dans son innocence, elle portait une large part de la punition.

Marc ne reçut que quelques lignes de sa sœur; elle redoutait l'excessive confiance de Marc envers René. « Il montre ses lettres à tout le monde, » se disait-elle. Mais Henri, toujours prêt à griffonner, comblait le vide par une volumineuse correspondance : « Figure-toi que je serai presque content quand les classes recommenceront, écrivait-il en septembre, pendant que Marc se reposait de ses travaux en courant la forêt le fusil à la main. « Les vacances ne sont pas drôles ici; Pierre travaille comme un cheval, et quand il ne travaille pas, il a mal à la tête. Élisabeth ne peut presque pas sortir; Marianne est malade, et elle a tout le ménage à faire. Ce qui l'ennuie un peu, je crois, c'est d'aller au marché; je voulais y aller avec elle, mais elle n'a pas voulu. Elle sort avec son panier de si bonne heure que les marchands ne sont pas toujours levés, j'en suis bien sûr. »

Marc garda pour lui la lettre de son petit frère. L'idée de sa sœur obligée d'aller au marché, un panier au bras, révoltait l'aîné des Banville. Pierre et Henri avaient tenté une remontrance : « Pourquoi ne prends-tu pas une femme de ménage? avait dit Pierre. — Marianne malade coûte plus cher que Marianne bien portante, repartit Élisabeth. Pour se faire servir, il faut pouvoir payer. » L'argument était irrésistible. Les embarras de Marc avaient accru l'horreur naturelle de Pierre pour les dettes. Les deux frères s'enfonçaient sous leurs couvertures ou se plongeaient dans leur travail, lorsqu'ils entendaient de grand matin la porte de l'escalier qui se refermait doucement. « Voilà Élisabeth qui va encore à ce malheureux marché! » se disait Pierre, et il redoublait ses efforts.





Élisabeth se demandait si Marc n'oubliait pas...

CHAPITRE XXI

Les temps difficiles.

C'était sans doute par un de ces instincts de l'âme qui prévoient les maux à venir qu'Élisabeth avait senti défaillir son courage au moment du départ de Marc. Elle avait toujours vaillamment porté les fardeaux que Dieu avait jugé bon de lui imposer. Chose plus rare, elle ne les avait pas aggravés par son impatience ou ses retours sur elle-même, mais elle entrait dans une sombre vallée dont les terreurs allaient éprouver toutes ses forces. Marc était à la Forge, heureux, en sûreté ; il travaillait, et sa sœur espérait qu'il pourrait puiser auprès de M. Surbach ces principes qu'elle eût voulu

lui inculquer au prix de tout son sang. Henri se portait bien; il était toujours charmant. Tels étaient les points lumineux de l'horizon. Élisabeth y reportait obstinément ses regards et en rendait grâce à Dieu. Tout le reste était sombre.

Marianne continuait à être malade; sa santé déclinait visiblement. Le jeune médecin qu'elle avait appelé elle-même, auquel elle avait confiance pour l'avoir vu auprès d'une voisine mourante, secouait tristement la tête lorsque Élisabeth lui demandait des nouvelles. « C'est une constitution détruite, disait-il; aucun organe n'est précisément malade, mais elle s'en va comme une lampe usée qui n'a plus d'huile. » Élisabeth soupirait; elle regrettait amèrement la vieille amie qui allait lui échapper, et elle la pleurait d'avance avec une tristesse mêlée de remords. C'était au service de sa famille que Marianne avait épuisé ses forces, et c'était la ruine de sa famille qui avait ruiné Marianne. Les économies d'une longue vie étaient entre les mains de M. de Banville; il les avait confiées, comme sa propre fortune, à son banquier, qu'il croyait son ami, et le bien de Marianne avait été englouti dans la faillite du dépositaire infidèle, comme le riche héritage de Mme de Banville. Marianne, à soixante-dix ans, était pauvre comme à vingt ans, lorsqu'elle arrivait de son village.

Un seul trésor restait à la vieille femme, c'était sa montre, donnée naguère par M. de Banville à l'occasion de la naissance d'Élisabeth. « Je la laisserai à M. Henri, disait-elle souvent; tous les autres ont des montres

depuis longtemps. D'ailleurs, des garçons, c'est mon favori. » Depuis qu'elle était malade et que la mort s'avançait à grands pas, elle répétait plus fréquemment : « Je laisserai ma montre à mon petit Henri. » Elle lui montrait comment il fallait la monter, à quelle heure, sur quel coussin moelleux il fallait l'appuyer le soir quand il faisait froid. Elle en était si occupée qu'Élisabeth lui reprochait parfois en riant de se faire une idole de sa montre. « Si j'avais une idole..., — disait la vieille servante en regardant Élisabeth d'un œil de mère, et son regard ajoutait : — Ce serait vous ! Je sais bien que Dieu ne veut pas d'idoles, et je tâche de faire sa volonté... je n'ai plus que cela à faire. » Elle regardait tristement ses mains affaiblies et ses bras devenus inutiles. « Je mange encore, c'est ce qu'il y a de pis, » disait-elle au médecin qu'elle engageait vainement à cesser ses visites : « Laissez-moi mourir tranquille ; cela ira peut-être plus vite. » Mais Élisabeth et le jeune médecin s'entendaient sans peine, et il revenait quelques jours après pour trouver Marianne vivante encore, mais de plus en plus faible. Une nouvelle inquiétude poursuivait la vieille femme : « J'ai fait venir ici ce jeune homme, pensait-elle ; c'est pour moi qu'il a mis le pied dans la maison ; s'il allait se mettre dans la tête d'y venir pour Élisabeth ! Nous sommes deux vieux fous, M. Delahais et moi ; il envoie son beau-fils au lieu de venir lui-même, et moi j'imagine d'avoir besoin d'un médecin, d'un jeune médecin ! Si j'avais eu ici mon vieux Lebreton ! » Marianne n'avait pas renoncé à l'espoir

de voir Élisabeth mariée : « mais bien mariée, disait-elle ; je saurai cela là-haut. »

Élisabeth pâlissait et maigrissait sous la lourde tâche qui lui était imposée ; elle soignait Marianne nuit et jour avec le dévouement d'une fille ; elle accomplissait à elle seule tous les devoirs du ménage dont elle restreignait de plus en plus les dépenses pour subvenir aux frais d'une maladie prolongée. La viande paraissait rarement maintenant sur la table ; et lorsqu'elle servait un plat nourrissant, Élisabeth obligeait toujours ses frères à en accepter une large part ; elle dînait souvent avec un morceau de pain. Pierre ne se plaignait pas ; seulement quelquefois, en se levant de table, il disait entre ses dents : « Je voudrais bien savoir ce que M. Marc aura eu aujourd'hui à la Forge pour son dîner. »

Élisabeth se demandait aussi quelquefois si Marc n'oubliait pas l'extrême gêne de sa famille au milieu de l'aisance qui l'entourait chez les Delahais. Il lui écrivait un matin : « Je ne sais pas comment faire, ma chère Élisabeth ; je cours à la chasse dès que j'ai fini ma tâche du jour ; René n'est pas aussi indulgent que toi, je t'en réponds ; mais une fois que je suis dans le bois, je n'ai plus une idée de l'heure qu'il est ; on ne voit pas le soleil sous ces grands arbres, et d'ailleurs je ne suis pas très-fort pour me régler d'après ce luminaire. Je suis rentré deux jours de suite trop tard pour le dîner ; cela fâche Mme Delahais, qui tient beaucoup à l'exactitude, à cause de la goutte de mon oncle, à ce qu'elle dit. Elle me fait un peu la grimace depuis ce temps-là. Tu as dû

voir, avant mon départ, que je n'avais plus ma montre; il y a longtemps que je l'ai engagée pour soixante francs au Mont-de-Piété. Si par hasard tu as cet argent-là de trop (je n'ai pas mangé ma part ce mois-ci, en tout cas), tu pourrais peut-être la dégager. Le reçu est dans ma commode; j'ai eu souvent envie de le vendre, mais je ne l'ai pas fait, parce que maman m'avait donné ma montre; tu n'as qu'à y envoyer Marianne; ce n'est pas loin: ce serait une promenade. Tu m'enverrais ma montre par la poste, et je ne serais plus en retard. » Marianne n'avait pas quitté son lit depuis huit jours, lorsque Élisabeth reçut cette lettre; il y avait soixante francs tout juste dans le tiroir, mais il fallait vivre quinze jours là-dessus et suffire aux besoins de la malade.

Élisabeth n'hésita pas; elle détacha de son cou la montre qu'elle portait depuis dix ans; sa mère la lui avait donnée en disant : « Tu n'es pas comme les autres petites filles, tu n'aimes pas les bijoux; j'ai choisi cette montre comme un vrai petit bijou cependant; une montre, c'est utile, et je la trouve jolie. » En effet, le goût de la pauvre mère se révélait dans ce joyau de l'émailleur et du ciseleur. Élisabeth aimait sa montre, et elle soupirait en l'emballant soigneusement dans une petite boîte, qu'elle porta elle-même à la poste avec un billet pour Marc: « J'ai soixante francs, disait-elle, mais nous n'avons que cela pour vivre à nous quatre jusqu'au 22 septembre. La maladie de Marianne coûte plus d'argent que ta nourriture. D'ailleurs, mon cher ami, tu as oublié dans tes calculs que la somme dépensée pour ton

voyage dépasse de beaucoup ce que tu aurais mangé ici. Je t'envoie donc ma montre, puisque je ne puis dégager la tienne ; aies-en bien soin : elle aussi est un présent de notre mère, et n'a jamais quitté mon cou jusqu'à présent. Marianne ne fait plus de commissions, pas même pour se promener. Le médecin dit qu'elle ne se relèvera pas. » Marc rougit vivement en lisant la lettre d'Élisabeth, mais il mit la montre dans son gousset. M[me] Delahais la remarqua bientôt; bonne femme, et n'ayant pas grand'chose à faire, elle observait tout ce qui se passait autour d'elle avec une curiosité attentive : « Quelle jolie montre vous avez là, Marc, tout émaillée comme une montre de femme ! C'est un vrai bijou. Il me semble que vous ne l'aviez pas quand vous êtes arrivé ici. Peut-on la voir de près? » Et elle allait continuer ses commentaires, lorsque René leva les yeux du journal qu'il lisait et regarda Marc qui avait remis la montre dans sa poche d'un air embarrassé : « C'est un envoi de M[lle] de Banville, » dit-il d'un ton affirmatif. Marc ne répondit pas ; mais M[me] Delahais se tut ; elle avait compris que son fils voulait couper court à la conversation.

Si l'apparition de la montre d'Élisabeth à la Forge avait causé quelque étonnement, sa disparition n'avait pas été inaperçue à Paris. Pendant qu'Élisabeth se penchait sur le lit de Marianne pour aranger ses couvertures, le cordon noir qu'elle portait au cou s'accrocha à l'anse d'une tasse : un petit médaillon contenant les cheveux de M[me] de Banville s'échappa seul de la ceinture. Élisabeth rougit et remit le médaillon à sa place.

La malade la suivait des yeux : « Vous avez cassé le verre de votre montre? demanda-t-elle. — Non ! dit Élisabeth. — Est-ce le grand ressort? C'est dix francs pour le remettre. — Je n'ai rien cassé du tout; vous pensez toujours aux montres, Marianne; occupez-vous de la vôtre, et laissez la mienne tranquille. » La vieille femme pâlit : « Je vous laisserai bientôt tranquille ! » murmura-t-elle. Élisabeth était honteuse de son impatience; elle se pencha sur l'oreiller : « Je l'ai envoyée à M. Marc, qui était toujours en retard là-bas pour le dîner. — Et la sienne? demanda Marianne. — Au Mont-de-Piété! »

Ce soir-là, Marianne eut avec Henri une longue conversation à voix basse; les accents de la vieille femme étaient entrecoupés; elle s'arrêtait pour reprendre haleine. Le petit écolier la regardait avec effroi, mais elle parlait toujours, et Henri n'osait pas sortir de la chambre. Le lendemain matin, elle était morte, et Henri sanglotant répétait : « Elle m'a dit de donner sa montre à M. Marc, parce qu'il en avait besoin à la Forge, et qu'il fallait lui reprendre celle d'Élisabeth. Je n'ai pas bien compris tout ce qu'elle disait; elle parlait très-bas, et je n'osais pas la faire répéter; mais c'est la dernière chose qu'elle m'ait dite. »

Heureusement Élisabeth avait recueilli d'autres paroles. Dans le silence de la nuit, pendant que la jeune fille soutenait la mourante dans ses bras, Marianne avait dit : « J'ai toujours bien servi Monsieur et Madame, et puis vous après eux. Je n'ai pas servi Dieu comme

j'aurais dû, mais il m'a pardonné pour l'amour de son Fils, vous me l'avez dit. Je me confie en lui ; il aura pitié de moi ; je vais vous attendre avec Monsieur et Madame.» Élisabeth lui avait fermé les yeux, et près du lit de sa vieille servante, l'amer sentiment d'isolement qu'elle avait éprouvé naguère à la mort de sa mère et de son père l'assaillit de nouveau dans toute son angoisse. « Tu as l'air d'avoir cent ans, » dit Pierre lorsqu'elle vint le réveiller pour lui apprendre que Marianne avait rendu le dernier soupir. « Va te coucher, je resterai là et je ferai ce qu'il faut faire.» C'était un grand effort de la part de Pierre. Élisabeth, épuisée par les devoirs qu'elle venait de rendre à Marianne, se sentit consolée, et se pencha vers son frère pour l'embrasser. Sans savoir pourquoi, ce baiser l'effraya : le front de Pierre était baigné de sueur. Élisabeth rentra dans sa chambre avec une douleur et une inquiétude de plus.

On ne s'inquiète jamais assez ni assez tôt, ai-je entendu dire par quelqu'un qui avait beaucoup souffert, et cela serait vrai si cet aveuglement n'était pas souvent le fait de la miséricorde de Dieu, qui nous donne à porter le fardeau d'aujourd'hui et non celui de demain. Élisabeth ne s'était pas inquiétée de Pierre, absorbée qu'elle était par les soucis que lui avait causés Marc, par les soins qu'il avait fallu donner à Marianne. Le plus réservé, le plus froid des trois frères s'était volontairement isolé d'elle en refusant tout secours pour son travail. Il avait commencé de sérieuses études de mathématiques. Au fond de son âme, il voulait réussir à

l'École polytechnique avant l'âge où Marc venait d'échouer pour Saint-Cyr. Il ne donnait pas tout haut cette mauvaise raison, mais celle qu'il alléguait était aussi insultante dans sa prévoyance : « Il faut se laisser le temps d'être refusé, » disait-il, et il travaillait. Élisabeth elle-même ne savait pas avec quelle ardeur il travaillait; il avait repoussé son concours et sa sympathie. La grande puissance d'application que la jeune fille tenait de son père était partagée par Pierre; mais, dans le temps de « ses folies de travail », comme Élisabeth appelait ses études mathématiques à la Treille, elle avait vingt et un ans; elle était arrivée au développement complet de ses forces physiques et intellectuelles, forces naturellement très-grandes. Pierre n'avait pas encore dix-huit ans; il était grand et mince. Le teint de fille qu'il avait conservé, à son grand regret, variait souvent et brusquement; il mangeait peu, et, depuis un mois surtout, la nourriture qu'offrait leur table suffisait à peine pour de jeunes appétits. La surexcitation nerveuse de la veille funèbre à la suite d'un réveil subit acheva l'œuvre lente des excès de travail. Pierre s'était imposé cette tâche pour soulager Élisabeth, qu'il voyait sur le point de succomber à la fatigue; lorsqu'il sortit de la chambre de Marianne, vers huit heures du matin, à la voix d'Henri qui l'appelait sans oser entrer, il chancelait en marchant et se laissa tomber sur un fauteuil, la tête dans ses mains. Henri, tout effrayé, alla chercher Élisabeth. « Ce n'est rien, dit Pierre toujours réservé; j'ai la migraine; fais demander monsieur... » Il voulait parler

du jeune médecin qui avait soigné Marianne, mais le nom ne lui revenait pas. Ses yeux étaient fixes et ternes. Élisabeth le soutint jusqu'à son lit, puis elle envoya Henri, tout intimidé de cette mission, à la recherche du médecin. « Dis-lui que Marianne est morte et Pierre malade. — Bien malade? » demanda l'enfant tout bouleversé par les émotions de la matinée. « J'espère que non; va vite. »

Hélas! Pierre était bien malade. Là où Élisabeth n'avait vu qu'un mal de tête violent, mais passager, le médecin reconnut de suite les traces d'un travail excessif. « Il s'est donné une entorse du cerveau, murmurait-il; c'est comme une entorse du pied ou de la main; le repos absolu peut seul soulager. » Pierre ne semblait pas entendre ce qu'on disait auprès de lui. Il était étendu sur son lit, la tête cachée dans son oreiller pour fuir le jour. Tout à coup il se releva, regardant en face le médecin et sa sœur : « Je ne sais plus un chiffre, dit-il d'un air effrayé; j'ai oublié tout ce que j'ai appris. — Cela reviendra, cela reviendra! » Et le médecin cherchait à replacer sur l'oreiller la tête du malade. « Mais je ne trouve pas davantage un vers de Virgile; je deviens idiot! » Et l'effroi se peignait sur les traits de Pierre, qui faisait évidemment de prodigieux efforts pour reconquérir cette mémoire dont il était fier et qui lui échappait subitement. « Vous ne vous souviendrez jamais de rien, si vous ne laissez pas reposer votre cerveau, » dit enfin le docteur impatienté, et il donna à Pierre une potion calmante. Malheureusement, les narco-

tiques n'agissaient pas sur lui et l'excitaient au lieu de l'endormir. Le vieux docteur Lebreton n'eût pas essayé ce remède, mais le jeune médecin ne connaissait pas Pierre. Élisabeth avait plus de bonne volonté et de courage que d'instinct naturel pour soigner les malades; elle n'avait d'ailleurs jamais possédé sur Pierre le même empire que sur ses autres frères. Un délire sourd, sans violence, mais continu, s'ajouta bientôt aux douleurs de la tête; et lorsque le médecin revint le lendemain matin, il trouva Élisabeth, les joues creuses, le regard désolé, les mains jointes, debout auprès de ce lit, qu'elle n'avait pas quitté depuis sa visite de la veille; elle écoutait Pierre, qui répétait sans relâche, dans son délire, des équations d'algèbre. Le docteur prêta un instant l'oreille : « Il n'a pas tant oublié qu'il le croit, dit-il en souriant; les propositions sont justes, mais nous ne pouvons pas laisser aller cela; il faut absolument le calmer, sans quoi le transport au cerveau s'en mêlera, et alors.... — Et alors, il sera perdu ! » dit Élisabeth d'un accent si douloureux que le médecin, habitué à contempler les souffrances humaines, fut cependant touché jusqu'au fond de l'âme. « Connaissez-vous une bonne garde? » demanda-t-il.

Élisabeth ne connaissait plus personne, riche ou pauvre; depuis plus de deux ans, elle vivait dans un petit monde si restreint, qu'elle n'avait formé aucune relation nouvelle. M. de Banville avait laissé peu d'amis; les indifférents, qui ne s'étaient même pas amusés chez lui quand il était riche et prospère, ne

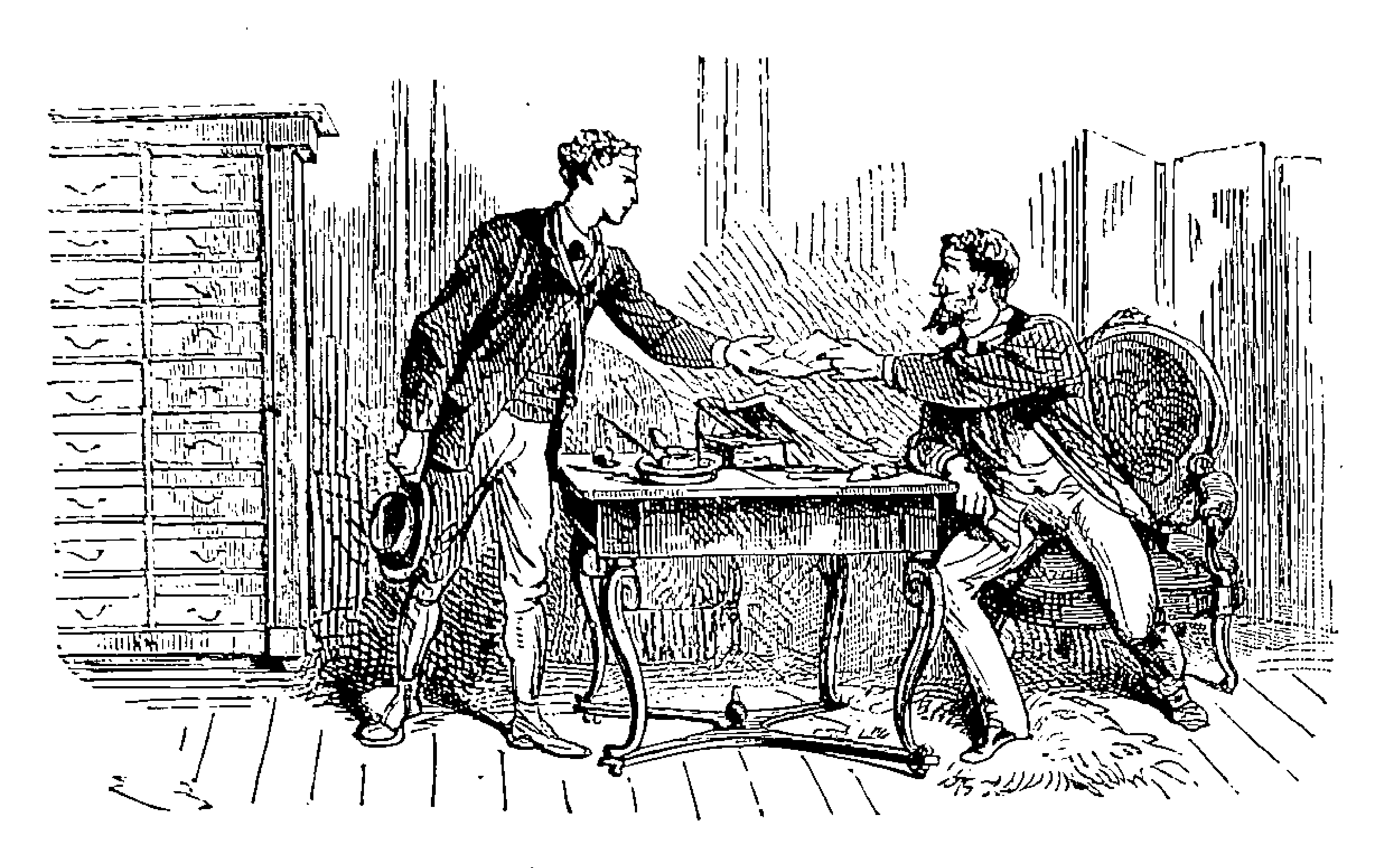
recherchaient pas la pauvreté de ses enfants. « Je vous enverrai une brave femme, » dit le jeune médecin, et il se chargea des derniers devoirs à rendre à Marianne. Élisabeth ployait enfin sous le faix.

Elle contemplait Pierre, qu'on venait de sortir d'un bain. La garde était entrée en fonctions depuis la veille. Les yeux du malade s'étaient momentanément fermés ; ces grands yeux d'ordinaire si brillants, mornes maintenant jusque dans le délire, ne s'étaient pas une seule fois voilés sous leurs paupières depuis trois jours. La vieille garde ferma doucement les rideaux ; c'était une bonne femme, un peu bavarde, mais pleine d'une pitié maternelle pour les orphelins, pitié qu'elle n'osait pas exprimer devant Élisabeth : « Cette demoiselle est imposante, » dit-elle en confidence au jeune médecin, qui se mit à rire du terme pompeux qu'employait la brave femme. Au fond cependant il était de son avis ; il trouvait Élisabeth imposante. Pierre dormait ; le silence régnait dans le petit appartement ; les bruits de la rue arrivaient adoucis en montant vers le cinquième étage ; la fenêtre était entr'ouverte sous les rideaux. Assise au pied du lit, Élisabeth priait.

Elle avait la tête penchée, appuyée sur une de ses mains ; elle ne regardait pas le malade, qui n'avait pas bougé. Les heures s'écoulaient sans qu'elle s'en doutât. Henri était revenu du collége. Plusieurs fois la garde avait paru silencieusement à la porte. Le même repos enveloppait toujours la petite chambre. Enfin, Élisabeth leva les yeux ; Pierre ne dormait plus ; il la regardait,

et son regard était lucide. Elle se pencha sur lui, calme en apparence, mais son cœur battait bien fort. « Je ne cherche plus, » dit Pierre d'une voix faible, mais claire, cette voix de Pierre qui s'entendait au loin lorsque des organes plus forts restaient impuissants. Élisabeth ne semblait pas comprendre. « Il n'y a plus rien là, fit-il avec un geste qui indiquait sa tête ; rien que de la souffrance, mais j'ai renoncé à lutter, je me laisse faire ! » Et il referma les yeux, comme si sa volonté toujours indomptable lui servait maintenant à accepter le décret de Dieu, en laissant reposer les facultés dont il avait abusé. Élisabeth le regarda encore un moment en silence, puis elle se laissa retomber dans son fauteuil. Elle remerciait Dieu ; pour la vie ou pour la mort, il avait vaincu.





Il lui tendait la lettre.

CHAPITRE XXII

Le secours.

Élisabeth avait tardé le plus qu'elle avait pu à envoyer à la Forge les mauvaises nouvelles de la maladie de Pierre ; elle sentait que Marc était heureux, elle était en repos sur lui ; s'il imaginait de revenir à Paris, en sachant Pierre malade, sa présence ajouterait seulement aux soucis et aux dépenses. Élisabeth était arrivée à ce point de lassitude et de tristesse où l'on redoute tout changement et où l'on ne demande qu'un peu de calme pour souffrir en silence ; Marc n'était pas un élément de calme.

Elle avait écrit cependant, atténuant le mal le plus

possible, sans altérer la vérité; Marc s'inquiétait, mais sans prendre de résolution, sans penser même à consulter René. Quand on n'a pas vingt ans, l'inquiétude résiste rarement à une course dans les bois, le fusil sur l'épaule et les chiens aux talons; René, sans rien dire, avait écrit à Henri. « A force de soigner les autres, votre sœur est-elle malade? disait-il à la fin de sa lettre; son écriture me paraît altérée. »

La réponse d'Henri ne se fit pas attendre : il écrivait dans la joie et la reconnaissance de l'amélioration qui s'était déclarée dans l'état de Pierre. « Il a fermé les yeux, il a dormi, il ne dit plus de folies; il reste tranquille dans son lit sans bouger; Élisabeth lui met du bouillon dans la bouche et de la glace sur la tête; il la regarde tout doucement; je suis entré dans sa chambre hier; avant, je n'osais pas; j'avais trop peur quand je l'entendais toute la journée qui répétait des additions; j'avais beau me boucher les oreilles, je l'entendais toujours.

« La garde est très-bonne; quand elle est chez Pierre, elle ne fait pas du tout de bruit; à la cuisine elle parle tout le temps; c'est Élisabeth qui reste la nuit avec Pierre; elle se couche un peu dans le jour, mais très-peu de temps; elle est très-fatiguée; elle a les yeux tout noirs : c'est drôle, n'est-ce pas, puisqu'ils sont bleus? Elle a écrit à Marc sur le coin de la table, au milieu des bouteilles de Pierre; naturellement ce n'était pas bien écrit. Si vous aviez vu autrefois quand elle me faisait des modèles pour mes pages d'écriture! » La lettre se

terminait par ces mots : « Est-ce que vous ne reviendrez pas bientôt nous voir, monsieur René? »

M. Surbach entra dans la chambre de Marc; la poste arrivait de grand matin à la Forge; le courrier d'affaires reposait tout entier sur le bureau; René n'avait pas ouvert une autre lettre que celle d'Henri. « Pierre est bien plus malade que vous n'aviez cru, dit-il, et votre sœur se tue à le soigner. » Il lui tendait la lettre du petit garçon. Marc était à peine éveillé, il avança une main nonchalante, René avait peine à contenir son impatience. « Quand vous serez en état d'ouvrir les yeux, vous me trouverez dans mon cabinet, » dit-il sèchement. Et pendant un quart d'heure, les enveloppes de toutes les lettres d'affaires payèrent l'irritation causée à René par l'indifférence que témoignait Marc pour la santé de son frère. Ce n'était pas seulement de la maladie de Pierre que M. Surbach était inquiet.

Tout sentiment de colère disparut lorsque le jeune homme entra dans le cabinet, les joues pâles, les yeux pleins de larmes : « Je n'avais pas bien lu la lettre d'Élisabeth ou je ne l'avais pas bien comprise; je ne me doutais pas de cela; mon pauvre Pierre! il faut que je parte, mon cher René, ne me retenez pas; quand je ne serais bon qu'à faire les courses, à aller chercher le médecin, les remèdes... Henri est si jeune! Maintenant que Marianne n'est plus là, Élisabeth est seule. »

M. Surbach avait oublié la mort de la vieille servante; il laissa échapper une exclamation : « C'est vrai, elle

n'a même plus Marianne! Vous avez raison, mon cher Marc, il faut partir, partir aujourd'hui même et je vous accompagnerai. »

Marc ouvrait de grands yeux: « Je voyagerai bien tout seul, dit-il un peu offensé. — Sans doute, sans doute, ce n'est pas pour vous garder, mais je veux juger par moi-même de l'état de Pierre; c'est ma première connaissance dans la famille, je l'ai vu avant vous.

— Non, c'est Élisabeth que vous avez vue la première, » s'écria Marc étourdiment. M. Surbach fit un geste d'impatience. « Allez faire votre sac, nous partirons par l'express; ne prenez que le strict nécessaire; vous reviendrez, j'espère, finir ici vos vacances.

— Je ne demanderai pas mieux si Pierre est bientôt guéri, mais la rentrée approche ferme, je vais jouir de mon reste. » Et Marc, déjà rassuré en communiquant ses craintes, siffla les chiens « pour aller faire ses adieux aux lapins », disait-il. René l'entendit et haussa les épaules. « Impossible de la laisser seule en un pareil moment avec cet enfant! » marmottait-il entre ses dents. A neuf heures du soir, les deux voyageurs étaient emportés par l'express, au moment où Élisabeth embrassait Henri à la porte de Pierre. « Je voudrais que M. Surbach fût ici avec Marc : ils ne te laisseraient pas veiller toutes les nuits. » Élisabeth souriait : « Cela ne regarde pas M. Surbach, » dit-elle, et elle rentra dans la chambre de son malade. A peine éprouvait-elle le sentiment de la fatigue : Pierre allait mieux, le délire

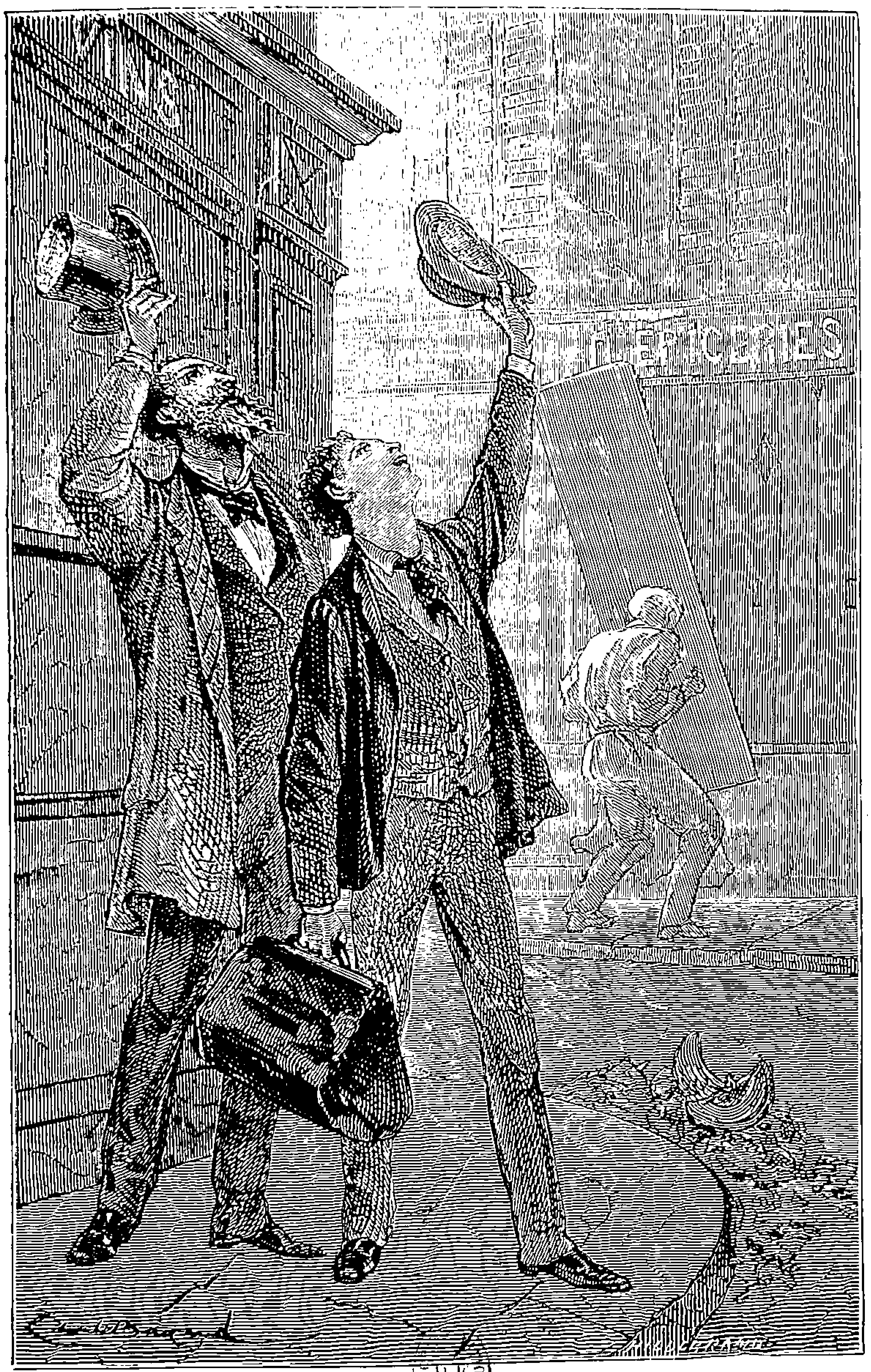
n'avait pas reparu et le médecin était content. « Je vous ai dit dès l'abord qu'il nous fallait du temps, répétait-il; plus tard, un voyage, des distractions douces; nous le tirerons de là,... et il n'en restera pas trace, » avait-il ajouté en lisant une question dans les yeux d'Élisabeth. Elle laissait l'avenir et ses difficultés entre les mains de Dieu. Nulle part on n'apprend mieux à vivre au jour le jour qu'auprès du lit d'un malade. Déjà elle avait dû faire vendre un coupon de rente. « Quand il sera guéri, je travaillerai, pensait-elle : on peut toujours gagner son pain avec l'aide de Dieu; » et elle se reposait sur ce puissant secours, portée à travers l'épreuve du moment par ce courage et cette force surhumaine qui naissent sous les pas de la nécessité par la grâce de Celui qui impose le fardeau.

Il était sept heures du matin, Élisabeth quittait la chambre de Pierre; la garde la remplaçait alors et elle consentait à se reposer deux ou trois heures avant de préparer le déjeuner. Henri se tirait d'affaire le matin, arrangeant le salon avec une activité silencieuse. « Je suis ton Henriette, » disait-il quelquefois en riant à Élisabeth. Celle-ci songeait à une petite sœur Henriette qu'elle avait tenue naguère dans ses bras pendant quelques mois. « J'aurais bien besoin d'une sœur en ce moment, disait-elle en caressant la joue d'Henri; tu m'en tiens lieu. »

A sept heures, Henri n'était pas encore levé; Élisabeth entr'ouvrit la fenêtre et se pencha pour respirer l'air du matin. Sur le trottoir, en face de la maison, mar-

chaient deux hommes; ils ne semblaient pas pressés d'aller à leurs affaires, ils se promenaient lentement comme s'ils attendaient. Élisabeth tressaillit : c'était Marc, et avec Marc.. Est-il possible?... C'est bien René Surbach. Elle recula d'un pas ; sans savoir pourquoi, un torrent de joie lui remplit le cœur, elle se sentait défaillir; la seconde d'après, elle était de nouveau à la fenêtre agitant son mouchoir. Les yeux des voyageurs se dirigeaient souvent vers le cinquième étage; ils aperçurent Élisabeth. « Nous montons, » criait Marc. Ce fut René qui posa le premier le pied sur les marches de l'escalier; en arrivant à la porte, il se recula pour laisser passer Marc. Élisabeth était là, pâle, maigre, l'air fatigué, mais les yeux rayonnants de joie. « Il va mieux, disait-elle, il a bien dormi. — Et toi, quand as-tu dormi? s'écria Marc; tu as l'air d'un revenant. Voilà deux heures que nous nous promenons de long en large sur le trottoir de peur de vous réveiller; si j'avais su, je serais monté pour te faire coucher. — Ne parle pas si haut, il doit s'être endormi; j'allais me coucher : je dors le matin. »

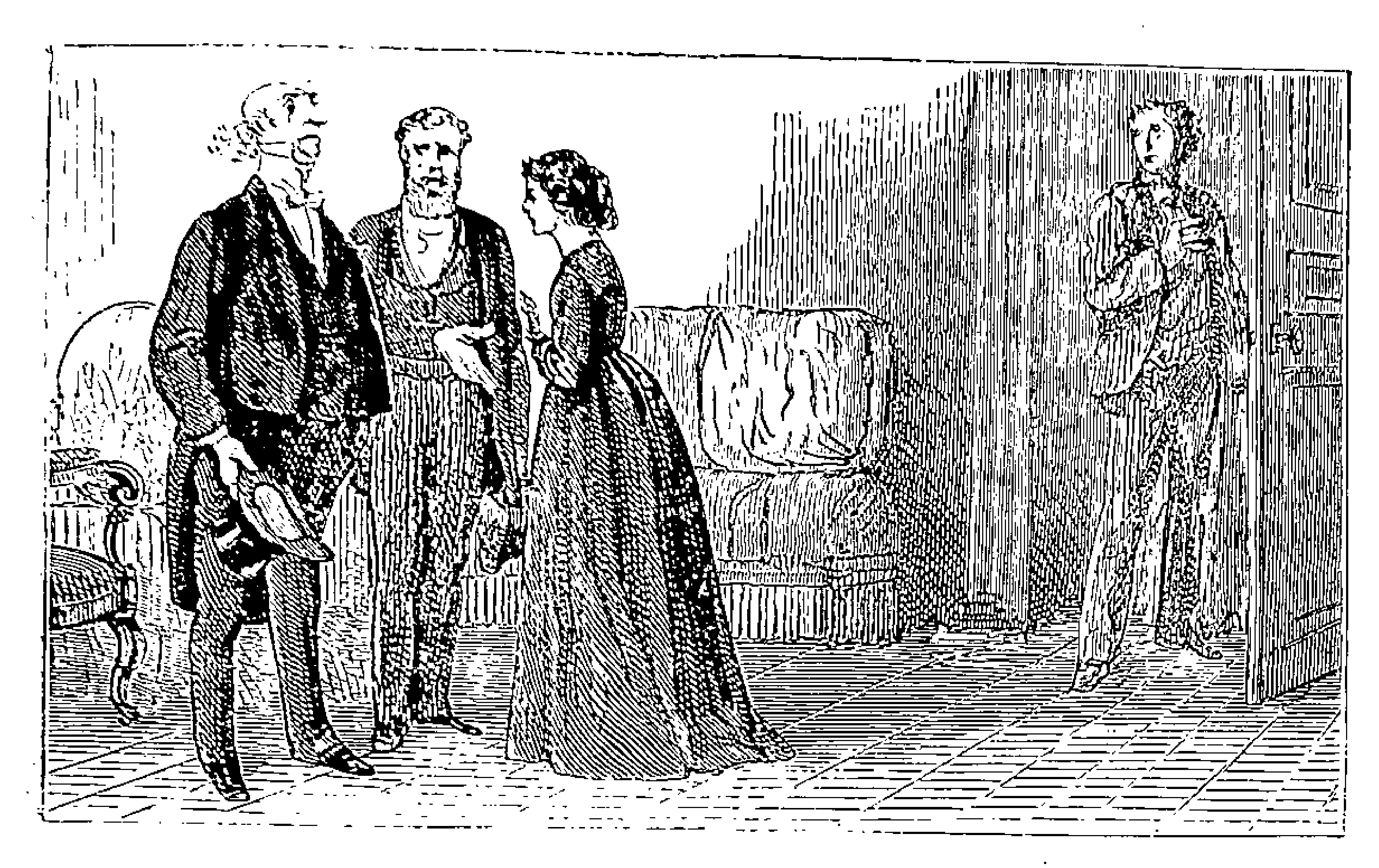
Élisabeth avait attiré son frère et M. Surbach dans le petit salon; d'un geste elle leur montra la porte : « Il est là dans ma chambre; Henri couche dans la tienne, Marc, et j'ai pris son petit coin. » Elle parlait avec cet oubli du monde extérieur auquel on arrive tout naturellement en soignant un malade chéri; depuis dix jours, la vie du dehors n'existait pour Élisabeth que par rapport avec l'existence de Pierre. René Surbach le compre-



Nous montons, criait Marc.

naît, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le cœur un peu serré. « Ne faites pas de bruit, il dort, » était-ce tout ce qu'elle trouvait à leur dire ? Elle n'avait même pas paru s'étonner de leur présence. Il se trompait; pour la première fois, René était impatient et injuste. Élisabeth se retourna tout à coup vers lui. « Vous êtes bien bon, » dit-elle. Marc l'entraîna dans sa chambre. « Maintenant tu vas dormir, dit-il : René et moi nous veillerons au reste. — Vous avez passé la nuit en chemin de fer. — Tu as passé dix nuits! » Élisabeth ne répondit pas; avec le secours était venu le sentiment de la fatigue; elle s'assoupissait dans son fauteuil; dix minutes plus tard, elle était couchée et dormait profondément : « J'espère qu'ils ne le réveilleront pas en parlant trop haut, » avait-elle murmuré en fermant les yeux.





Je vous dis seulement ceci.

CHAPITRE XXIII

Une question.

Élisabeth dormit longtemps, instinctivement calmée par la présence des voyageurs; lorsqu'elle se réveilla, honteuse de son long repos, elle s'habilla en toute hâte et courut à la chambre du malade; Pierre avait les yeux ouverts; la main dans celle de Marc, il souriait. L'affection de la première enfance avait reparu sur le visage des deux frères; l'indifférence de l'un, l'étourderie de l'autre, s'étaient évanouies devant la souffrance et l'inquiétude. Élisabeth avait souvent amèrement regretté leur désaccord; elle remerciait Dieu dans son cœur, lorsqu'elle s'approcha du lit de Pierre. « J'ai bien

dormi ! » dit-il doucement. « Tu as fait venir les meilleurs médecins. — Ils sont venus tout seuls, » murmura Élisabeth. Son cœur débordait de reconnaissance.

« René est allé s'installer à l'hôtel, reprit Marc, il a des affaires qui l'occuperont toute la journée, » m'a-t-il dit.

Les affaires de M. Surbach étaient sans doute concentrées dans le faubourg Saint-Jacques, car au bout de deux heures il montait rapidement les cinq étages. Henri ouvrit la porte : « Si vous ne m'aviez pas écrit, nous n'aurions jamais su comment les choses allaient ici », dit-il à l'écolier en lui serrant affectueusement la main. « Si vous ne m'aviez pas écrit le premier, je n'aurais jamais osé, » repartit Henri simplement. Il avait été très-étonné en recevant la lettre de M. Surbach.

Élisabeth était dans le salon, préparant la table pour le déjeuner tardif. « Je viens de voir votre médecin qui paraît intelligent, dit René; il regarde le danger comme tout à fait passé, mais, pour sa propre satisfaction, pour la vôtre, comme pour celle de mon père, il voudrait appeler en consultation son maître, le docteur Berchet. Permettez-vous qu'il lui donne rendez-vous?»

Élisabeth écoutait avec anxiété. « Sur l'avenir...? il ne vous a rien dit sur l'état de Pierre...?... après...? quand il sera guéri? — Il m'a dit que Pierre avait besoin de repos et de distraction, mais qu'à cette condition il retrouverait toutes ses forces comme toutes ses facultés. »

Cette réponse si nette, si complète, causa à Élisabeth une émotion profonde; elle s'appuya sur la table pour

se soutenir. René fit un pas vers elle, et s'arrêta par un violent effort. « A quatre heures, n'est-ce pas? » Élisabeth inclina la tête et René disparut. S'il passa dix fois dans la journée devant la maison, s'arrêtant pour regarder aux fenêtres du cinquième étage, il était probablement sur le chemin de ses affaires.

Les deux médecins arrivèrent à quatre heures, exacts comme des gens pressés. Élisabeth avait prévenu Pierre de leur visite, à demi-voix, de cet accent calme et caressant qu'on prend naturellement pour parler aux malades. Il ferma les yeux avec un léger sourire. « C'est René, laissons faire René, » dit Marc; et Pierre s'endormit.

Il dormait encore lorsque le célèbre praticien entra dans la chambre; il examina en silence ce visage pâle et ces traits amaigris, délicats et fins malgré la maladie; les yeux s'entr'ouvrirent; à moitié éveillé, Pierre contempla son médecin. La visite commença, minutieuse, complète; le regard du jeune homme avait ému le docteur par son interrogation pénétrante et grave. Lorsque toutes les questions eurent été posées, toutes les parties du corps examinées, le grand médecin replaça le malade sur ses oreillers avec la tendresse d'une femme, puis il se pencha vers lui : « Vous vivrez et vous serez un homme, » dit-il tout bas; et sortant rapidement de la chambre, il causa quelques instants avec son élève, pour se tourner ensuite vers Élisabeth, immobile auprès de la fenêtre. « Monsieur, et il indiquait le jeune médecin, vous donnera le traitement en

détail, il est très-simple; je vous dis seulement ceci, faites-le reposer, qu'il se distraie pendant trois mois, qu'il fasse un voyage, qu'il respire un air pur, pas trop froid : voilà l'hiver qui vient; qu'il ne touche pas un livre; et quand il reviendra, il reprendra les études qu'il voudra; s'il ne réussit pas, cela m'étonnera beaucoup. Il ne lui faut que du repos et des bifsteks. » Il sortit, accompagné de son élève, sans qu'Élisabeth eût eu le temps de le remercier, sans qu'elle pût demander au jeune médecin s'il reviendrait comme de coutume dans la soirée; les paroles s'étaient éteintes sur ses lèvres. « Une femme qui ne parle pas et qui ne pleure pas, disait le docteur en descendant l'escalier, c'est la première que je rencontre. »

Élisabeth ne pleurait pas, mais elle parlait à Dieu; elle avait trouvé Pierre endormi de nouveau, un sourire sur les lèvres; malgré sa faiblesse, les paroles du docteur avaient pénétré dans son âme comme un inestimable soulagement, et tout bien-être amenant le sommeil chez un malade, il avait fermé les yeux et reposait paisiblement. Sa sœur restait assise au pied de son lit, immobile comme lui; la tête appuyée dans ses mains, elle rendait grâces à Dieu. Toutes les préoccupations ordinaires de la pauvreté fière avaient disparu; la petite fortune de la sœur suffisait pour assurer au frère les trois mois de repos et de distraction que demandait le docteur : Élisabeth se sentait prête à travailler toute sa vie pour obtenir seulement ces trois mois. L'idée ne lui vint pas un instant que le sacrifice pourrait peser éga-

lement sur tous, si même il n'était pas juste que le petit capital de Pierre payât les frais auxquels le mince revenu ne pouvait suffire. Instinctivement, Élisabeth se sentait toujours responsable du bien-être de tous; c'était elle qui assumait naturellement le fardeau. Elle ne savait même pas qu'elle faisait un sacrifice; elle se dévouait comme on respire l'air nécessaire à l'existence.

Lorsque Marc reparut pour le dîner, amenant avec lui René Surbach, il recula d'étonnement en voyant Élisabeth. « Tu n'as plus la même figure que ce matin, » s'écria-t-il.— « Ah ! c'est que j'ai vu le médecin, *votre* médecin, » et elle se tournait vers René. Elle raconta ce qu'il avait dit : sa voix tremblait un peu, Marc la fit asseoir. « Et au travers de tout cela, tu as fait le dîner, je parie; » dit-il avec un tendre reproche. « Ne fallait-il pas vous laisser mourir de faim? Mme Jupin (la bonne garde) ne sait faire que la soupe. » Élisabeth riait en achevant de mettre le couvert. Henri s'élança sur elle, et lui ôta les assiettes des mains : « C'est mon affaire, » dit-il. Elle se laissa pousser sur un fauteuil. « Vous aurez beau faire, vous n'obtiendrez pas de moi l'oisiveté d'une grande dame, » disait-elle. « Non, vous n'êtes qu'une grande âme, » pensait René.

Nouvel acte d'autorité après le dîner. Élisabeth fut obligée d'aller se coucher! « Croyez-vous que je sois venu ici pour dormir dans un lit? » demanda M. Surbach d'un air grave. Élisabeth rougit. « Je ne sais pas pourquoi vous êtes venu, » répondit-elle en baissant la voix, comme si elle avait des remords de conscience.

« Vous ne le savez pas ? répéta René, eh bien ! je vous l'apprendrai un de ces jours. » Et il s'installa auprès du lit de Pierre.

Jamais garde ne fut plus exacte, jamais malade ne fut plus docile. Pierre, bien portant, avait résisté à l'influence de René tout en l'admirant ; malade, il succomba comme le reste de la famille. Lorsqu'il entr'ouvrait les yeux et voyait le visage calme, les yeux attentifs, le front serein du jeune maître de forges, il se retournait dans son lit avec un soupir de satisfaction, obéissant au signe de René, et s'endormait de nouveau. Marc essaya une nuit de remplacer M. Surbach « qui doit être épuisé de fatigue », disait Élisabeth, ne mesurant pas les forces des autres sur les siennes. La tentative ne réussit pas ; Pierre voulait causer quand son frère était réveillé ; Marc dormait lorsque Pierre demandait à boire. René reprit possession de son fauteuil. « Vous n'avez pas d'autre alternative, » disait-il en riant. Élisabeth protestait. « Vous n'avez pas d'autre alternative, répétait René, car votre idée est inadmissible, mademoiselle. » Henri ouvrait de grands yeux, il n'était pas accoutumé à ce ton d'autorité à l'égard de sa sœur.

M. Surbach n'était pas encore satisfait. Il passait toutes les nuits dans la chambre du malade ; mais, le jour, Élisabeth y régnait en souveraine maîtresse. René avait ou trouvait des affaires, il n'accablait personne de sa présence. Ce fut donc avec un certain étonnement qu'après quinze jours de cette vie à la fois commune et

séparée, Élisabeth vit M. Surbach entrer dans la chambre de Pierre, au milieu de la journée ; il se pencha vers le malade, toujours de plus en plus fort, gai et facile à vivre ; la froideur de caractère et le calme naturels à Pierre contribuaient puissamment à sa guérison. « Dans quinze jours vous pourrez voyager, dit-il, et vous prendrez le chemin de Montreux. » On avait décidé de choisir un coin abrité au bord du lac de Genève ; les jours devenaient courts, on était au commencement d'octobre ; il fallait songer au voyage. Pierre sourit. « Quel voyageur je vais faire ! c'est tout au plus si je sais manger ma soupe, et j'ai oublié le nom de toutes les montagnes ! C'est égal, c'est l'affaire d'Élisabeth ! » Mais ses yeux brillaient de plaisir.

Au fond, Élisabeth était plus effrayée que lui de l'entreprise. Elle se leva comme pour laisser M. Surbach seul auprès de son frère ; il la suivit dans le salon.

« Vous êtes inquiète ? demanda-t-il brusquement. C'est absurde, » Mais Élisabeth ne niait pas son effroi : « je n'aurai pas peur quand il faudra partir. »

« Élisabeth ! — et la voix de René prenait un indicible accent de tendresse, — voulez-vous me permettre de vous accompagner ? »

Elle tressaillit, et le regardait sans comprendre. « Voulez-vous me donner le droit de vous accompagner toujours ? reprit-il, de vous aider à guérir Pierre, à faire travailler Marc, à élever Henri ? voulez-vous être ma femme ? »

Et comme elle rougissait : « Mon affection pour vous

date du jour où je vous ai vue pour la première fois, le jour où vous m'avez si mal reçu, » ajouta-t-il avec un peu de rancune.

Élisabeth n'avait pas répondu, son regard si franc d'ordinaire s'était voilé, elle avait baissé les yeux et semblait réfléchir, puis regardant tout à coup en face celui qui lui demandait le plus grand don qu'une créature puisse faire à une autre créature : « Je ne savais pas que je pensais à vous, » dit-elle simplement. « Et moi, je ne savais pas qu'on pût être si heureux, » murmurait M. Surbach.





M. Delahais bondit sur son fauteuil.

CHAPITRE XXIV

Lutte et victoire

On causait depuis trois heures; Marc était entré, Henri avait traversé deux fois le salon, Pierre avait appelé ses garde-malade, mais la conversation avait repris son cours en dépit de toutes les interruptions. René racontait toute sa vie avec un épanchement qui l'étonnait lui-même : « Maintenant, dit-il en se levant, pendant que vous retournez auprès de Pierre, il faut que j'écrive à ma mère pour lui dire ma bonne nouvelle. » Élisabeth le regarda avec étonnement : « Vous n'aviez pas parlé à votre mère ? demanda-t-elle. — Avant de vous parler à vous ? » Le ton de René expri-

mait le reproche. Elle hocha la tête : « Mon oncle ne sera pas content, dit-elle à demi-voix, il n'aimait pas mon père. »

Ce fut le tour de René de tressaillir. Bon et facile d'ordinaire, M. Delahais avait conservé un souvenir amer pour l'homme qui l'avait séparé de sa sœur, qui n'avait pas rendu celle-ci heureuse et qui avait fini par laisser ruiner ses enfants. Mme Delahais était de tout point l'écho de son mari. René réfléchit un instant.

« Au lieu d'écrire, je vais partir pour la Forge, dit-il; quand je serai là, personne ne me disputera mon bonheur. — Et vous me laisserez le loisir de soigner Pierre, dit Élisabeth en riant. — Je reviendrai vous aider à le soigner. » Le train de nuit emporta René. Pendant qu'il volait sur les ailes de la vapeur, Élisabeth, à côté de Pierre endormi, veillait, réfléchissait, priait et prenait son parti. René ne connaissait pas encore l'énergique volonté de la femme qu'il aimait.

M. Delahais venait de descendre au bureau, et il commençait à dépouiller le courrier, lorsque la porte s'ouvrit; René parut sur le seuil. « Ah! te voilà, mon garçon, dit le vieux maître de forges d'un accent joyeux; à la bonne heure, nous allons rentrer dans l'ordre. Pourquoi n'as-tu pas écrit? Comment es-tu venu de la station? Nous ne savions pas ce que tu devenais. Comment va mon neveu Pierre? As-tu ramené Marc?

— Pierre va mieux et je n'ai pas ramené Marc, » dit

René. Puis, faisant un pas vers le bureau de son beau-père, il ajouta d'une voix basse :

« Hier j'ai conclu la plus grande affaire de ma vie, j'ai demandé à Mlle de Banville d'être ma femme. » M. Delahais bondit sur son fauteuil. « Et elle t'a refusé, puisque te voilà ! C'est bien ça ! l'orgueil de son père ! Tant mieux, ma foi, une fille sans le sou, et la fille de Banville ! je ne sais pas ce que nous aurions fait ta mère et moi si elle avait dit oui. — Et elle a dit oui, » reprit René en fronçant légèrement le sourcil.

M. Delahais se laissa retomber sur son fauteuil avec un gémissement sourd. Il connaissait le ferme caractère de son beau-fils, sa prévoyante sagesse et la prudence réfléchie de sa conduite, mais il connaissait aussi ce qu'il appelait « son entêtement »; il tenta cependant un effort : « A qui ressemble-t-elle? à ma sœur?... Non, ma pauvre Marie n'aurait jamais eu la force... » Il s'arrêta en s'apercevant qu'il s'embarquait dans un éloge de la conduite d'Élisabeth : « Elle est comme son père, elle fait comme lui des chiffres toute la journée, elle laisse ses frères aller comme ils peuvent : l'un fait des dettes qu'il faut que je paye, l'autre tombe malade et il faut que tu ailles le soigner; elle dormait la nuit pendant que tu veillais, et le jour, Dieu sait comment allait son ménage !... Pourquoi ris-tu ? » Et il faisait un geste de colère en regardant René toujours debout devant lui.

René avait repris sa gravité ordinaire : « Je riais en pensant à ce que vous diriez si vous aviez vu le petit appar-

tement de Mlle de Banville, même dans ce moment, sans domestique et avec un malade qu'il faut veiller nuit et jour; mon père, vous me connaissez, estimez Élisabeth sur ma parole, je vous réponds que vous ne tarderez pas à l'aimer. »

M. Delahais était ému; le ton presque suppliant de René en lui rappelant la confiance qu'il lui avait toujours témoignée, triompha des restes de sa répugnance : « Je ne t'ai jamais connu pensant à te marier, » dit-il en riant; mais il s'était levé et tendait la main à son beau-fils. « C'est égal, tu mérites toute la confiance que j'ai à te donner, et ce serait drôle tout de même si je me querellais avec toi parce que tu veux épouser ma nièce, la fille de ma pauvre sœur; allons chez ta mère... Elle a de certaines idées... il vaut mieux que je sois là au premier moment. »

Mme Delahais n'avait pas beaucoup d'idées et elle y tenait en conséquence de leur rareté. Depuis plusieurs mois, elle avait conçu pour son fils un projet de mariage qui l'enchantait; M. Luçay, riche propriétaire des environs, veuf et trop âgé pour songer à se remarier une troisième fois, avait retiré de pension sa fille unique, « qui serait aisément sa petite-fille, » disait Mme Delahais. Mlle Luçay était petite, blonde, fraîche, elle aimait la danse et faisait à merveille la tapisserie. Mme Delahais faisait aussi beaucoup de tapisserie, et avait fort aimé la danse quand elle était jeune. Mlle Luçay lui plaisait, elle n'avait pas peur d'elle, et son père l'eût volontiers donnée à René Surbach, dont le caractère était partout



Si vous êtes content, dit-elle.

estimé. Quel beau projet tout à coup détruit pour une fantaisie de René! Tous les torts de M. de Banville étaient ressuscités et attribués à sa fille; aux plaintes contre la situation d'Élisabeth, passée et présente, se mêlaient des regrets sur Mlle Luçay, incompréhensibles pour René, qui n'avait jamais remarqué la jeune fille. M. Delahais réussit enfin à faire taire sa femme par un mot et par un signe. « Si vous êtes content ! dit-elle non sans humeur, il faut donc que je le sois. » René l'embrassa sans lui laisser le temps d'en dire davantage. « Je vous assure que vous l'aimerez, » répétait-il avec une inébranlable confiance. Sa mère se laissa aisément fléchir, elle n'avait jamais eu d'autre enfant que René : « Tu as toujours su ce que tu voulais, dit-elle en l'embrassant à son tour. Quand tu étais petit, et que tu demandais un bonbon rose, tu criais si l'on t'en donnait un blanc tout pareil : il fallait en venir à te donner aussi le rose.

— Je n'en demande pas tant cette fois, dit René en riant : il serait difficile de trouver la pareille de Mlle de Banville, blanche ou rose. » Il avait le cœur soulagé, il aimait trop sa mère et devait trop de reconnaissance à M. Delahais pour ne pas désirer leur cordial consentement à son mariage : « Je ne leur donne pas trois mois pour ne plus pouvoir se passer d'Élisabeth ! » pensait-il.

La consternation des parents fut grande lorsqu'ils apprirent que M Surbach se préparait à partir de nouveau. Déjà M. Delahais avait mis ses pantoufles et son

bonnet grec et s'était installé dans son fauteuil au coin du feu, comme un homme délivré d'un pesant fardeau. « M. Surbach est arrivé, » disait-il aux contre-maîtres qui venaient lui demander des ordres. « Je suis parti quelques heures après notre première conversation, » représentait René. « Alors tu ne sais pas quand tu te marieras ? » L'imagination de Mme Delahais allait déjà aux préparatifs de la noce.

René se mit à rire. « Le plus tôt que je pourrai. » — Et ses frères ? Que deviendront-ils quand vous serez ici ? » M. Surbach ne riait plus. « Partout où Élisabeth aura un toit, ses frères auront le leur. — Tu as promis cela ? » M. Delahais paraissait un peu inquiet. Son beau-fils se redressa : « On ne me l'a pas demandé ; si vous aviez vu Élisabeth avec ses frères, vous ne songeriez pas à les séparer. Je vais aux ateliers, venez-vous avec moi, mon père ? » Mais M. Delahais s'enfonça dans son fauteuil : « J'aurai bien le temps d'y aller quand tu seras parti, dit-il, je jouis de mon bon temps, il ne sera pas long ; » et les deux vieux parents, étonnés et contrariés, retrouvèrent leur calme et leur gaieté en faisant des arrangements pour donner à René, à sa femme, « à tous les frères qu'on voudrait, » la jolie petite maison à l'entrée des bois que M. Delahais venait de faire construire. « J'avais toujours cru que ce serait pour Mlle Luçay, » reprenait parfois Mme Delahais. « Eh bien ! ce sera pour Mlle de Banville, René a bien le droit de choisir, » répondait son mari ; et l'on reprenait la grande question de l'ameublement, pièce par pièce. Rien n'adoucit

autant un désappointement que le désir de faire plaisir aux autres.

Depuis quarante-huit heures seulement René avait parlé, depuis quarante-huit heures seulement le voile qui couvrait aux yeux d'Élisabeth le sentiment qui couvait dans son âme s'était déchiré tout à coup, et déjà il lui semblait que M. Surbach était indispensable à sa vie. Elle n'avait rien révélé à ses frères; Marc pouvait avoir quelques soupçons, mais le brusque départ de René troublait ses idées : « Elle est capable de l'avoir refusé ! » pensait-il avec colère, mais il n'osait pas hasarder une question. Élisabeth n'avait pas dit que M. Surbach dût revenir bientôt.

Il était là, au bout de trois jours, avant que personne l'attendît, à ce que prétendait Élisabeth, qui l'attendait depuis le moment de son départ, et les bonnes nouvelles qu'il apportait se reflétèrent bientôt sur le grave visage qu'il avait trouvé appuyé contre la vitre d'une fenêtre dans le petit salon. « Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous hâter, dit René en terminant son récit, et il prenait entre ses deux mains les mains de sa fiancée; Pierre sera bientôt en état de partir, et nous irons faire notre voyage de noces en Suisse. »

— René ! » la voix d'Élisabeth se voilait un peu, « René, je ne me marierai que lorsque ma tâche sera accomplie, quand mes frères n'auront plus besoin de moi, et qu'ils auront une carrière.

— Même Henri ? » M. Surbach prenait la chose en plai-

santerie, mais un éclair d'inquiétude lui avait traversé le cœur ; Élisabeth ne riait pas.

« Henri ? je ne sais pas... il est bien jeune... Nous pourrions peut-être l'élever à nous deux... à la Forge, » elle rougissait violemment en parlant ainsi, « mais je ne quitterai pas Marc et Pierre tant qu'ils ne seront pas entrés l'un à Saint-Cyr, l'autre à l'École polytechnique, si Dieu nous fait cette grâce, » ajouta-t-elle à demi-voix.

« Et combien de temps vous faut-il pour tout cela ? » demanda René, qui s'était levé et dont le regard exprimait une colère contenue. Les deux caractères réservés et fiers, les deux fortes natures semblaient sur le point d'entrer en lutte ouverte ; Élisabeth, toute résolue qu'elle fût, jeta sur son fiancé un regard suppliant.

« Le temps que Dieu voudra, » dit-elle doucement.

René se tut ; les paroles qui venaient sur ses lèvres étaient indignes de lui comme d'Élisabeth, il le sentait et maîtrisait sa colère par un violent effort. « Et moi ? demanda-t-il enfin.

— Nous attendrons et nous espérerons, dit Élisabeth. Jusqu'à présent, j'ai toujours attendu sans espérance. »

Ces quelques mots remirent devant les yeux de René la profonde solitude des orphelins, le devoir que Dieu avait imposé à Élisabeth et qu'elle avait le droit d'accomplir jusqu'au bout ; il se mit à marcher de long en large dans la chambre. « Pierre dort ! » une main légère se posait sur son bras, il s'arrêta et s'assit, sans parler,

la tête dans ses mains. Élisabeth reprit : « C'est mon devoir, René, vous ne voudriez pas que je débutasse dans notre vie nouvelle en négligeant mon devoir. Ils n'ont que moi !

— Et moi ! réclama M. Surbach qui semblait ne pouvoir parler que par monosyllabes.

— Et vous ; vous m'aiderez à faire mon devoir. »

René se releva d'un bond : « Toujours le devoir, s'écria-t-il : quel devoir voyez-vous là ? Pourquoi ne viendraient-ils pas tous à la Forge ? Mon père comptait nous donner une maison à l'entrée des bois... Pauvre petite maison, ma mère la meublait déjà en imagination... Elle attendra. »

Élisabeth vit que la partie était gagnée, René se débattait encore contre une conviction douloureuse, mais il cédait : « Les garçons me donneraient trop à faire, dit-elle en souriant cette fois, on ne peut pas remplir deux premiers devoirs ; maintenant ils passent pour moi avant tout le reste ; plus tard... »

Élisabeth avait vaincu, M. Surbach n'insista plus. La ferme résolution de sa fiancée l'avait replacé en face des austères principes qui avaient toujours réglé sa vie ; sa raison comprenait toutes les raisons qui attachaient indissolublement la sœur à l'existence des frères ; il voyait Pierre malade, à peine convalescent, réclamant les soins les plus constants pendant de longs mois peut-être ; il sentait que Marc avait besoin d'Élisabeth et que son lucide et ferme enseignement pouvait seul le mettre en mesure de passer enfin ses examens ; il admirait la

puissance du devoir sur l'âme de Mlle de Banville, mais il était homme; son affection comme l'égoïsme naturel de son cœur se révoltait contre le sacrifice : « Le fait est qu'elle ne m'aime pas! » se disait-il le soir lorsqu'il fut rentré dans sa chambre d'hôtel.

Heureusement, René était chrétien, et lorsqu'il se mit à genoux pour prier, sa colère s'évanouit, il examina devant Dieu ses motifs, la conduite d'Élisabeth, et il apprit à se mieux connaître qu'il n'avait fait jusqu'alors. « Je suis un égoïste, se dit-il; si elle ne m'aimait pas, elle aurait bien raison. » Au fond de son âme, il sentait qu'il avait fait tort à Élisabeth, en doutant de son affection parce que son devoir était le plus fort. Il courba sa tête sous la volonté de Dieu, dont il reconnaissait la main dans la résolution de Mlle de Banville. « J'aurais été trop heureux! se dit-il en soupirant, il faut attendre! » Et il ne refusa plus la conversation sur ce sujet comme il avait fait la veille pendant toute la soirée, au grand chagrin d'Élisabeth. Elle lui avait demandé de ne pas parler à ses frères du retard apporté pour eux à son mariage. « Ils n'ont pas besoin d'apprendre que je leur appartiens, » dit-elle, avec plus de franchise que de réflexion.

« Vous avez promis d'être ma femme et je vous prête à vos frères, » dit René; il avait raison; Élisabeth le sentit et lui demanda pardon d'un regard; mais la victoire que M. Surbach avait remportée sur lui-même était complète; il souriait en écoutant les projets d'Élisabeth, auxquels son expérience de la vie apportait de

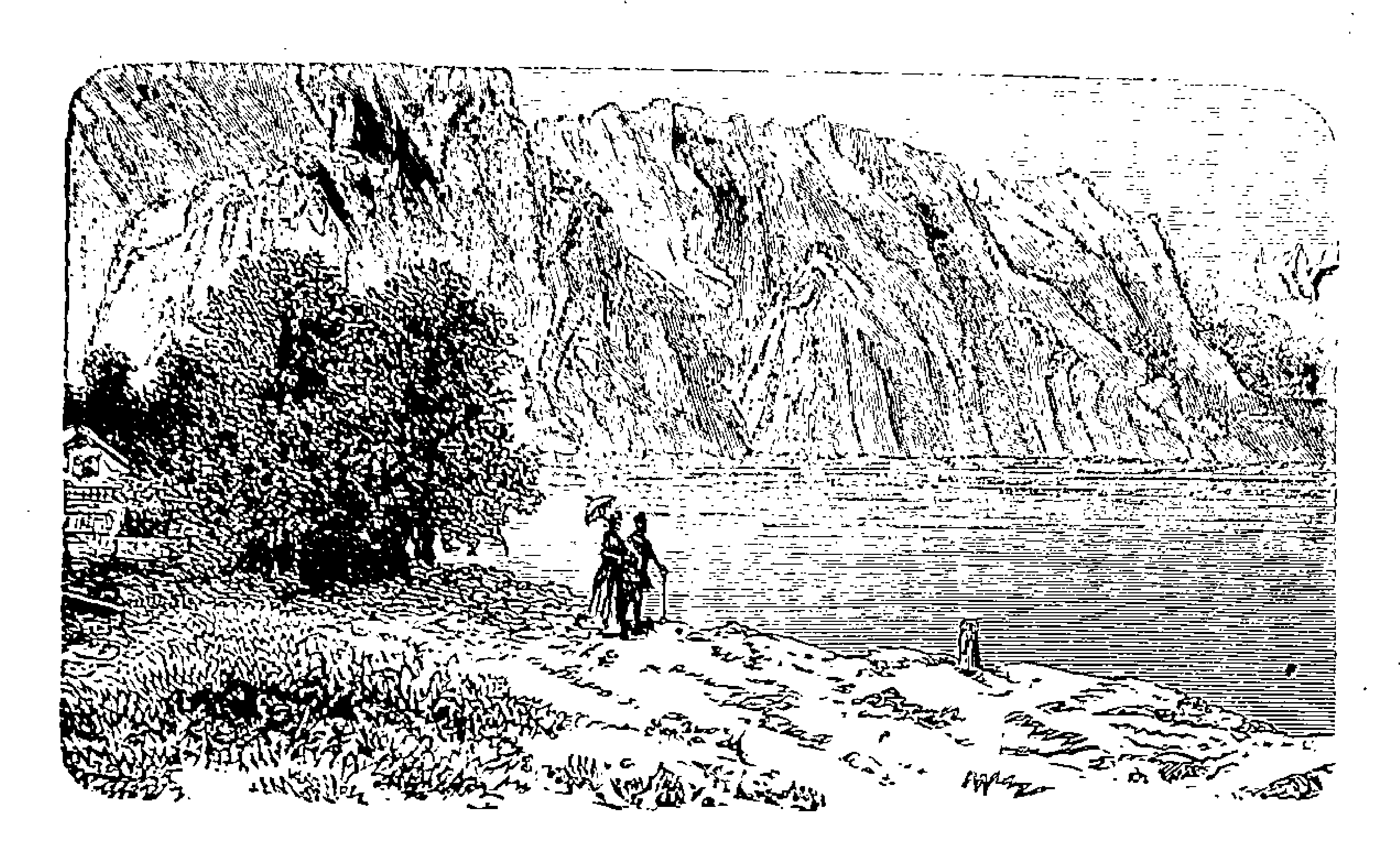
fréquentes améliorations. A chaque instant, Élisabeth voyait les difficultés s'aplanir devant ses pas. Elle était résolue à n'accepter l'aide de *personne* jusqu'au jour de son mariage. « Nous nous suffirons comme nous l'avons toujours fait, » dit-elle avec un peu de hauteur. M. Surbach riait : « Suffisez-vous, je veux bien, mais avec le capital de votre petite fortune ; les billets de chemins de fer et le chalet au bord du lac emporteraient à eux seuls le revenu. »

Élisabeth rougit : « La fortune est déjà entamée.

— Pas trop pour aller jusqu'au bout de l'attente, que vous prolongerez le moins possible, n'est-pas ?

— Je vous le promets, » dit Élisabeth, et son fiancé se contenta de cette assurance. « Elle m'aimera un jour ! » pensait-il. Personne ne savait ce que le cœur d'Élisabeth renfermait de profonde tendresse. Elle n'osait pas se l'avouer à elle-même.





Il entraînait Élisabeth dans ses expéditions.

CHAPITRE XXV

Le couronnement de l'œuvre.

Depuis plus de deux mois, Pierre et Élisabeth étaient établis à Montreux; deux petites chambres éblouissantes de propreté, dans une *pension* tranquille, avaient été préparées d'avance, sur l'ordre de René Surbach, qui avait consenti à retarder son bonheur, mais qui n'avait pas renoncé à prendre soin d'Élisabeth. « Je ne me fie pas à vous, écrivait René rentré dans ses foyers; Marc m'a révélé que votre système d'économie consistait à vous passer de tout: c'est pourquoi je me suis permis de veiller à vos arrangements; j'avais peur que vous ne pratiquassiez à fond vos idées sur mon ami Pierre, mainte-

nant que vous l'avez à vous toute seule. Puisque nous avons réussi à sous-louer le cher petit logis de la rue Saint-Jacques en attendant de l'abandonner complétement, vous n'avez pas le souci de deux loyers et vous pouvez vous consacrer à contempler le lac et à faire la conquête de Pierre. »

Élisabeth souriait en repliant la lettre ; elle avait, en effet, conquis ou elle était en train de conquérir le cœur un peu sec du seul frère de l'affection duquel elle ne se fût pas sentie bien sûre jusqu'alors. Pierre avait toujours estimé Élisabeth « par-dessus toutes les femmes », comme il disait majestueusement ; il comprenait mieux que Marc ou Henri les sacrifices qu'elle avait faits pour eux, parce qu'il aurait été incapable de les accomplir, mais il n'aimait pas véritablement sa sœur, parce qu'il n'aimait personne que lui-même. La maladie, la faiblesse, la dépendance, lui avaient appris le besoin qu'il avait des autres, d'*une* autre, car, toujours exclusif, il ne désirait que la présence d'Élisabeth et les soins d'Élisabeth. Tant qu'ils étaient restés à Paris, elle comprenait, sans en rien dire, qu'il n'acceptait les services de René ou de Marc que par égard pour elle ; à Montreux, il était parfaitement heureux, non qu'il fût sensible aux merveilleuses beautés que la nature déployait sous ses yeux et qui enchantaient Élisabeth au point de lui faire perdre de longues heures à les contempler, mais il sentait ses forces augmenter chaque jour ; il entreprenait de semaine en semaine de plus longues promenades, constatant silencieusement en même temps quelque retour de

mémoire, quelque progrès de son intelligence fatiguée. Il courait les montagnes quand le froid n'était pas trop vif, ou ramait avec délices sur le lac; parfois il entraînait Élisabeth dans ses expéditions, et, lorsqu'il la laissait seule, il rentrait d'un air si joyeux et causait si gaiement, qu'Élisabeth bénissait Dieu dans son cœur.

« Tu travailles toujours, » dit Pierre un soir qu'il voyait les vieux livres de mathématiques soigneusement rangés sur une planche à côté d'une grammaire et d'un dictionnaire allemands. Élisabeth n'avait point de dispositions pour les langues, mais René savait l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol : elle avait résolu de s'instruire, et, avec son courage ordinaire, elle s'était attaquée à l'allemand. « Je sais l'anglais et j'apprendrai le reste plus tard, » disait-elle. C'était donc sur les complications de la grammaire allemande qu'elle fronçait les sourcils, comme elle faisait naguère à la Treille en face de ses problèmes d'algèbre. « Je fais des mathématiques pour me délasser, » confia-t-elle à Pierre en lui racontant comiquement ses luttes avec l'idiome germanique. Pierre leva les mains au ciel : « Quel repos! Enfin, si tu veux te rafraîchir complétement, ce qui n'est pas bien nécessaire avec les glaces qui nous entourent, je crois que nous pourrions commencer à travailler ensemble. Le docteur avait dit trois mois; les voilà presque passés, et j'ai mis le nez dans les livres; je me souviens à peu près de tout ce que je savais. Ce n'est pas grand'chose en comparaison de ce qu'il me reste à apprendre, » ajouta-t-il avec un soupir.

Élisabeth regardait son frère; un sourire un peu malin errait sur ses lèvres. Depuis qu'Élisabeth était heureuse, heureuse de l'affection de René Surbach, elle était devenue plus gaie, et ses frères riaient de la voir rire parfois avec l'abandon d'un enfant. Elle ne répondait pas, et Pierre la regarda à son tour, non sans étonnement. Bientôt son regard brillant mais froid, devint moins résolu; il baissa les yeux: « Tu te souviens de ce que je disais autrefois, que jamais je n'aurais recours aux connaissances d'une femme ? » demanda-t-il à demi-voix. Élisabeth fit un signe de tête, tendre, mais triomphant. « Tu as raison, continua Pierre, et ce n'est pas seulement parce que j'ai été malade, presque idiot, que je dis cela; au moment même de mes vanteries, j'avais le sentiment qu'il faudrait peut-être en venir à demander ton secours; toi seule as recueilli l'héritage de notre père. Tu m'aideras, n'est-ce pas ? »

Élisabeth se leva. Ce premier pas dans le sentier de l'humilité, arraché par la vérité à l'orgueilleuse nature de Pierre, avait touché sa sœur jusqu'au fond de l'âme. Elle passa derrière son fauteuil et l'embrassa. Les signes d'amitié étaient rares entre eux. Élisabeth avait tout donné à ses frères, sa fortune, ses facultés, sa vie; elle retardait pour eux le bonheur de l'homme qu'elle aimait et son propre bonheur, mais elle était trop réservée pour donner souvent des marques extérieures de sa tendresse. « Il faut savoir compter sur ce qu'on ne voit pas, » avait-elle dit à René, comme pour s'excuser de son apparente froideur. Les preuves de son

dévouement parlaient pour elle. Pierre attira sur ses lèvres la main appuyée sur son épaule, et le traité fut conclu entre eux sans une autre parole.

Le lendemain on se mit à l'œuvre; Élisabeth était soigneuse des forces renaissantes de son élève; Pierre lui-même, habituellement prudent, instruit par l'expérience, mesurait attentivement ses efforts; dès qu'il ne trouvait plus facilement ses chiffres, que l'enchaînement des raisonnements commençait à le fatiguer, on fermait les livres, on sortait au bord du lac; si le temps le permettait, on faisait une course dans les environs. Élisabeth ne travaillait presque plus seule. « Mon allemand n'avance pas, écrivait-elle à M. Surbach, mais je ne suis pas venue ici pour apprendre l'allemand; c'est autre chose d'aider Pierre dans son travail que de faire *piocher* mon pauvre Marc. »

Marc *piochait* de son mieux à la Forge, mais il s'apercevait, et René s'apercevait comme lui, que les leçons du beau-frère futur ne valaient pas celles de la sœur. René avait constaté, non sans étonnement, mais avec une fierté tendre, qu'Élisabeth était beaucoup plus forte en mathématiques qu'il ne l'avait jamais été, même lorsqu'il était un bon élève de l'École centrale. Marc remarquait tout simplement qu'elle enseignait mieux que personne : « Je n'achèverai jamais de me préparer pour mon examen sans toi, » écrivait-il sans cesse à sa sœur.

Pierre était guéri, tout à fait guéri; l'air pur, le long repos, les distractions simples, le beau spectacle qu'il

avait sous les yeux, avaient complétement raffermi ses forces ébranlées par un excès de travail; il avait grandi, il avait des favoris naissants, une moustache naissante, dont il était très-fier. « Marc est barbu comme un sapeur, écrivait René auquel Élisabeth avait communiqué les préoccupations de Pierre au sujet de ses moustaches, et je ne suis pas bien sûr que la barbe d'Henri ne commence pas à pousser. Le temps se passe, la maison des bois attend toujours, et moi aussi. »

La maison des bois devait attendre encore : Élisabeth avait donné congé à son locataire de la rue Saint-Jacques, et au commencement d'avril, après cinq mois de séparation, les quatre enfants de M. de Banville se trouvèrent réunis dans le petit salon où ils avaient vécu ensemble si longtemps comme isolés du reste des hommes. La solitude avait cessé; René Surbach devait arriver le lendemain, les lettres de M. et Mme Delahais étaient sur la table; un énorme panier de gibier attendait dans la cuisine les soins de la maîtresse de la maison. Marc et Henri parlaient des amis qu'ils s'étaient faits à la Forge et dans les environs; le nom de Mlle Luçay revenait souvent dans les récits de Marc; Élisabeth se promettait de questionner René. Pierre riait : « Nous n'avons pas fait tant de connaissances à Montreux, disait-il, mais c'est que j'avais Élisabeth. — Élisabeth est un ours, qui naturellement n'aime pas ses semblables, répliqua-t-elle en souriant. — Tu seras bien obligée de devenir sociable à la Forge, » et Henri embrassait sa sœur pour la dixième fois; « ma tante aime tant à

donner à dîner ! » Élisabeth faisait semblant de frémir.

Huit jours plus tard on travaillait sérieusement; la visite de René avait passé comme un éclair, laissant dans l'âme d'Élisabeth une joie profonde et sereine qui l'aidait à accomplir sa tâche. « Je vous assure que vous m'êtes d'un grand secours, même de loin, écrivait-elle à M. Surbach, et quand vous êtes là...! »

Elle n'osait pas s'étendre sur ce sujet; René serait arrivé à Paris aussi vite que le chemin de fer aurait pu l'amener; le sentiment du devoir, de son devoir et de celui d'Élisabeth, le retenait seul à la Forge.

Marc travaillait comme il n'avait jamais travaillé, au moins dans l'expérience de sa sœur. Il avait pris l'habitude de l'application et de l'assiduité dans une maison consacrée tout entière aux affaires et dirigée par le laborieux René. Élisabeth ne se lassait pas de s'étonner joyeusement quand elle le voyait attentif à ses explications, qu'elle n'entendait plus de bâillements et ne rencontrait plus des regards errants. Marc n'était pas doué de facultés remarquables, mais une intelligence ordinaire suffisait à la tâche qu'il avait entreprise. « Nous sommes à peu près sûrs du succès, s'il ne se trouble pas devant les examinateurs, écrivait Élisabeth; mais je fonde mes espérances de triomphe sur l'examen de Pierre; c'est un plaisir de travailler avec lui et pour lui ! »

Il était temps que ce plaisir touchât à son terme. Lorsque René Surbach arriva à Paris pour assister aux

examens des deux frères, il fut péniblement frappé de l'air fatigué, de la maigreur et du teint bistré d'Élisabeth. «Quand vous serez reçue à Saint-Cyr et à l'École polytechnique, vous tomberez malade, » dit-il d'un ton de reproche. Élisabeth se mit à rire : « Je suis seulement un peu lasse, » avoua-t-elle. Les soins du ménage, le travail à l'aiguille et le métier de répétiteur des trois frères pendant le coup de feu d'une double préparation avaient en effet épuisé les forces d'Élisabeth. René se fâcha tout à fait lorsqu'il apprit qu'elle n'avait pas de servante.

« Seulement une femme de ménage qui vient le matin, révéla Henri, et comme elle n'est pas soigneuse, que nous avons déjà changé deux fois et que cela ennuie Élisabeth, elle fait tout l'ouvrage.

— Voilà pourquoi elle ne répondait jamais à mes questions, » dit M. Surbach, qui écrivit le soir même à sa mère de lui envoyer une Champenoise. « Vous la formerez pour la maison des bois, » dit-il à Élisabeth, qui lui reprochait d'avoir agi sans la consulter. C'était le moyen de fermer la bouche à Mlle de Banville, qui entrevoyait toujours le bonheur à venir comme un rêve sur lequel elle n'osait pas compter.

L'œuvre fraternelle allait être achevée. Depuis huit jours les examens étaient finis ; les deux frères avaient été déclarés admissibles : René assurait tenir d'un examinateur que Pierre avait subi les épreuves avec éclat. On attendait avec anxiété. Si Élisabeth eût encore été seule, elle aurait supporté longtemps ses inquiétudes,

mais M. Surbach avait des relations partout, et il avait mis tous ses amis en campagne pour connaître le résultat.

Élisabeth travaillait auprès de la fenêtre, cherchant à calmer son impatience par le mouvement régulier et monotone de l'aiguille : debout, les yeux fixés sur son ouvrage, elle profitait des derniers rayons du jour pour achever de raccommoder le linge accumulé dans son panier pendant les longues semaines de travail intellectuel. Elle jetait de temps à autre un regard dans la rue, car elle attendait toujours. Tout à coup elle aperçut René qui marchait à pas précipités sans lever les yeux comme de coutume vers l'étage supérieur ; il entra et monta rapidement. Élisabeth ouvrit la porte comme il posait la main sur la sonnette.

« Reçus ! s'écria-t-il.

— Tous les deux ?

— Tous les deux : on ne sait pas encore dans quel rang [1]. »

René referma la porte ; sans le secours de son bras, Élisabeth n'aurait pas pu regagner sa chaise dans le salon. Seule, elle avait vu arriver René, elle était sortie en silence pour lui ouvrir la porte ; sa voix tremblait lorsqu'elle apprit à ses frères, qui lisaient nonchalamment, la bonne nouvelle qu'apportait M. Surbach. Il avait attendu qu'elle pût parler nettement, lui laissant tout le plaisir de la communication.

1. L'histoire des deux jeunes gens préparés par leur sœur pour les examens des Écoles repose sur un fait vrai.

« C'est à toi que nous le devons, s'écria Marc; moi surtout, » ajouta-t-il aussitôt avec ce tact affectueux qui le rendait cher à tous ceux qui l'entouraient. Les yeux de Pierre en disaient autant.

Dieu avait aidé Élisabeth à accomplir jusqu'au bout le devoir qu'il lui avait imposé.





René emmenait triomphalement sa femme.

CHAPITRE XXVI

La corbeille de noces.

La tâche d'Élisabeth auprès de ses frères était achevée; le tour de René Surbach était venu. Élisabeth en convint franchement : « Dès que Marc et Pierre seront entrés à l'École, disait-elle. — Avant leur entrée à l'École, soutenait René; ne voulez-vous pas d'eux à votre mariage? » Élisabeth céda. Huit jours avant la fin des vacances, un an après le moment où René était venu de la Forge à Paris à la place de M. Delahais, au moment où ses frères allaient commencer leur vie nouvelle, Élisabeth prononça publiquement les vœux solennels qu'elle avait acceptés dans son cœur le jour où elle

avait dit à René : « Je ne savais pas que je vous aimais. » Marc la regardait à l'église, grave et sereine sous son long voile. « Je n'avais jamais remarqué qu'Élisabeth fût belle ! murmurait-il à l'oreille de Pierre.

— C'est son âme qui rayonne sur son visage, » dit nettement le polytechnicien comme s'il formulait un axiome de mathématiques.

« Me voilà enfin sûr de vous ! dit tout bas René en emmenant triomphalement sa femme hors de la sacristie.

— N'étiez-vous pas sûr de moi depuis dix mois ? dit-elle ; moi, j'étais sûre de vous. »

Le mariage s'était passé sans bruit : M. Delahais avait la goutte et n'avait pu venir à Paris, Mme Delahais ne le quittait jamais ; René les avait laissés absorbés l'un et l'autre par les préparatifs du retour, qui devait avoir lieu le lendemain de l'entrée des deux frères à l'École. « Que ferez-vous en attendant ? avait demandé Mme Delahais.

— Nous vivrons tous ensemble dans le petit appartement de la rue Saint-Jacques, avec Claudine pour toute servante ; » et comme sa mère se récriait, M. Surbach reprit avec un sourire : « Avant que ma femme vienne partager pour toujours ma vie ici, je veux partager quelques jours celle qu'elle a si courageusement menée pendant quatre ans. »

Élisabeth aurait ri si elle avait su que René comptait partager son ancienne vie ; on ne comptait plus les pommes de terre, les morceaux de charbon et les bougies

dans le petit logis du cinquième étage. M. Surbach avait déclaré qu'il n'accepterait pas un sou avec sa femme : « Il faut de la modération en toutes choses, avait-il dit en riant ; j'ai trouvé un trésor, je ne veux rien de plus.» Le reste de la petite fortune d'Élisabeth avait donc servi à acheter un modeste trousseau, à mettre en ordre la garde-robe des garçons, et à placer une pierre sur le tombeau de Marianne. « Il me reste encore de l'argent, avait-elle dit à René lorsque toutes ses acquisitions furent terminées.

— Placez-le au nom d'Henri, » dit M. Surbach. Le petit écolier assurait gravement qu'il payerait sa pension dans le ménage d'Élisabeth. Le revenu de Pierre et de Marc devait suffire à leur entretien.

« Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas oublié votre latin? demanda Élisabeth, comme René parlait de l'éducation future d'Henri. Il y a longtemps que je ne puis plus l'aider dans ses devoirs. » M. Surbach se mit à rire.

« Comme vous êtes insultante! J'ai repris mes livres classiques depuis le mois d'octobre dernier ; quand vous m'avez promis de venir à la Forge un jour, je me suis promis, moi, qu'Henri vous y accompagnerait. » Élisabeth serra la main de son mari. « Voilà plus d'un an que vous avez allégé toutes mes tâches, dit-elle ; Dieu me fasse la grâce d'alléger les vôtres! » René ne répondit pas ; dans son âme il se promettait qu'aucun fardeau ne pèserait plus sur Élisabeth ; sa tâche avait été assez

rude, et désormais il porterait seul le poids de leur vie commune.

Il se trompait en pensant et en espérant ainsi; Élisabeth était de celles que Dieu a faites pour les jours difficiles comme pour les beaux jours. Elle n'aurait pas accepté, elle n'aurait pas pu accepter une vie facile et douce pendant que son mari se serait heurté auprès d'elle aux pierres de la route. Elle était heureuse, plus heureuse qu'elle n'avait osé rêver; René, qui lui voulait le repos et la joie, n'exigeait pas d'elle l'oisiveté, et déjà ils projetaient ensemble de grandes entreprises parmi les ouvriers de la Forge, leurs femmes et leurs enfants; mais elle résistait doucement à la tendance qu'elle voyait chez son mari à lui épargner toute difficulté et toute souffrance : « Vous manquez de confiance en Dieu, disait-elle, les épines ne viennent sur la route que lorsqu'il le veut. » René rougissait alors, sa femme avait raison.

Depuis huit jours déjà, Élisabeth avait changé de nom, au grand amusement de ses frères, qui saisissaient toutes les occasion de l'appeler *Madame;* les jeunes gens avaient quitté la rue Saint-Jacques et étaient entrés dans « leurs casernes respectives », comme ils disaient : on emballait à force dans le petit appartement; Élisabeth voulait emporter certains objets à la Forge, et elle regrettait d'être obligée de vendre publiquement son vieux mobilier.

« Vous dites que votre mère a complétement meublé la maison des bois? demandait-elle pour la dixième

fois à René fort occupé de faire charger sur des voitures de déménagement les commodes, les lits, le vieux piano, auxquels Élisabeth était attachée par habitude et par souvenir.

— La maison des bois est prête à vous recevoir; ma mère a mis là tout l'argent que vous n'avez pas voulu en diamants.

— Qu'est-ce que je ferais de diamants?... Vous me reprochez déjà les bagues que j'ai gardées! » M. Surbach arrêta la main de sa femme; au travers des épreuves de sa vie passée, dans les moments où la pauvreté la serrait de près, Élisabeth n'avait jamais eu la pensée de vendre une seule des bagues précieuses que portait sa mère et que son père avait placées à son doigt après la mort de celle-ci. « Je vous ai seulement dit que vous n'aviez pas l'instinct du commerce, dit-il en baisant la main qu'il retenait; je soutiens encore que c'est un capital improductif.

— Et tout ce que vous vouliez me donner aurait-il rapporté un bien gros intérêt?

— Ce n'était pas moi, mais ma mère, repartit René; j'ai mes idées sur la corbeille de noces, » et, sans développer ses idées, il retourna à son déménagement.

On était parti pour la Forge, sans qu'Élisabeth pût rien apprendre du sort de son mobilier. « Quand il sera vendu, nous le saurons, » répondait toujours M. Surbach; et sa femme, qui le voyait d'ordinaire exact et même minutieux dans les affaires, s'étonnait un peu de

la confiance qu'il témoignait aux fonctionnaires de l'hôtel des Ventes. La maison des bois n'aurait pas pu contenir un meuble de plus.

M. et Mme Delahais commençaient à adorer leur belle-fille. « J'ai un voyage à faire, dit un matin M. Surbach, voulez-vous venir avec moi?

— Certainement, » et la grave Élisabeth, peu accoutumée aux amusements imprévus, étonnée et parfois fatiguée de son oisiveté comparative, rougissait de plaisir à la pensée de cette course en compagnie de son mari; elle l'aimait chaque jour davantage : « Où allons-nous? Quand partons-nous?

— Nous allons à l'autre bout du département; nous partons demain. Prenez une petite malle, nous serons peutêtre absents une semaine.

— Et Henri?

— Henri se tirera d'affaire. » Il n'en dit pas davantage; Élisabeth avait un peu de peine à apprendre la soumission, mais elle n'avait pas attendu jusque-là pour apprendre la confiance; elle fit joyeusement ses préparatifs.

On voyageait depuis quelques heures déjà, sur des embranchements de chemins de fer, et les trains ne marchaient pas vite. René paraissait impatient. Enfin on s'arrêta à une petite station. Élisabeth mit la tête à la portière. « C'est Lardy! s'écria-t-elle.

— Oui, c'est Lardy. »

M. Surbach avait un air indifférent, mais il se penchait pour ouvrir la portière : « Descendons-nous ici?



Voilà votre corbeille de noces.

— Oui.

— Mais c'est la station où nous nous arrêtions pour aller à la Treille! Je vous l'avais dit, n'est-ce pas?

— Oui. »

René était singulièrement laconique, sa femme se tut. On monta dans une petite carriole; le conducteur ne demanda point d'ordres, et l'on partit.

Élisabeth ne parlait pas; penchée en avant, elle contemplait le paysage, dont elle reconnaissait les moindres lignes; au tournant de la route, elle regarda le poteau; elle ne se trompait pas, c'était bien le chemin qui passait devant la Treille. « Où allons-nous donc? » se demandait-elle, ne voulant pas questionner M. Surbach devant le conducteur. Dans les environs de son ancienne demeure, elle ne voyait d'après ses souvenirs aucun négociant, aucun industriel auquel René pût avoir affaire. « Tout a changé sans doute, se disait-elle; moi seule, je n'ai pas changé; le cœur me bat encore sur le chemin de la Treille! Si je pouvais au moins descendre l'avenue à pied! »

Au même instant, M. Surbach faisait arrêter la voiture, comme s'il avait deviné ses secrètes pensées: « Vous serez bien aise de faire quelques pas, dit-il.

— Mais vos rendez-vous?

— Je ne suis pas pressé. »

Elle ne savait pas bien si l'amertume ou la joie du revoir l'emportait dans son âme, mais, appuyée sur le bras de son mari, elle avançait en silence dans la longue avenue qu'elle avait suivie pour la dernière fois à travers un

tourbillon neige de quelques jours après que la mort de son père l'avait laissée seule à la tête des orphelins. Le craquement des premières feuilles sèches qu'elle foulait aux pieds lui rappelait les promenades de son père dans cette même avenue et le jour où il avait aidé Henri à faire son grand feu. Elle avançait sans regarder devant elle. Son âme était pleine de souvenirs.

On arrivait au bout de l'avenue; Élisabeth releva la tête; la petite maison se dressait devant elle, modeste et souriante; Thomas était là comme autrefois; à la fenêtre du petit salon, on apercevait la figure d'Henri qui battait des mains. Élisabeth s'arrêta et se retourna vers son mari : « Est-ce que je rêve? demanda-t-elle.

— Non, ma chère, voilà votre corbeille de noces : la Treille était en vente et je l'ai achetée; elle est à vous, mise à votre nom dans ce contrat de mariage que vous avez signé sans vouloir le lire. »

Élisabeth n'entendait rien, elle entra d'un pas ferme, sans regarder ni à droite ni à gauche, elle ne s'arrêta pas à la porte du salon qu'Henri ouvrait en riant; elle mit la main sur le loquet du cabinet de son père et elle entra. Rien n'était changé, tous les meubles enlevés du faubourg Saint-Jacques avaient retrouvé leur ancienne place. Les soins officieux de Thomas avaient placé devant le bureau un large fauteuil. « C'est ici que travaillera M. Surbach, » s'était-il dit. Élisabeth fléchit le genou à côté du bureau et appuya sa tête sur le bras du fauteuil. « C'est ici que je l'ai trouvé ! » murmurait-elle après un moment d'absolu silence. Les douloureux sou-

venirs du passé remontaient dans son âme ; il lui semblait retrouver le cruel isolement des premiers jours ; mais elle releva les yeux et vit son mari penché vers elle : « Dieu est bien bon, » dit-elle en se relevant, et elle prit possession de sa vie nouvelle en embrassant Henri resté à la porte, un peu confondu : « C'est le passé et l'avenir tout ensemble, » dit M. Surbach répondant à son regard.

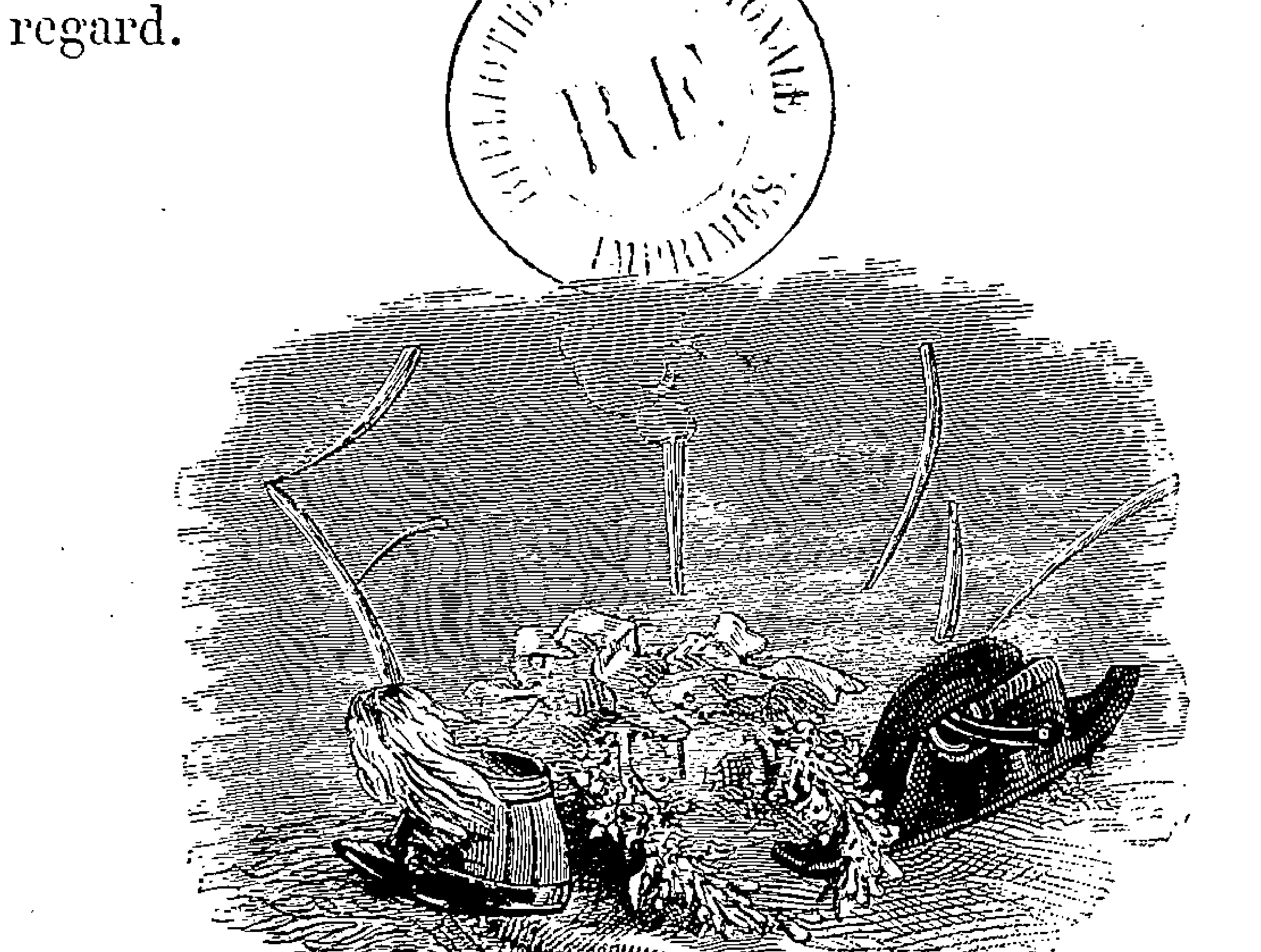


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

Et très-richement illustré par les plus célèbres artistes

PROSPECTUS

Ce nouveau recueil hebdomadaire est spécialement destiné aux jeunes gens et aux jeunes filles de dix à quinze ans.

Il forme, chaque semaine, une magnifique livraison de seize pages imprimées sur deux colonnes, contenant environ 1200 lignes de texte et de belles gravures d'après nos meilleurs artistes. La première partie est consacrée aux œuvres d'imagination, l'autre à ces mille notions de science, d'art, d'industrie, qu'il est si utile de presenter à la jeunesse.

Dans tous les temps et dans tous les pays, les enfants et les jeunes gens ont montré un goût irrésistible pour les contes, les histoires, les nouvelles, en un mot, les fictions de toute nature. Il faut tenir compte de cette disposition naturelle et ne pas oublier qu'un des moyens les plus puissants de faire accepter à l'enfance une leçon utile est de la mêler à une fable intéressante. Le patriotisme, les bienfaits du travail, la persévérance dans un noble dessein, le respect de la discipline, l'amour de Dieu, de la famille et de nos semblables, inspireront les récits offerts aux jeunes lecteurs. Ils n'y trouveront que de bons exemples; et, après avoir vécu dans un milieu peut-être meilleur que ne le comporte la nature humaine, ils retiendront au moins pour eux-mêmes quelques-unes des vertus des petits héros qu'ils auront aimés.

Cette première partie comprend aussi les voyages et les récits d'aventures imaginaires, présentant dans une fable émouvante la description la plus exacte des lieux qui en sont le théâtre.

La description des grands phénomènes de la nature, la vulgarisation des merveilles de la science et de l'industrie, des récits historiques et géographiques, des voyages, des variétés littéraires, des causeries sur les arts, des conseils pratiques sur les lectures, sur les jeux, sur la manière de vivre et de se conduire, telles sont les matières qui remplissent la deuxième partie du recueil.

Éviter jusqu'à l'apparence de l'aridité, rendre attrayants tous ces sujets, même les plus sérieux, en les consacrant presque toujours aux événements contemporains, tel est le but que se propose le *Journal de la Jeunesse*. Ce sont bien des leçons, à vrai dire, mais sous la forme et avec l'à-propos de l'*actualité*. Il n'entend pas faire un cours d'histoire, de physique, de mécanique ou de chimie *ex professo;* mais qu'il se produise dans l'une de ces sciences un de ces faits qui ont un si grand retentissement, une victoire nouvelle de l'homme sur les éléments, un prodige du travail humain, — le percement des Alpes, par exemple, — c'est le moment qu'il choisit pour en entretenir ses jeunes lecteurs.

Il traite de même tous les sujets, géographie, grandes découvertes industrielles, histoire ou littérature, beaux-arts ou sciences naturelles : si sérieux que soit au fond l'enseignement, il sera le bienvenu, parce qu'il répondra à la curiosité du moment, parce qu'il viendra donner une explication désirée.

Le *Journal de la Jeunesse* doit avoir pour les enfants l'à-propos qu'ont pour nous-mêmes nos journaux et nos revues. Pourquoi les lisons-nous avec plus d'empressement que les livres de notre bibliothèque? La raison en est simple : ces publications du jour stimulent constamment notre attention en nous entretenant des hommes et des choses qui à cette heure même préoccupent nos contemporains; elles nous ont participer à la vie générale de notre temps et de notre pays.

Tel est le genre d'attrait que veut offrir ce nouveau recueil, tout en écartant absolument des questions qui par leur nature échappent à l'enfance, et les débats qui n'appartiennent qu'aux hommes faits. Les enfants prennent au sérieux ce dont on parle autour d'eux. Ils aimeront sans nul doute à recevoir, eux aussi, leur journal, un vrai journal qui sera comme la suite naturelle des conversations de la famille, en y ajoutant des détails et des explications que leurs parents n'ont pas toujours le temps de leur donner.

Est-il nécessaire de dire, en terminant, l'esprit qui préside à l'exécution de ce programme, au choix des sujets, à la rédaction des articles? Les éditeurs ont voulu faire non-seulement une publication qui instruise et qui amuse, mais ils ont tenu surtout a faire une œuvre d'éducation. Il ne suffit pas que tout y soit sévèrement et scrupuleusement choisi, exempt de reproche et de danger. Leur préoccupation constante sera que cette revue puisse avoir une bonne et saine influence morale, et que de toutes ses pages il s'exhale comme un parfum d'honnêteté. Le *Journal de la Jeunesse* espère être pour les familles et pour les maîtres un auxiliaire efficace dans la tâche lourde et difficile qui leur est confiée.

Les deux premiers semestres du *Journal de la Jeunesse* forment deux magnifiques volumes in-8°, richement illustrés par les plus célèbres artistes.

Ces volumes sont les livres les plus attrayants et les plus instructifs que l'on

puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il suffira de jeter un coup d'œil sur le rapide énoncé des principaux articles qui les composent pour se convaincre que le *Journal de la Jeunesse* a fidèlement observé le programme qu'il s'était proposé.

MATIÈRES CONTENUES DANS LES PREMIERS VOLUMES DU

JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVELLES, CONTES, RÉCITS. — Les braves gens, Augusta Kopf, la petite Marie, la Ferme des Quatre-Chênes, Panade, l'Aventure de l'intrépide H. S. Sparker, par J. Girardin; Une sœur, par Mme de Witt; Souvenirs à propos d'un blanc de poulet, par Mlle Zénaïde Fleuriot; Gertrude, par la comtesse de Sannois; la Récompense partagée, le Marchand de Venise, le Sultan et les Fauvettes, le Chasseur indien, par Ét. Leroux; le Chien de Newton, l'Énigme du sphinx, une Réhabilitation, une Mouche qui vole, la Légende de saint Médard, par Mlle Marie Maréchal; les Hirondelles de mon oncle, par Eug. Muller; le Tailleur de pierres, Tamerlan et la fourmi, le Cadi du Caire, par P. Vincent; le Poisson d'avril, le Parapluie omnibus, par J. Levoisin; le Violoneux de la Sapinière, par Mme Colomb; le Calife et le poëte, par Adolphe Breulier, etc.

CAUSERIES. — Le Jury, Incendies et pompiers, le Mariage de l'empereur de la Chine, une Croisade d'enfants, Copernic, la Monnaie, Bonjour, les Jeux floraux, l'Hôtel de Ville, les Écoliers soldats, la Jambe de bois, par l'oncle Anselme; le Parapluie, le Jeu d'échecs, par P. Vincent; le Bal costumé, par J. Levoisin; le Panorama des Champs-Élysées, une Chasse aux crocodiles en Cochinchine, par Claparot; l'Hôtel des Invalides, par Louis Rousselet, etc.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, AVENTURES. — Dans l'extrême Far-West, par Johnson; Livingstone, par R. Cortambert; les Bûcherons de la Partnach, la Marine française et les pirates chinois, Éruption du Mauna Loa, Henry Stanley, les Mines de diamants du Cap, les Sources du Nil, Sir S. Baker, le Turkestan, par Louis Rousselet; les Naufragés du détroit de Magellan, le Sahara algérien, un Nouveau Robinson Crusoé, les Modocs, les Indes hollandaises, par Ét. Leroux; les Premiers explorateurs des régions arctiques, l'Expédition du capitaine Hall au pôle nord, l'Équipage du *Polaris*, les Naufragés au Spitzberg, le royaume de Dahomey, par Lucien d'Elne; la Grotte d'Adelsberg, par Louis Énault, etc.

HISTOIRE NATURELLE, ZOOLOGIE, BOTANIQUE. — Le Cormoran, le Pélican, l'Amour maternel chez les oiseaux, par E. Menault; l'Hippopotame du Jardin zoologique, le Hamster, l'Autruche, le Bouquetin du Tyrol, les Invasions de sauterelles en Algérie, la Taupe, la Pêche du hareng, le Départ des hirondelles, par Th. Lally; des Poissons dans une lettre, un Perroquet centenaire, le Cresson, le Mégathérium, par H. Norval; le Jardinage de la jeunesse, par L. Châtenay; les Oiseaux gigantesques, par Marcel Devic; la Mer chez soi, la Draine et le Pinson, par H. de la Blanchère; le Phylloxera par Albert Lévy, etc.

ASTRONOMIE. — Une pluie d'étoiles, la Terre rencontrée par une Comète, la Planète Vénus, l'Éclipse du 26 mai, par A. Guillemin.

INVENTIONS, DÉCOUVERTES. — Les bateaux à vapeur de la Manche, par A. Guillemin; les Dépêches microscopiques et les Pigeons voyageurs, impressions de voyage en ballon, le Professeur Charles, par G. Tissandier; la Bouée de l'Espérance, par Ét. Leroux; un Nouvel appareil de sauvetage, le Pyrophone, par A. Lévy; un Fanal inextinguible, une Mine de gaz d'éclairage, les Omnibus, par P. Vincent; les Navires cuirassés, par Léon Renard; le chemin de fer du Rigi, le Scaphandre, par H. Norval, etc.

CAUSERIES INDUSTRIELLES. — La Laine, le Coton, Thomas Highs ou le métier à filer le chanvre, par Eug. Muller; Comment on obtient la glace dans l'Inde, par Louis Rousselet; les Huiles de pétrole, par G. Tissandier; Comment se fait une aiguille, les Vendanges, par P. Vincent.

ACTUALITÉS, CONTEMPORAINS, VARIÉTÉS. — Les Inondations, par A. Guillemin; l'Incendie de Boston, par R. Cortambert; le Naufrage du *Northfleet*, la Famille Durand à l'Exposition de Vienne, par

Eug. Muller; Découvertes au Forum romain, par Fr. Wey; les Cyclones, par G. Tissandier; l'Exposition de Vienne, les Bohémiens, une Réception à Péking, par L. Rousselet; le Naufrage de l'*Atlantic*, le Tremblement de terre de San-Salvador, Horace Greeley, le Voyage du Chah de Perse, par P. Vincent; l'Ouverture de la chasse, l'Exposition des races canines, par Th. Lally; les Funérailles d'un roi indien, l'Origine des journaux, Latour d'Auvergne, Kaméhaméha, par Ét. Leroux; l'Arc, par H. de la Blanchère; Paganini, Nélaton et Coste, par H. Norval, etc.



CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE paraît le samedi de chaque semaine à partir du 7 décembre 1872. Chaque numéro, imprimé sur deux colonnes par M. MARTINET, contient 16 pages de texte et de gravures et est protégé par une couverture. — Le prix du numéro est de 40 centimes.

Chaque année de la publication forme deux beaux volumes in-8 richement illustrés. Prix de chaque vol. broché : 10 fr.; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, 13 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

UN AN (2 volumes)..................	20 FRANCS.
SIX MOIS (1 volume)................	10 —

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois, du 1er décembre et du 1er juin.

ON S'ABONNE A PARIS

A la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

